

Une initiative de l'ASBL **SORALIA**
réseau Solidaris

Réalisée avec le soutien de



TABLE DES MATIÈRES

Préambule.....	3
À propos de nous	3
D'autres animations Soralia disponibles	4
Présentation de l'outil pédagogique	6
Pourquoi cet outil pédagogique ?	6
Objectifs poursuivis.....	6
Description de l'outil	7
Public cible	7
Composition de l'outil	8
Déroulement de l'animation : vue d'ensemble	9
L'introduction ou comment poser les bases ?	9
ÉTAPE 1 – Quels stéréotypes de genre ?	9
ÉTAPE 2 – Jouons !	10
ÉTAPE 3 – Autour de la table : transmettre les savoirs !	11
Est-ce que l'étape 3 est la seule étape de déconstruction de l'outil ?	11
ÉTAPE 4 – Évaluation de la séance	11
Déroulement détaillé de l'animation	12
L'introduction ou comment poser les bases ?	12
Poser un cadre de sécurité	12
Proposer un brise-glace	13
Stéréotypes de genre et sexisme ordinaire : premiers concepts.....	14
ÉTAPE 1 – Quels stéréotypes de genre ?	16
Méthode 1, la version « Émergence »	17
Méthode 2, la version « Stéréotype »	18
Une alternative : combiner la méthode 1 et la méthode 2	19
Les 20 cartes « Stéréotype »	20
ÉTAPE 2 – Jouons !	68
Rappel express du déroulement	68
Les cartes « Défi » : explications carte par carte	69
ÉTAPE 3 – Autour de la table : transmettre les savoirs !	75
Rappel des concepts (stéréotypes, préjugés, discriminations)	75
Le processus de « catégorisation sociale » et la fonction de décryptage.....	75
Focus : la catégorisation sociale est flexible et dépend du contexte	76

Les stéréotypes : des fonctions de régulation et d'explication.....	76
Stéréotypes de genre : la théorie de « la mécanique sexiste ».....	78
Comment expliquer le maintien des stéréotypes ?	79
Quand les stéréotypes produisent des discriminations	79
La théorie du sexisme ambivalent : les sexismes hostiles et bienveillants.....	80
Quelles sont les conséquences des discriminations ?.....	81
Idées d'animations : « À chaque problème, sa solution ? »	82
ÉTAPE 4 – Évaluation de la séance	82
BIBLIOGRAPHIE	83
ANNEXES.....	84
« Je réagis sur les réseaux sociaux » pour la carte « Balance ton com' ! ».....	84
La liste des émoticônes pour la carte « Tu ressens quoi ? »	85
1 carte « Émergence » vierge.....	86
1 carte « Stéréotype » vierge	87
1 carte « Défi » vierge	88

Préambule

Dans une visée d'éducation permanente, cet outil pédagogique a pour objectif d'informer et de susciter une réflexion critique sur les stéréotypes de genre que nous pouvons tous·te·s rencontrer au cours de notre vie.

Ce dossier pédagogique s'adresse aux professionnel·le·s du secteur socio-culturel pour mener des animations auprès des publics adultes sans distinction de genre, d'âge, d'origine, etc.

Coordination et suivi de production : Anissa D'Ortenzio et Elise Voillot

Mise en page du document et illustrations : Zoé Borbé

Merci aux animatrices·teurs Soralia qui ont œuvré à la création de cet outil pédagogique :

Aline Renaud, Chantal Losseau, Christine Desmet, Dominique Brumagne, Elena Diouf, Emilie Delcourt, Laureline Ziwny, Marine Vankerkhoven.

Merci également à Fanny Colard – coordinatrice du secteur socio-culturel de l'ASBL Soralia – pour son accompagnement tout au long du projet.

Les différents éléments de cet outil peuvent être téléchargés gratuitement sur notre site web : <https://www.soralia.be>



Éditrice responsable : Noémie Van Erps, Place Saint-Jean, 1-2, 1000 Bruxelles. Année d'édition : 2023.

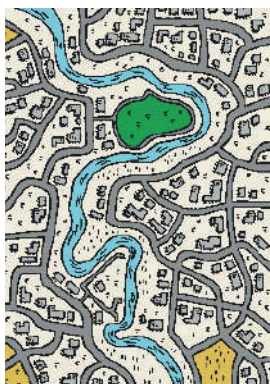
À propos de nous

Nous, Soralia, sommes un mouvement féministe, de gauche, laïque et progressiste, actif dans le domaine de la santé et de la citoyenneté. Regroupant 9 régionales et de nombreux comités locaux et groupes à projets, nous organisons de nombreuses activités d'éducation permanente sur l'ensemble du territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Notre action peut se traduire en 3 mots-clés : l'information, la sensibilisation et la mobilisation. Notre Mouvement puise sa force dans la proximité et dans les projets collectifs. Dans chacune des régionales, des animations et des actions de terrain sont organisées toute l'année autour de 4 thématiques : santé, familles laïques et égalitaires, participation à l'espace public et déconstruction des rôles sociaux. Pour contribuer à cette dynamique, le service Études de Soralia est chargé de produire des contenus vulgarisés sur des sujets relatifs aux 4 axes thématiques précités. Ces productions viennent soutenir, en amont comme en aval, le travail des équipes de terrain. En outre, par le biais d'interpellations et de mandats, Soralia porte leurs constats et revendications auprès du monde politique et de différents organismes publics. Notre Mouvement fait également partie du réseau associatif de la mutualité Solidaris au sein duquel nous défendons la Sécurité sociale et l'accès aux soins de santé pour toutes et tous.

Toutes nos productions (analyses, études, outils pédagogiques, magazines, communiqués de presse...) sont disponibles gratuitement sur notre site web : www.soralia.be

D'autres animations Soralia disponibles



Crée ta ville de demain

Un jeu collaboratif sous forme de cartographie vierge à compléter en équipe pour construire la ville idéale de demain. Les participant·e·s devront prendre des décisions ensemble pour que la ville soit la plus inclusive possible (pour les personnes âgées, enfants, etc.) et en considérant les enjeux environnementaux (logement, aménagement de l'espace public, tri des déchets, transports, etc.). Chaque équipe a en plus des objectifs différents à atteindre.

À la rencontre de la sororité au Maroc. Portraits de militant·e·s par Soralia et Solsoc

Une exposition en 12 roll up, un photolangage, un livret d'information et un dossier pédagogique composent cet outil. L'expo présente les témoignages de femmes marocaines, recueillis sur place par une délégation de Soralia et Solsoc. Les thèmes abordés sont variés : économie sociale et solidaire, place des femmes en politique ou dans l'espace public, métiers genrés ou encore sororité.



100 ans de lutte pour les droits des femmes au travers des actions des FPS

Cet outil prend la forme d'une ligne du temps déployée en 12 roll up au total. 10 de ces 12 roll up représentent chacun une décennie de l'histoire des droits des femmes en Belgique, en articulation avec les luttes menées par les FPS/Soralia à ces mêmes périodes. L'outil bouscule le mythe de l'égalité acquise qui rendrait le combat féministe aujourd'hui inutile.

Individualisation des droits sociaux : l'affaire de toutes et tous !

L'individualisation des droits ? Derrière ce terme complexe se cache une solution pour une Sécurité sociale plus inclusive, égalitaire et féministe. Composé de 10 cartes de jeu illustrées, l'outil est accessible, drôle et ludique tout en apportant des pistes de réflexions pour stimuler les échanges avec le public.



Familial Pursuit

Jeu de plateau coopératif pour aborder les politiques familiales et les droits des familles (congé parental, accueil extrascolaire, etc.). Le fil rouge du jeu : un personnage maléfique prend les rênes de Solidar'Land et entreprend de réduire au maximum les dépenses publiques de ce monde imaginaire. Les droits des 8 familles du jeu sont alors menacés. Unissons-nous pour relever des défis et contrer ces mesures anti-solidaires !

Voter, c'est décider !

Au départ d'un jeu de déconstruction des idées préconçues sur la politique, les participant-e-s appréhendent les enjeux individuels et collectifs d'une élection dans un état démocratique. Le public sera aussi sensibilisé à l'enjeu d'égalité femmes/hommes.



Prendre sa santé en main

La Mutualité, plus qu'un service ? Des médicaments moins chers ? Ticket modérateur, DMG, BIM, AC, AO, & Co ? Mon médecin est-il conventionné ? L'animation permet de devenir actrice-teur de sa propre santé grâce à la compréhension du système de santé en Belgique tout en faisant réfléchir sur l'accès aux soins de santé !

Briques à job

À partir d'un jeu en équipe suscitant le débat, l'animation propose de prendre conscience et de déconstruire les stéréotypes en matière d'emploi avec une approche genrée.



Présentation de l'outil pédagogique

Pourquoi cet outil pédagogique ?

L'égalité est certes inscrite dans la loi, mais pas toujours dans les faits. Que l'on soit une femme ou un homme, les stéréotypes de genre existent encore et sont néfastes pour toutes et tous. Sur les réseaux sociaux, dans la presse, à l'école, au supermarché,... Tous les jours, nous sommes bombardé·e·s de stéréotypes que nous intériorisons et véhiculons à notre entourage sans en être conscient·e·s.

Dès lors, le sexisme ordinaire prospère à la fois dans la vie quotidienne des individus, et à la fois dans tous les domaines qui font la société : éducation, sport, médias, politique, travail, santé, etc.

De manière générale, les stéréotypes de genre diminuent le bien-être global de la population et « coûtent » à la société. Plus concrètement, les conséquences des stéréotypes de genre sont multiples et délétères pour les individus et la société dans son ensemble. Cela peut commencer par une baisse de l'estime de soi qui peut se transformer en une pluralité de troubles de la santé mentale (anxiété, agressivité, troubles de l'alimentation, troubles dépressifs, etc.). Les besoins de soins de santé augmentent en conséquence. Les stéréotypes peuvent impacter des carrières professionnelles (et les rémunérations qui s'ensuivent), jusqu'à déterminer le montant des pensions touchées en fin de carrière. Les stéréotypes de genre peuvent limiter l'innovation dans différents secteurs, en Belgique comme ailleurs, en sous-valorisant certains profils. Ces mécanismes de sous-estimation peuvent gâcher des opportunités de changements bénéfiques à un secteur, voire à la société entière.

À partir de ces constats, Soralia a réuni une dizaine de travailleuses·eurs de première ligne pour créer un Groupe de Travail interne. Nos collègues d'animation se sont basé·e·s sur leurs expériences de terrain pour construire cet outil. Elles·ils reparti·es des stéréotypes et des idées reçues régulièrement entendues lors de leurs rencontres avec différents publics, tout en prenant en compte les préoccupations, au sens large, des citoyennes et des citoyens. L'outil pédagogique que vous tenez entre vos mains est le fruit de ce travail collectif ayant pour vocation de déconstruire les stéréotypes de genre encore bien présents dans notre société actuelle.

Objectifs poursuivis

Les objectifs principaux sont d'informer et de sensibiliser différents publics adultes au large éventail de stéréotypes de genre existant dans notre vie quotidienne, tout en amenant une vision transversale de la problématique (origines des stéréotypes, conséquences, etc.). En effet, il faut pouvoir d'abord (re)connaître la problématique pour ensuite agir (« porter des lunettes de déconstruction ») dans la société.

Plus concrètement, l'outil pédagogique a pour objectifs de faire émerger les stéréotypes de genre chez les participant·e·s et de les visibiliser pour mieux les déconstruire ensuite collectivement durant l'animation. C'est pourquoi le cadre de l'outil pédagogique se veut le plus favorable possible à l'expression des points de vue des personnes participantes tout en développant des échanges constructifs et bienveillants.

Cet outil pédagogique remplit des objectifs à 3 niveaux sociologiques :

Objectifs poursuivis	Impacts sur les participant-e-s
<p>Au niveau du-de la « participant-e » :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Partir de la parole du public, partir du terrain, valoriser les expériences vécues 	<ul style="list-style-type: none"> - Valorisation des participant-e-s - <i>Empowerment</i>⁽¹⁾ augmenté
<p>Au niveau du groupe :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Valoriser l'intelligence collective durant cette animation via des animations/jeux en groupe/débats 	<ul style="list-style-type: none"> - Stimulation de l'esprit critique des participant-e-s - Être actrices-teurs de leurs propres changements - Augmentation du sentiment de cohésion sociale, du « faire collectif » - Confronter son opinion à celles des autres de manière constructive et bienveillante
<p>Au niveau sociétal :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Informer et sensibiliser aux stéréotypes de genre de manière pérenne 	<ul style="list-style-type: none"> - Développer des outils de réflexion et des balises concrètes à pouvoir (ré)utiliser dans la vie quotidienne - Diffuser une citoyenneté active et positive en « ayant des lunettes de déconstruction des stéréotypes » et pouvoir éventuellement les transmettre à son entourage



Description de l'outil

Le format de l'outil est flexible, adaptatif, gratuit et le plus accessible possible. L'animation valorise le partage des savoirs, des expériences et l'intelligence collective. Ainsi, les contenus de l'animation sont essentiellement amenés par les participant-e-s, dans une démarche d'émergence et d'éducation permanente.

Dans ce contexte, le carnet pédagogique explique la « mécanique » standard du jeu (avec les règles de base) tout en illustrant de manière non-exhaustive plusieurs possibilités d'animations, d'options ou d'alternatives, de modes d'expression diversifiés en fonction des publics.

L'outil pédagogique peut aussi s'adapter aux besoins de l'animatrice-teur en termes de temps (l'outil peut s'utiliser en tout ou en partie, certaines étapes de l'outil peuvent s'utiliser comme un « ice-breaker » par exemple), du nombre de participant-e-s (les 6 défis peuvent être réalisés partiellement ou totalement, seul-e ou en équipe), etc.

Public cible

L'outil est destiné à un public adulte participant à une animation d'éducation permanente en situation de mixité ou de non-mixité choisie. Le jeu se veut accessible aux jeunes adultes ou des adultes plus âgés, aux personnes en apprentissage du français (alpha ou FLE), aux personnes non-initiées ou déjà initiées aux concepts du sexisme ordinaire, dans le cadre de groupes à projets ou sur demande...

« Le sexisme ? C'est pas not'genre ! » se joue en groupe avec un nombre idéal de 6 participant-e-s. Ce chiffre n'est qu'une indication car l'animation peut s'adapter à des plus grands groupes en formant des équipes pour les défis à relever. En dessous de 6 participant-e-s, l'animation est possible à condition de se répartir plusieurs défis par personne (si on veut faire la totalité de l'animation) ou de choisir de ne pas relever tous les défis de l'animation (si on veut faire partiellement l'animation). Le nombre de participant-e-s ne limite donc pas l'accès à l'animation.

(1) Parfois traduit en français par « empouvoirement », ce terme désigne le développement de l'émancipation et de la capacité d'actions des individus.

Composition de l'outil

Sous la forme d'un jeu de 124 cartes, l'outil se compose de :

- 1 carte introductive (présentation de l'outil),
- 97 cartes « Emergence » (des images pouvant s'utiliser comme un photolangage),
- 20 cartes « Stéréotype » (les stéréotypes les plus courants déclinés sous forme d'une phrase type et d'une illustration à chaque fois),
- 6 cartes « Défi » (6 types d'animations),
- 1 dé de couleur⁽²⁾,
- Un carnet pédagogique.

Au sein du carnet pédagogique, dans les « annexes », se trouvent du matériel à imprimer et à plastifier éventuellement :

- pour 2 cartes « Défi » (*voir les pages correspondantes*) :
 - La feuille « Je réagis sur les réseaux sociaux »,
 - La Liste des émoticônes libres de droits.
- pour étoffer au besoin les contenus de l'outil, au fil des animations :
 - 1 carte « Emergence » vierge,
 - 1 carte « Stéréotype » vierge,
 - 1 carte « Défi » vierge.

Matériel supplémentaire non-fourni

Voici une liste de matériel à prévoir en complément de l'outil pédagogique :

- Une imprimante et une plastifieuse (pour la version en PDF),
- Un marqueur effaçable,
- Des feuilles de papiers, poster (grandes feuilles de papier),...
- Des marqueurs, bics, crayons de couleurs, peinture... (au choix),
- Un chronomètre (sur le téléphone par exemple).

⇒ L'animation doit se faire dans une salle suffisamment spacieuse dans laquelle le nombre de participant.e.s attendu.e.s puissent aisément se déplacer et se mouvoir.

(2) Pour la version PDF de l'outil, il existe 3 options possibles : 1) la plus simple : ne pas utiliser de dé mais former un tas de cartes avec la face avant cachée et tirer au hasard une carte « Défi ». 2) Fournir soi-même un dé de couleur standard. 3) Coller des pastilles de couleur sur un dé « classique ».

Déroulement de l'animation : vue d'ensemble

Nous allons d'abord parcourir une « vue d'ensemble » de l'animation, c'est-à-dire ses principales étapes clés accompagnées de ses objectifs et d'informations synthétiques. Le but de cette partie est de comprendre le fonctionnement global du jeu (sans entrer dans les détails), la « mécanique » du jeu, sa logique et les règles de base à respecter.

Dans la partie suivante, appelée « déroulement de l'animation **détaillée** », se trouvent, étape par étape, des explications détaillées avec les cartes utilisées (carte par carte), des exemples, des alternatives possibles, des ressources en plus, etc.

La durée de l'animation complète est d'environ 3H00.

« C'est pas not'genre ! » se décline en **4 étapes-clés** consécutives :

- L'introduction ou comment poser les bases ?
- Étape 1 : Quels stéréotypes de genre ?
- Étape 2 : Jouons !
- Étape 3 : Autour de la table : transmettre les savoirs !
- Étape 4 : Évaluation de fin de séance



L'introduction ou comment poser les bases ?

Durée : environ 15 minutes

Cette première étape consiste à introduire l'animation aux participant·e·s :

- ⇒ En expliquant le thème du jeu, ses objectifs généraux et son déroulement général (les étapes principales du jeu afin d'en comprendre la structure) ;
- ⇒ En précisant clairement un cadre de sécurité de la parole ;
- ⇒ En abordant des premières notions, des concepts de base autour des stéréotypes de genre pour que l'ensemble des participant·e·s aient les mêmes informations en tête avant de commencer le jeu en tant que tel ;
- ⇒ Proposer éventuellement un premier brise-glace dans le thème pour « s'échauffer ».

L'introduction est un moment de l'animation à ne pas manquer ni à sous-estimer car il permet l'adhésion du groupe et sa pleine participation. En effet, comprendre les grandes lignes de ce qui va se dérouler dans les 3 prochaines heures et connaître le « but du jeu » permet aux participant·e·s de se projeter dans l'animation et d'en écarter des aspects confus. Enfin, aborder les mêmes notions de base autour des stéréotypes permet de « parler le même langage » en se mettant d'accord au préalable sur les définitions des concepts qu'on va utiliser tout au long de l'animation (ces notions se trouvent à la page 14). Poser ces bases permet également de mettre éventuellement à niveau des participant·e·s aux profils très diversifiés au sein d'un même groupe (par exemple, des personnes initiées et non-initiées au sexisme ordinaire dans un même groupe d'animation).



ÉTAPE 1 – Quels stéréotypes de genre ?

Durée : environ 35 minutes

Il s'agit ici de la première étape de l'outil pédagogique qui utilise le jeu de cartes. L'objectif principal est que les participant·e·s parlent de stéréotypes de genre qu'elles-ils connaissent, dont elles-ils ont déjà entendu parler, auxquels éventuellement elles-ils adhèrent, qui font sens pour elles-ils ou pas du tout. Bref, il s'agit ici de sélectionner des stéréotypes qui ne les laissent pas indifférent·e·s.

Pour cette première étape, la consigne est de demander aux participant·e·s d'identifier un stéréotype qui touche soit les hommes, soit les femmes.

Le but est de sélectionner un stéréotype par personne avec lequel chaque participant·e passera à l'étape 2 du jeu. Le stéréotype indiqué doit être sous la forme d'une phrase courte telle que « Les filles sont nulles en math », « Un homme, ça ne pleure pas... », etc.

Pour que les personnes identifient un stéréotype de genre, il existe deux méthodes possibles en fonction du type de carte utilisé :

- La version « Émergence » qui utilise les 124 cartes « Émergence »,
- La version « Stéréotype » qui utilise les 20 cartes « Stéréotype ».

Chaque version a ses propres règles et avantages (*voir le déroulement détaillé*).

Par contre, quelle que soit la méthode utilisée, cette étape « Quels stéréotypes de genre ? » permet **de créer du contenu** sur lequel le groupe va travailler ensuite dans l'étape 2 « Jouons ! ».

ÉTAPE 2 – Jouons !

Durée : environ 1h (si 10 minutes par défi, 6X10 minutes)

L'objectif de cette deuxième étape est d'utiliser des techniques d'animations ludiques qui encouragent les participant·e·s à réfléchir seul·e ou en groupe. Ces animations sont proposées sous forme de carte appelées « Défi ». Il en existe 6 :

- « Tu ressens quoi ? »
- « Ça m'inspire ! »
- « Balance ton com' ! »
- « C'est quoi ton rôle ? »
- « Débat mouvant ! »
- « Des bâtons dans les roues ! »

Ces 6 cartes « Défi » privilégient un ou plusieurs modes d'expressions différents (l'écriture, la parole, le corps, etc.) et favorisent l'intelligence collective. Sur chacune de ces cartes « Défi » sont inscrites les règles de base à respecter, la durée, etc. Pour piocher une carte, il faut lancer le dé de couleur et sélectionner la carte correspondante à la couleur. La carte est ensuite lue à haute voix par la personne qui a lancé le dé (ou si besoin, par l'animatrice·teur).

Quelle que soit la carte « Défi », le défi doit se faire à partir du stéréotype que la personne a préalablement identifié. Par exemple, Simone a identifié le stéréotype « les filles sont nulles en math » et a eu la carte « C'est quoi ton rôle ? ». Simone suit les instructions sur la carte « Défi » en l'adaptant à « son » stéréotype. Chaque personne fait de même avec le stéréotype sélectionné et la carte piochée, qui est à chaque fois différente (si on part sur un groupe de 6 personnes)⁽³⁾. Pour reprendre l'exemple, Simone devra créer une saynète, une mise en situation avec ses camarades qui reprend le stéréotype « les filles sont nulles en math ». Elle décide de jouer le rôle d'une étudiante qui doit bientôt choisir ses cours et qui hésite...

Finalement, cette étape 2 permet une première déconstruction des stéréotypes mis en avant dans l'étape 1. Par les animations proposées (des mises en situation notamment et des défis collectifs), la déconstruction se fera par le groupe, de manière collective.

(3) Autrement dit, **après** Simone, c'est au tour de Grégory de lancer le dé. Il tombe sur la même couleur que précédemment, c'est-à-dire le même défi que celui que Simone a réalisé. Il faut donc relancer le dé pour avoir une couleur différente et un défi différent. En partant d'un groupe de 6 personnes et de 6 défis, la dernière personne qui joue ne pourra pas choisir son défi « au hasard du lancer de dé » puisqu'il n'y a que 6 défis au total. Par contre, si le groupe est constitué de plus de 6 personnes, plusieurs défis similaires peuvent être réalisés avec le stéréotype de chacun·e. Tout dépendra du temps disponible pour réaliser les défis : 10 défis pour 10 personnes ou des duos par défi, ou un mix... Cela dépendra notamment des conditions de l'animation (temps disponible, profil et préférences du groupe, etc.).



ÉTAPE 3 – Autour de la table : transmettre les savoirs !

Durée : environ 40 minutes

L'étape 3 consiste principalement à déconstruire de manière plus transversale et globale les stéréotypes de genre afin de faire connaître les origines des stéréotypes, leurs conséquences, etc. Les notions abordées durant l'introduction sont davantage approfondies. Cette dernière étape est aussi l'occasion de réfléchir avec les participant·e·s aux solutions possibles pour « contrer » des stéréotypes entendus ou dont elles·ils seraient victimes.

Est-ce que l'étape 3 est la seule étape de déconstruction de l'outil ?

L'étape 3 est une étape importante de déconstruction dans laquelle l'animatrice-teur peut reprendre les échanges et les infos communiquées dans les deux précédentes étapes pour nourrir les réflexions autour de la table dans une perspective plus transversale.

À noter que le processus de déconstruction est bien présent à chaque étape de l'outil pédagogique. Il a la particularité de progresser *crescendo* (en augmentant progressivement « l'intensité ») au fil des étapes. En effet, durant la première étape, il s'agit de réfléchir consciemment aux stéréotypes qui nous entourent. Dans la seconde étape, la déconstruction entre pairs est favorisée par les mises en situation, avec si besoin, des premières informations distillées par l'animatrice-teur sur des stéréotypes ou enjeux spécifiques relevés (sous forme d'infos-clés vulgarisées, de quelques chiffres, etc.). Enfin, la troisième étape favorise une déconstruction plus généraliste, sous forme de discussion, « accompagnée » par l'animatrice-teur dans le but d'outiller les participant·e·s et de finaliser l'animation.



ÉTAPE 4 – Évaluation de la séance

Durée : environ 30 minutes

Après une pause de 15 minutes bien méritée, l'animatrice-teur propose au public participant 15 minutes pour évaluer la séance d'animation : quels ont été les points positifs et négatifs de l'animation ? Quelles sont les pratiques appréciées et les points qui mériteraient d'être améliorés ou éclaircis ? Qu'est-ce que les participant·e·s retiendront, ou utiliseront à l'avenir dans certaines situations ?... L'objectif de cette dernière partie est de pouvoir améliorer les prochaines animations en intégrant les retours des personnes concernées.

Déroulement détaillé de l'animation

Dans cette partie du carnet se trouvent des explications supplémentaires sur les méthodes utilisées dans le cadre de l'animation « Le sexisme ? C'est pas not' genre ! », avec la présentation et les explications détaillées des cartes utilisées.



L'introduction ou comment poser les bases ?

Poser un cadre de sécurité

Bien que largement encouragés durant cette animation, les temps de partage peuvent être sensibles (partager des expériences personnelles vécues, oser poser des questions, partager une opinion qui peut être différente de celles des autres, etc.). Il est dès lors intéressant de clarifier le cadre en introduction et le rappeler si nécessaire durant l'animation. Bienveillance, non-jugement, écoute et sincérité sont des règles communes qui permettent de favoriser la prise de parole des participant·e·s au sein d'un groupe. Il ne faut pas hésiter à s'aider de supports complémentaires pour clarifier le cadre (une affiche par exemple). En fonction du nombre de personnes, cette introduction peut prendre entre 5 et 10 minutes.

Voici une liste non-exhaustive de propositions pour créer un cadre bienveillant :

- Respecter les participant·e·s : tou·te·s les participant·e·s sont traité·e·s avec respect et considération, quelles que soient leurs opinions ou idées. Les comportements agressifs, discriminatoires ou irrespectueux ne sont pas tolérés ;
- Prendre conscience du temps de parole de chacun·e c'est-à-dire qu'il faut limiter les interruptions afin de donner à chacun·e l'opportunité de s'exprimer tout en évitant de monopoliser la parole dans ce même but ;
- Favoriser l'écoute active des participant·e·s, c'est-à-dire que chacun·e écoute et accorde une attention soutenue aux idées et aux opinions des autres. Chaque personne doit se sentir écoutée ;
- Ne pas juger hâtivement afin de créer un environnement ouvert, créatif et réflexif où chaque personne peut partager ses réflexions et questionnements. Autrement dit, il n'y a pas de jugement posé sur ce qu'il sera dit au cours de l'animation. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses à ce jeu car l'un des objectifs principaux est d'exprimer et d'écouter les ressentis et les perceptions de chaque participant·e ;
- Rappeler que chacun·e est libre de ne pas réaliser l'une des actions/étapes de l'animation si cela ne lui convient pas : personne n'est obligé·e de faire quelque chose qu'elle·il n'a pas envie de faire, tant que cela s'exprime dans le respect du reste du groupe et ne met pas à mal le déroulement de l'animation ;
- Assurer la confidentialité : tout ce qui est partagé pendant l'animation est considéré comme confidentiel, sauf indication contraire. L'animatrice-teur et les participant·e·s s'engagent à ne pas divulguer les informations partagées à l'extérieur du groupe ;
- Restreindre ou interdire les interruptions technologiques durant l'animation : les téléphones, ordinateurs et autres appareils peuvent déconcentrer les participant·e·s, diminuer le sentiment de cohésion sociale et l'écoute active ;
- Respecter les horaires d'animation et de pause fixés ;
- ...

Le cadre de sécurité est d'autant plus accepté s'il est créé en collaboration avec les participant·e·s. Il existe plusieurs techniques : « *Les cordes : nos besoins pour nous sentir en sécurité* » en est une, appréciée par plusieurs animatrices Soralia. Pour en savoir plus : DISPOSITIF DE CONCERTATION ET D'APPUI AUX CENTRES RÉGIONAUX D'INTÉGRATION, *Fiche d'animation : Les Cordes*, 2012, <https://tinyurl.com/465c3bve>

Proposer un brise-glace

Un brise-glace est une technique utilisée pour encourager les participant·e·s à se sentir à l'aise et engagé·e·s les un·e·s envers les autres en créant un climat de confiance. En fonction du brise-glace choisi, la thématique de l'outil peut déjà être introduite, créant ainsi une transition aisée et cohérente vers la suite de l'animation.

Voici 2 propositions de brise-glace s'inscrivant dans la thématique, celles-ci peuvent s'utiliser consécutivement pour une durée de 30 minutes (avec un groupe de 6 personnes).



Proposition n°1 :

Inspirée du « jeu de l'extraterrestre »⁽⁴⁾ créé par l'association Indeso Mujer, partenaire du CCFD-Terre Solidaire, l'animatrice·teur demande à chaque participant·e de se présenter par son prénom, son genre et/ou son sexe : « Je m'appelle *Rosa* et je suis *une femme* ». Puis, le groupe (ou en sous-groupes si le nombre de participant·e·s le permet) répond à cette question : « *Qu'est-ce qui définit les femmes et les hommes partout dans le monde, et quelle que soit l'époque ?* ». Les réponses sont répertoriées sur une grande feuille et ensuite classées en fonction du genre ou du sexe. L'objectif est d'amener les participant·e·s à faire la distinction entre les constructions sociales autour du genre (attentes sociales, codes socio-culturels, et normes différenciées) et le fait biologique du sexe identifié à la naissance (les organes génitaux, le taux d'hormones, etc. sont ici supposés invariables dans cet exercice – voir le brise-glace suivant).



Proposition n°2 :

Le second brise-glace vient compléter et élargir les notions du genre, en explorant davantage la construction identitaire à partir des genres. Les notions de genre dénoncent donc des constructions sociales et culturelles (le brise-glace 1). Ces notions identifient aussi des constructions identitaires au travers du genre (brise-glace 2). Le genre est comme un spectre ou une ligne sur laquelle on se situe (et qui évolue au fil du temps) permettant une multitude de manières d'être et de se définir.

L'animatrice·teur invite chaque participant·e à se positionner quelque part sur le long de 3 lignes (tracées sur une grande feuille) dont les extrémités sont nommées « femme » et « homme ». Ces 3 lignes représentent 3 échelles : « Avoir », « Être », « Montrer ».

L'échelle « Avoir » signifie le sexe biologique qu'on possède à la naissance. Cette échelle est l'occasion de parler de la réalité des personnes intersexes et transgenres.

Pour aider à se situer sur l'échelle « Être », on pose cette question : « *Comment te sens-tu par rapport aux critères définissant les hommes et les femmes dans notre société actuelle ?* ». Par exemple, Bell indique s'approcher du milieu de l'échelle car elle a beaucoup de centres d'intérêts que la société associe encore aujourd'hui davantage aux hommes qu'aux femmes (conduire des motos, faire des travaux de rénovation mais aussi la cuisine et le yoga, davantage associés aux femmes). Pour un homme, cela pourrait se traduire, selon nos normes sociétales actuelles, par un côté « sensible », un intérêt pour la décoration, la mode etc. Généralement, les individus définissent au moins une partie de leur identité à partir de la manière dont ces activités sont perçues « à l'intérieur et à l'extérieur de soi »⁽⁵⁾.

Enfin, l'échelle « Montrer » indique ce que les personnes montrent volontairement aux autres, principalement au travers du médium du corps (les habits, coiffures, maquillages, les couleurs, etc.), ce avec quoi on se sent à l'aise ou pas en général. Ces 3 échelles ensemble permettent de montrer la complexité des identités de genre, les attentes sociales et les stéréotypes de genre qui peuvent s'y accrocher.



Idées de brise-glaces en + :

- ARMSTRONG Marie-Claude, *Fiche d'animation : Activités pour faire connaissance, consolider une équipe et dynamiser un groupe*, 2018, <https://tinyurl.com/3pz9cm4t>

(4) <https://ccfd-terresolidaire.org/vie-regionale/>

(5) JUTEAU Danielle, « La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal ». *Sociologie et sociétés*, 15(2), 1983, pp. 39-54.

Stéréotypes de genre et sexisme ordinaire : premiers concepts

En présentant brièvement mais clairement le thème de l'animation, ses objectifs généraux et son déroulement général (voir « *Déroulement de l'animation : vue d'ensemble* »), il est pertinent d'explorer dès le début certains concepts relatifs aux stéréotypes de genre. En effet, partager les mêmes connaissances de base permettront de baliser l'animation sans laisser un·e participant·e de côté et de « parler le même langage » pour se faire comprendre de tou·te·s.

Les stéréotypes, les préjugés et les discriminations sont intimement lié·e·s et participent d'une dynamique commune, si bien qu'il est parfois difficile de les distinguer dans une situation. Quelques définitions peuvent aider à clarifier et distinguer ces notions en se basant sur les théories en psychologie sociale :



Les stéréotypes⁽⁶⁾ :

Les stéréotypes désignent l'ensemble des connaissances et croyances sur les caractéristiques ou les comportements d'un groupe de personnes. Cette croyance ne doit pas nécessairement être fondée pour être un stéréotype. Elle est aussi souvent le fruit d'une généralisation et d'une simplification que l'on fait sur base de nos expériences personnelles ou sur base de ce que notre entourage ou la société en général a pu nous transmettre (famille, médias, ami·e·s, école, etc.).

Les stéréotypes peuvent être positifs, neutres ou négatifs⁽⁷⁾ :

« Les Belges aiment les frites » - stéréotype neutre⁽⁸⁾

« Les femmes conduisent mal » - stéréotype négatif

« Les trains suisses sont toujours à l'heure » - stéréotype positif

À noter qu'en psychologie sociale, les stéréotypes ne sont pas définis comme étant systématiquement faux ou inexacts. Ils peuvent se faire sur une base éventuellement fondée mais c'est la généralisation du stéréotype à l'ensemble d'un groupe (tou·te·s les membres du groupe sont exactement identiques entre elles-eux), et la manière de l'appliquer pour justifier des discriminations qui est questionnée. Dans la partie 3 de l'animation, nous expliquerons plus en détail ce phénomène.



Les préjugés⁽⁹⁾ :

Les préjugés sont des jugements qui reposent sur un sentiment envers une ou plusieurs personnes du seul fait de leur appartenance, réelle ou supposée, à un groupe donné. Il s'agit donc d'une attitude qui se situe dans le registre des émotions. Il existe des préjugés négatifs et positifs.

Par exemple⁽¹⁰⁾, « Les personnes âgées devraient faire leurs courses dans les magasins durant les heures creuses parce qu'elles sont lentes et qu'elles ont tout le temps qu'elles veulent » - préjugé négatif

(6) Définition produite à partir de FANIKO Klea et DARDENNE Benoit. « Avant-propos. #MeToo et après : regards sur les stéréotypes de genre et le sexisme », dans FANIKO Klea et DARDENNE Benoit (dir.), *Psychologie du sexisme. Des stéréotypes de genre au harcèlement sexuel*. De Boeck, 2021, pp. X-XVI ; KLEIN Olivier, WOLLAST Robin et EBERLEN Julia. « Cognitions, attitudes et comportements intergroupes », dans FANIKO Klea, BOURGUIGNON David, SARRASIN Oriane et GUIMOND Serge. *Psychologie de la discrimination et des préjugés. De la théorie à la pratique*. DeBoeck supérieur, 2018, p. 39 ; ERALY Hélène. « Discriminations, préjugés, stéréotypes : comprendre les mots pour être acteur de changement », *BALISES Magazine (Enéo)*, n°58, 2017. <https://tinyurl.com/24uwurk8>.

(7) Exemples repris de ERALY Hélène. « Discriminations, préjugés, stéréotypes... op. cit.

(8) Dans la littérature en psychologie sociale, les scientifiques explorent finalement peu les stéréotypes neutres. Nous verrons donc davantage en quoi les stéréotypes négatifs et « positifs » (au travers du sexisme bienveillant notamment) produisent des inégalités sociales entre les hommes et les femmes.

(9) Définition selon KLEIN Olivier, WOLLAST Robin et EBERLEN Julia. « Cognitions, attitudes et comportements intergroupes op. cit. : ERALY Hélène. « Discriminations, préjugés, stéréotypes... op. cit.

(10) Exemples repris de ERALY Hélène. « Discriminations, préjugés, stéréotypes... op. cit., p. 17.

« Cette personne a l'air très sympathique, en même temps c'est normal, elle vient d'Amérique latine où les gens sont chaleureux » - préjugé positif

L'indifférence envers un groupe est aussi possible. De manière générale, les préjugés sont plus souvent liés à des émotions négatives envers un groupe social. Dans ce contexte, les stéréotypes et les préjugés s'insèrent dans des idéologies beaucoup plus larges comme le sexisme, le racisme, l'antisémitisme, etc.



Les discriminations :

Les discriminations sont des passages à l'acte, des actions qui sont notamment motivées par des préjugés et stéréotypes.

Les discriminations sont des inégalités de traitement : une personne se retrouve dans une situation moins avantageuse que d'autres personnes issues d'autres groupes sociaux, et l'on justifie cette situation par leur appartenance à un groupe spécifique (et les comportements que tout ce groupe serait censé avoir).

Par exemple, le stéréotype des Polonais comme amateurs de vodka peut mener à une vision des Polonais comme alcooliques, et par la suite à une discrimination à l'embauche⁽¹¹⁾.

À noter que l'on peut être discriminant-e parce que l'on partage consciemment certains préjugés et stéréotypes, mais on peut également l'être sans en avoir conscience (intérieurisation) ou parce que l'on y est obligé-e (par un règlement, par des pressions, etc.).



Le sexisme ordinaire⁽¹²⁾ :

Cette expression recouvre les attitudes, propos, comportements liés aux rôles stéréotypés attribués par la société aux femmes et aux hommes, qui les délégitiment, les infériorisent, les déstabilisent de façon insidieuse.



Le sexe⁽¹³⁾ :

Le terme sexe est employé pour désigner le sexe biologique d'une personne ou d'un groupe. Utilisé seul, il recouvre le sexe chromosomique (les chromosomes sexuels notés XX pour les femmes et XY pour les hommes), le sexe gonadique (ovaires, testicules, utérus), le sexe anatomique (vagin et pénis) et le sexe physiologique (par exemple, les seins).



Le genre⁽¹⁴⁾ :

Le spectre du genre se réfère à la représentation sociale du sexe. Il s'agit donc d'une expérience du genre (comment une personne est perçue en société lorsqu'elle est femme ou homme, ou entre les deux, ou les deux) et une identité de genre (comment une personne, à l'intérieur d'elle-même perçoit son genre et s'identifie comme femme, homme, les deux, entre les deux, etc.)



Les stéréotypes de genre⁽¹⁵⁾ :

Les stéréotypes de genre découlent de la catégorisation binaire femme/homme. Ils renvoient aux croyances socialement partagées sur l'apparence physique, les rôles sociaux, les aptitudes ou les traits de personnalité attribués spécifiquement aux femmes et aux hommes, et ce, dans différents domaines. Ces représentations stéréotypées se transmettent notamment dans différentes sphères et lieux de socialisation comme l'environnement familial, l'école, les médias, les productions culturelles, etc. Les attentes auprès des hommes et des femmes évoluent et varient selon les contextes géographiques et historiques !

(11) KLEIN Olivier, WOLLAST Robin et EBERLEN Julia, « Cognitions, attitudes et comportements intergroupes... *op. cit.*, p. 39.

(12) CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉGALITÉ PROFESSIONNELLE, *Avis du conseil supérieur de l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes*, n°2014-0403-001, 2014, <https://tinyurl.com/4k7dy6uy>, p. 9.

(13) HAUTE AUTORITÉ DE SANTÉ (HAS), *Sexe, genre et santé - rapport d'analyse prospective*, 2020, <https://bit.ly/3rnNYUQ>. Pour plus d'infos, voir cette analyse <https://www.soralia.be/accueil/analyse-2019-lgbtqia-quoi-quels-mots-employer-pour-parler-de-relations-et-de-sexualites-1/>.

(14) *Ibid.*

(15) Selon FANIKO Klea et DARDENNE Benoit, « Avant-propos. #MeToo... *op. cit.*

Ces représentations réductrices des femmes et des hommes influencent notre manière de percevoir les autres et nous-mêmes, ainsi que nos émotions (préjugés) et, *in fine*, nos comportements (discriminations).

« La » masculinité/« La » féminité⁽¹⁶⁾ :

Les stéréotypes de genre et les préjugés sont souvent liés aux manières de définir « la » masculinité et « la » féminité, évoluant au travers des époques. La masculinité et la féminité désignent les caractéristiques et les qualités attribuées socialement et culturellement aux hommes et aux femmes, dans une vision binaire et opposée ou complémentaire (par exemple, les femmes sont faibles et les hommes sont forts, etc.). Les définitions « traditionnelles » de la masculinité et de la féminité sont souvent utilisées pour justifier le caractère « naturel », « normal », des rapports sociaux de sexe. Elle servent donc de base aux stéréotypes de genre puisque ces définitions simplifient la manière de percevoir les hommes, les femmes et leurs relations sociales, dans un cadre uniquement hétérosexuel.

ÉTAPE 1 – Quels stéréotypes de genre ?

Durant cette première étape, la consigne est de demander aux participant-e-s, indépendamment de leur genre, d'identifier un stéréotype qui touche soit les hommes, soit les femmes, e. Le stéréotype indiqué doit prendre la forme d'une phrase courte, telle que « Les filles sont nulles en math », etc.

2 méthodes vont ici être détaillées en fonction du type de carte utilisé. Pour rappel, quelle que soit la méthode utilisée, cette étape « Quels stéréotypes de genre ? » permet de créer du contenu sur lequel le groupe travaillera ensuite dans l'étape 2 « Jouons ! ».

Chaque méthode a donc ses propres cartes, règles et avantages :

Version « ÉMERGENCE »	Version « STÉRÉOTYPE »
Matériel : 100 cartes « Émergence »	Matériel : 20 cartes « Stéréotype »
Objectif : faire émerger verbalement les stéréotypes existants dans la tête des participant-e-s, explorer ce qui leur vient à l'esprit spontanément.	Objectif : partir des stéréotypes qui font le plus sens pour les participant-e-s, sur lesquelles elles-ils ont envie de s'exprimer en priorité parmi les cartes existantes.
Méthode : associer 2 ou plusieurs cartes « Émergence » pour faire émerger un stéréotype de genre. Ces cartes sont des images libres d'interprétation, à la manière d'un photolangage.	Méthode : les participant-e-s sélectionnent un stéréotype de leur choix à partir d'une liste déjà existante, à savoir les 20 cartes « Stéréotype ».
Avantage : le stéréotype est directement « produit » par la personne participante à partir de son propre référentiel. La liste des possibles est infinie !	Avantage : plus rapide que l'autre version, ces cartes « Stéréotype » sont également accompagnées de quelques infos-clés dans le carnet pédagogique pour guider l'animatrice-teur.
Inconvénient : moins rapide que l'autre version, les stéréotypes émergents ne sont potentiellement pas repris dans le carnet pédagogique qui oriente l'animatrice-teur dans sa démarche de déconstruction.	Inconvénient : la liste des stéréotypes est limitée et éventuellement limitante pour les participant-e-s.

(16) Le singulier est mis entre parenthèse, car ici nous définissons davantage les conceptions traditionnelles de masculinité/féminité qui sont souvent au centre des stéréotypes de genre. Or, il serait plus pertinent de parler de plusieurs formes de masculinité et de féminité, dans une vision plurielle des identités.

Méthode 1, la version « Émergence »



Les 100 cartes « Émergence » (côté image) sont réparties sur la table. Chaque participant·e observe l'ensemble des cartes pendant quelques minutes. Chaque personne associe 2 ou plusieurs cartes de son choix qui lui font penser à un stéréotype de genre qu'elle·il a déjà entendu, vécu, vu, etc. Chacun·e à leur tour, les participant·e-s expliquent brièvement comment elles·ils ont interprété les images pour arriver à identifier un stéréotype de genre qui est ensuite résumé en une phrase-clé.

Il peut arriver que les réflexions exprimées ne soient pas des stéréotypes de genre « prêts à l'emploi » mais plutôt un fait, un récit, une info « choc » qui sous-entend un stéréotype. Dans ce cas-ci, l'animatrice·teur creuse alors avec les participant·e-s le sous-entendu et aide à formuler le stéréotype sous-jacent en une phrase claire et courte. L'animatrice·teur écrit chaque stéréotype sur un poster. La personne suivante effectue le même exercice et ainsi de suite.

Par exemple, Malika choisit 2 cartes représentant des carottes et des sacs de courses car ces cartes lui rappellent la cuisine. Malika explique au reste du groupe que la plupart des cuisinistes aujourd'hui prennent la taille moyenne des femmes comme standard de fabrication de la hauteur des cuisines. Cette information pertinente « cache » un stéréotype de genre : « La place de la femme, c'est à la cuisine ! ». Pourtant, la plupart des fabricants proposent aujourd'hui différentes tailles possibles, alors pourquoi certaines entreprises continuent de partir du principe que c'est systématiquement une femme qui cuisinerait pour sa famille ou son partenaire ? Et si un couple gay décidait d'avoir une nouvelle cuisine, va-t-on leur proposer la taille standard « au féminin » également ?

À noter que si on élargit quelque peu le stéréotype, l'animatrice·teur peut utiliser les mêmes infos clés distillées parmi les 20 cartes « Stéréotype » (utilisée dans la méthode 2) dont la carte « La place des femmes, c'est à la maison ! ». Avec l'accord de Malika, l'animatrice retient une de ces 2 phrases et la note sur l'affiche avant de passer à la personne suivante.

Un second exemple : « Les femmes font moins de vélo à cause de leurs tampons et je ne les vois jamais à la télé » affirme Chimamanda. Après quelques réflexions, on peut éventuellement reformuler le stéréotype sous-jacent comme tel : « Le vélo est un sport de mec ». Cette reformulation ne met en rien les réflexions de côté par rapport aux menstruations pendant les activités sportives ou la représentation des sportives dans les médias. Reformuler ne fait qu'accentuer le trait, l'exprimer « grossièrement » pour le rendre intelligible et pouvoir le travailler plus facilement ultérieurement. En effet, une seule phrase par personne est plus facile à retenir tout au long de l'animation. Une phrase courte développe généralement une seule idée et cela permet finalement de réduire la confusion dans une animation où les réflexions et les idées fusent.

Avant de passer à l'étape 2, l'animatrice·teur demande aux personnes du groupe si elles souhaitent passer à la prochaine étape avec le stéréotype qu'elles ont fait émerger ou si elles préfèrent en sélectionner un autre. Si une personne souhaite changer, il est possible de lui suggérer plusieurs propositions (voir la section « Une alternative : combiner la méthode 1 et 2 »).

Enfin, des petites adaptations de la méthode « Émergence » sont possibles :

- Si le groupe est trop grand, faire des équipes de 2 ou 3 personnes et choisir les stéréotypes à faire émerger selon les cartes choisies par les groupes ;
- Si l'association des images et des idées est trop difficile pour un-e participant-e, il est tout à fait possible de faire émerger un stéréotype à partir d'une seule carte (c'est-à-dire à partir d'une seule image).
- L'animatrice-teur peut aussi aider en posant des questions : « à quoi te fait penser cette image de carottes ? Où trouve-t-on des carottes ? Qui achète des légumes chez toi ? Qu'en fait-on ? Est-ce comme ça partout dans ton entourage ? ».
- Si le public animé est initié (c'est-à-dire qu'il connaît déjà bien certains concepts liés aux discriminations), il est possible de corser un peu la méthode en faisant intervenir le hasard. Par exemple, en répartissant les cartes face cachée sur la table ou sous forme d'un tas de cartes, piocher 2 ou plusieurs cartes, face cachée toujours.

Méthode 2, la version « Stéréotype »



Cette seconde méthode utilise uniquement les 20 cartes « Stéréotype » à disposition. Ces cartes illustrées par des dessins sont accompagnées d'une phrase-type résumant un stéréotype. Cette méthode est plus courte car on a déjà sélectionné pour le groupe 20 stéréotypes existants, chacun étant accompagné d'infos-clés (statistiques, lois, concepts, etc.) reprises dans ce carnet pédagogique (voir la section *20 cartes « Stéréotype »*). Cette méthode convient aux animatrices-teurs qui seraient moins à l'aise au début avec la transversalité du sujet et de l'animation, mais aussi à des groupes peut-être moins initiés, à des animations dont la durée est limitée, ou à une forme de brise-glace préalable à une toute autre animation. L'animatrice-teur peut aussi compléter le tas de cartes « Stéréotype » au fil de son expérience grâce aux cartes vierges imprimables dans les annexes de ce carnet.

Comment utiliser la méthode 2 ? L'animatrice-teur dispose les cartes « Stéréotype » sur la table. Les personnes participantes observent les cartes et en choisissent une, celle qui leur « parle le plus ». On peut corser un peu cette étape en retournant les cartes, face cachée. Elles expliquent brièvement leur choix, l'animatrice-teur peut aider en posant des questions : « Est-ce que cela te rappelle quelque chose que tu as vécu ? Ou que l'un-e de tes proches a vécu ? Quelque chose que tu vois souvent dans les films ? Une info que tu as apprise récemment et qui t'a interpellé-e ? ».

Avant de passer à l'étape 2, l'animatrice-teur demande aux personnes du groupe si elles souhaitent passer à la prochaine étape avec le stéréotype qu'elles ont choisi ou si elles préfèrent en sélectionner un autre. Si une personne souhaite changer, il est possible de lui suggérer plusieurs propositions (voir la section « *Une alternative : combiner la méthode 1 et 2* »).

Une alternative : combiner la méthode 1 et la méthode 2

Si la personne qui anime est à l'aise avec les 2 méthodes précédentes, elle peut les utiliser conjointement, avec l'accord du groupe participant. À noter que mixer les méthodes peut éventuellement allonger le timing de l'étape 1 « Quels stéréotypes de genre ? ».

Une première approche « mixte » est de présenter les 2 méthodes dès le départ de l'étape 1. Soit les participant-e-s préfèrent faire émerger un stéréotype en utilisant le photolangage, soit elles-ils choisissent une carte « Stéréotype » qui leur parle. Les 2 options sont donc présentées simultanément sur la (grande) table.

Quelle que soit la méthode initialement utilisée, une possibilité est de laisser le choix de changer son stéréotype avant de passer à l'étape 2 « Jouons ! ». Ainsi, si une personne a fait émerger un stéréotype avec la méthode « Émergence », mais qu'elle souhaite changer de stéréotype avant de faire les défis, on peut lui proposer de choisir parmi les 20 cartes « Stéréotype ».

Une troisième option est d'utiliser la liste des stéréotypes qui ont émergé du groupe (via la première méthode) et de les noter sur des cartes vierges (disponibles en annexe). Chaque participant-e tire ensuite au hasard une carte. Cette option permet de sortir les participant-e-s de leur zone de confort et d'explorer des stéréotypes auxquels elles-ils n'avaient peut-être jamais pensé.

Une version plus simple serait de reprendre les stéréotypes émergés (toujours via la première méthode) notés sur une affiche et de laisser les individus choisir, à haute voix, dans la liste des stéréotypes.

Une dernière option est de proposer aux personnes de changer de stéréotype (quelle que soit la méthode appliquée juste avant) pour un stéréotype qu'elles choisissent spécifiquement, volontairement en raison de leurs expériences vécues.

« Un brise-glace, tu auras »

La particularité de cette première étape du jeu « Quels stéréotypes de genre ? » (comprenant la méthode 1 « Émergence » et la méthode 2 « Stéréotype »), c'est qu'elle peut être aussi séparée, « désolidarisée » du reste de l'animation « C'est pas not' genre ! ».

En effet, chaque méthode peut être utilisée comme brise-glace ou comme mini-animation (en fonction du temps disponible), ou encore associée à d'autres outils externes. Par exemple, les 100 cartes « Émergence » peuvent être utilisées comme photolangage « classique » ! Tout dépendra du contexte et de la question posée aux participant-e-s puisque l'objectif principal de cette technique est de favoriser la prise de parole de chacun-e.

LES 20 CARTES « STÉRÉOTYPE »

Tables des matières

Utilisation	21
« Traîner dehors, c'est un truc de mecs ! »	21
« Les femmes sont moins carriéristes ! »	24
« Les femmes sont le sexe faible ! »	26
« Non mais t'as vu ses muscles ? On dirait un mec ! »	28
« Les filles qui portent des jupes courtes sont des filles faciles ! »	30
« La danse, ce n'est pas pour les garçons. Le football, ce n'est pas pour les filles ! »	32
« Les femmes avec des hommes plus jeunes sont des COUGARS ! »	35
« Il n'y a rien de pire que les femmes entre elles ! »	37
« L'argent est une affaire d'homme ! Les femmes sont trop dépensières ! »	40
« La place des femmes, c'est à la maison ! »	43
« Femme au volant, mort au tournant ! »	45
« L'égalité est gagnée en Belgique ! »	47
« Les femmes aux cheveux courts, toutes des lesbiennes ! »	49
« Tous les hommes avec du vernis sont gays ! »	51
« Les femmes noires, de vraies tigresses ! »	53
« Les femmes, toutes des hystériques ! »	55
« Un homme, cela ne pleure pas ! »	57
« Les filles sont nulles en maths ! »	59
« Les hommes sont plus forts que les femmes ! »	62
« Madame la Présidente, quelle est votre routine beauté ? »	65

Utilisation

Ces cartes, utilisées principalement dans la méthode 2, ont la particularité d'identifier une vingtaine de stéréotypes traduits par une illustration et une phrase-type. Dans la section suivante, l'animatrice-teur peut se rapporter à des infos-clés (statistiques, concepts, législation belge, etc.) répartis en 20 fiches. Ces fiches d'informations sont là pour soutenir le processus de déconstruction et peuvent dès lors s'utiliser tout au long de l'animation afin de répondre aux éventuelles questions, donner des repères, susciter la réflexion, etc. Comme précisé précédemment, ces fiches sont aussi utiles pour la méthode « Émergence » car les stéréotypes identifiés directement par les participant-e-s peuvent recouvrir une même problématique (l'éducation, le sport, etc.). De plus, au vu des nombreux liens existants entre les stéréotypes de genre, il est possible de faire appel à plusieurs fiches en même temps, en fonction des besoins de l'animation.

Ces fiches se constituent donc comme un premier « déblayage » d'informations pour déconstruire les stéréotypes mentionnés, une forme d'entrée en matière pour outiller les discussions. Tout stéréotype de genre a des effets sur les hommes et les femmes (à quelques exceptions près), ce qui permet deux portes d'entrée différentes pour la déconstruction. Selon les fiches, ces deux portes ont parfois été ouvertes, mais pas systématiquement. C'est notamment pour cela que les fiches sont accompagnées de propositions de ressources supplémentaires. Par conséquent, ces fiches n'ont pas de prétention à l'exhaustivité.

« Traîner dehors, c'est un truc de mecs ! »



- **Autres stéréotypes associés :**

« Tu (un homme) peux faire ce que tu veux dehors ! », « Les hommes ont plus d'activités à faire à l'extérieur que les femmes (bars, pêche, etc.) », « Les hommes s'installent plus souvent dans les parcs, sur les bancs, dans la rue que les femmes », « La rue appartient aux hommes, pas aux femmes ! », etc.

- **Explication du stéréotype :**

Il est habituel et socialement accepté que les hommes soient majoritairement présents dans n'importe quel espace public (la rue, un parc, seul ou en groupe, etc.), quelle que soit l'heure, la durée ou la raison (ils n'ont généralement pas besoin de se justifier). En comparaison, ce stéréotype sous-entend que les femmes n'ont pas à être et surtout, à rester à l'extérieur plusieurs heures au même endroit (d'où le terme « traîner dehors » : flâner, se balader, prendre son temps dehors). Ce n'est pas un comportement attendu de la part des femmes, à l'exception des plaines de jeux lorsqu'il s'agit de surveiller les enfants.

- **Pourquoi cette différence ?**

- **Petit retour historique :**

Dans l'Histoire occidentale, les espaces ont longtemps été divisés entre la sphère publique (le travail rémunéré, la politique, etc.) et la sphère privée (le foyer et la famille) avec des responsabilités, des privilèges et des rôles sociaux propres à chaque sphère et à chaque genre. La sphère publique a été largement dominée par les hommes et difficilement accessible aux femmes. En effet, les femmes ont été historiquement assignées à la sphère privée, comprenant la gestion des tâches domestiques et des soins informels à l'entourage tout en vivant un contrôle strict de leurs déplacements, de leurs corps et de leur

sexualité, contrairement aux hommes. Cette vision sexiste des espaces n'as pas permis aux femmes d'organiser et de « consommer » les espaces extérieurs de la même manière que les hommes. Cet héritage est encore bien présent aujourd'hui.

- **Le sentiment d'insécurité et le harcèlement dans l'espace public :**

91 % des filles (soit 9 femmes sur 10) et 28 % des garçons ont déjà été victimes de harcèlement sexiste dans l'espace public selon une vaste étude de Plan International en 2019⁽¹⁷⁾.

4 filles sur 5 ont été victimes de commentaires sexistes et de sifflements, et 1 fille sur 3 a subi des attouchements non consentis. Les transports en commun ne sont pas en reste : 1 fille sur 2 indique que le harcèlement a un impact sur sa liberté de mouvement.

Le harcèlement sexiste et les violences sexuelles sont autant de rappels à l'ordre qui visent, consciemment ou non, à exclure les femmes (et quel que soit leur âge : fille, ado, adulte !) de l'espace public et à les faire sentir comme « non légitimes » dans ces lieux. En conséquence, de nombreuses femmes témoignent d'une volonté de « passer inaperçues » dans l'espace public, de « faire profil bas » pour ne pas se faire remarquer.

Des « stratégies d'évitement » sont mises en place : adapter son itinéraire, porter des vêtements passe-partout, faire croire qu'on est au téléphone, éviter le regard masculin, comme s'il s'agissait là d'une sorte « d'invitation à un contact non voulu ». Le « *passing by* » consiste à « traverser » l'espace public le plus rapidement possible, comme un couloir, pour accéder du point A au point B, sans s'arrêter, flâner, lire un livre sur un banc, etc.

- **La législation belge :**

Pourtant, le harcèlement dans l'espace public est une violation de deux droits humains fondamentaux : le droit à la sécurité et à la liberté de circuler. Le sexisme en rue est défini par la loi du 22 mai 2014⁽¹⁸⁾. C'est une infraction pénale qui peut être sanctionnée d'une peine de prison de 1 mois à 1 an et/ou une amende de 50 à 1.000 euros. La procédure à suivre ? Plainte à la police, instruction par le parquet, et jugement par le tribunal pénal. L'Institut pour l'Égalité des Femmes et des Hommes est également habilité à aider si on le sollicite.

- **L'exemple de la cour de récréation :**

Cette occupation différenciée de l'espace public selon le sexe s'observe dès le plus jeune âge, dans les cours de récréation. De nombreuses études montrent qu'en termes d'occupation, les petits garçons se trouvent « à l'espace central, sur le terrain de foot », et les petites filles « sur les côtés et près des toilettes », à savoir les espaces périphériques. C'est ce que pointe la 4^e consultation nationale des 6-18 ans de l'Unicef, qui a interrogé 26.458 enfants et adolescent.e-s en 2018⁽¹⁹⁾.

- **Les infrastructures de loisirs en plein air révèlent un constat similaire :**

C'est principalement aux garçons et aux hommes que bénéficient des lieux comme des *skate parks*, des terrains de football ou de basket, renforçant au passage des stéréotypes d'activités classifiées comme « masculines », ayant lieu en extérieur. La pression sociale intrinsèque à la société encourage donc les filles et femmes à se retirer progressivement de ces espaces spécifiques.

- **L'aménagement urbain (pensons aux toilettes publiques !) et les noms des espaces publics (rues, places, etc.)**

... Définissent l'identité d'une ville et l'usage qu'en fait sa population. La collective Noms Peut-Être a créé une carte de Bruxelles reprenant les rues portant le nom d'une personne. Résultat ? 93,02 % des rues portant le nom d'une personne sont attribuées à un homme cisgenre⁽²⁰⁾ ; 6,65 % à une femme cisgenre⁽²¹⁾.

(17) PLAN INTERNATIONAL, « Le harcèlement sexuel en Belgique : les chiffres-clés », Article en ligne, n.d., <https://tinyurl.com/2k28u6j5>.

(18) Voir : <https://tinyurl.com/4knve4wj>.

(19) UNICEF, « La parole aux enfants : résultats de la consultation nationale 2018 », Article en ligne, 2020, <https://tinyurl.com/36exefvw>.

(20) Une personne « cisgenre » est une personne dont l'identité de genre correspond à son sexe assigné à sa naissance. Le terme est construit en opposition à celui de personne « transgenre », c'est-à-dire avoir une identité de genre qui est différente du sexe assigné à la naissance.

(21) NOMS PEUT-ÊTRE ! / VROUWEN DE STRAAT OP!, *Equal Street Names*, n.d. <https://tinyurl.com/54tjhjrk>.

- **La pratique du « manspreading » :**

Particulièrement visible dans les transports en commun, parfois surnommée en français le « syndrome des couilles de cristal », il s'agit de l'habitude qu'ont certains hommes, consciemment ou non, de garder leurs jambes fortement écartées lorsqu'ils sont assis. Ils en viennent ainsi à dépasser allègrement sur les sièges de leurs voisin·e·s. Il s'agit là aussi d'une façon d'occuper l'espace public aux dépens des femmes qui sont alors contraintes de « prendre le moins de place possible »⁽²²⁾.



● **Ressources Soralia**⁽²³⁾ :

- LARGEPRET Mathilde. « Femmes et vélo : prendre sa place dans l'espace public », *Analyse FPS 2021*, <https://www.soralia.be/accueil/analyse-2021-femmes-et-velo-prendre-sa-place-dans-lespace-public/>
- STULTJENS Eléonore. « Penser le vécu des femmes racisées dans l'espace public », *Analyse FPS 2019*, <https://www.soralia.be/accueil/analyse-2019-penser-le-vecu-des-femmes-racisees-dans-lespace-public/>
- COLARD Fanny. « Sexiste, l'espace public ? Les marches exploratoires : un outil d'émancipation et de revendications », *Analyse FPS*, 2019, <https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2019/05/Analyse2019-Marches-exploratoires.pdf>
- FEMMES PRÉVOYANTES SOCIALISTES. « Dossier : Les femmes dans l'espace public », *Femmes Plurielles*, Juin 2019, <https://www.soralia.be/accueil/femmes-plurielles-juin-2019-les-femmes-dans-lespace-public/>⁽²⁴⁾
- COLARD Fanny. « Femmes et transports en commun : des parcours de combattantes ? », *Étude FPS*, 2018, <http://www.soralia.be/2018/12/14/etude-2018-femmes-et-transports-en-commun-des-parcours-de-combattantes/>
- GILLET Julie. « Tu seras violent, mon fils. Des conséquences de l'entre-soi masculin dans nos villes », *Analyse FPS*, 2018, <https://www.soralia.be/accueil/analyse-2018-tu-seras-violent-mon-fils-des-consequences-de-lentre-soi-masculin-dans-nos-villes/>



● **Ressources en + :**

- **Vidéo** : « À Saint-Ouen, ces basketteuses s'approprient un terrain monopolisé par les gars », *Le Parisien*, 2023, 3 minutes 55, <https://www.youtube.com/watch?v=XbGGScI5yCc>
- **BD** : MATHIEU Thomas, *Les Crocodiles*, Ed. Lombard, 2014.
- **Études** : BRUNET Sébastien (dir.), « Espace public et inégalités de genre », *Dynamiques régionales*, vol. 12, no. 3, 2021, <https://tinyurl.com/9esbnaj9>
- CHAUMONT Laura, ZEILINGER Irene. « Espace public, genre et sentiment d'insécurité », *Étude Garance*, 2012, <https://tinyurl.com/4epuvxrd>
- **ASBL** : L'architecture qui dégenre (<http://architecturequidegenre.be/>)

(22) COLARD Fanny. « Sexiste, l'espace public ? Les marches exploratoires : un outil d'émancipation et de revendications », *Analyse FPS*, 2019, <https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2019/05/Analyse2019-Marches-exploratoires.pdf>.

(23) L'ASBL se nomme désormais Soralia depuis fin 2022. Les ressources produites par notre ASBL avant cette date sont encore mentionnées sous notre ancienne dénomination, FPS ou Femmes Prévoyantes Socialistes.

(24) Des outils et des supports multiples sont proposés en page 28 de ce numéro Femmes Plurielles.

« Les femmes sont moins carriéristes ! »



● Explication du stéréotype :

Les femmes seraient moins enclines à poursuivre activement et volontairement une carrière ambitieuse, ou à chercher des postes de pouvoir et de leadership, des postes avec un certain statut social et des responsabilités. Ce stéréotype sous-entend une comparaison avec les hommes qui seraient au contraire, généralement plus ambitieux au niveau professionnel, à la recherche d'opportunités et prêts à investir beaucoup de leur temps et de leur énergie dans leur carrière.

● Pourquoi cette différence ? :

- Le plafond de verre

C'est une métaphore pour décrire les obstacles invisibles, implicites et cumulatifs qui empêchent les femmes (et d'autres groupes sociaux) d'accéder à des postes de haut niveau au sein d'une organisation même si elles ont la qualification, l'expérience ou les compétences pour les occuper. Les barrières sont culturelles (stéréotypes de genre, rôles traditionnels, etc.) mais aussi institutionnelles et structurelles au sein du monde du travail (biais dans le processus de sélection, désavantages liés à la parentalité, décisions de promotion basées sur des préjugés plutôt que sur les compétences réelles, etc.).

- Des compétences perçues différemment

Traditionnellement, les femmes sont associées au soin et à l'émotionnel (« la chaleur ») tandis que les hommes sont associés à la compétence (« l'agentivité »). Ces stéréotypes ont encore des répercussions dans le monde du travail : les femmes sont jugées en conséquence moins performantes que les hommes, reçoivent moins de récompenses. En général, les femmes reçoivent systématiquement moins de marques de respect pour leur expertise, moins d'appréciation pour leurs contributions et sont moins soutenues par l'organisation dans la poursuite de leurs ambitions professionnelles, selon des scientifiques de l'UCLouvain⁽²⁵⁾. Dans cette perspective, les femmes sont confrontées à une double contrainte : si elles sont assertives, elles peuvent être perçues comme froides ou agressives. À l'inverse, si elles sont perçues comme conciliantes, elles sont considérées comme manquant d'ambition. Selon des constats de JUMP, les femmes veulent des rôles de leaderships mais une majorité d'entre elles ont peur de faire des erreurs car elles sont souvent jugées plus durement que les hommes.

● Autres stéréotypes associés :

« Les femmes sont moins ambitieuses que les hommes ! », « Les femmes cherchent moins la réussite que les hommes ! », « Les femmes sont moins compétentes pour diriger des équipes et prendre des décisions importantes ! », etc.

(25) FANIKO Klea et DARDENNE Benoit, « Avant-propos. #MeToo et après: regards sur les stéréotypes de genre et le sexisme », dans FANIKO Klea et DARDENNE Benoit (dir.), *Psychologie du sexisme. Des stéréotypes de genre au harcèlement sexuel*, De Boeck, 2021, pp. X-XVI.

En chiffres : 1 homme sur 3 a touché une promotion en 5 dernières années de travail contre 1 femme sur 5, selon une étude de Randstad auprès de 12.000 travailleuses-eurs belges en 2021⁽²⁶⁾. En moyenne, les femmes ont moins accès aux promotions pendant TOUTE leur carrière professionnelle, et non pas seulement au moment où elles seraient susceptibles d'avoir un enfant.

- La culture d'entreprise traditionnelle

La notion de réussite et les styles de leadership traditionnellement associés aux hommes rendent le monde du travail plus accessible aux hommes vu que cela correspond à leurs « manières d'opérer » et peuvent *in fine* marginaliser les femmes. En psychologie sociale, il est admis que les hommes sont associés à la compétition et à la réussite financière tandis que les femmes sont associées à davantage de collaboration et à la volonté d'un impact (sur la société, une organisation, etc.). Les cultures d'entreprise valorisant la diversité de management contribuent donc à faire sauter le plafond de verre !

- La conciliation vie pro/vie privée

La répartition inégalitaire des charges domestiques et le poids des stéréotypes de genre amènent les femmes à jongler avec cet équilibre délicat. Les hommes, quant à eux, n'ont pas à penser cette conciliation vie pro/vie privée de la même manière, ce qui permet à ces derniers de se concentrer davantage sur leurs carrières. « Derrière chaque grand homme, il y a une femme... Qui ramasse ses chaussettes ! ». Dans une relation hétérosexuelle, les femmes assurent en moyenne davantage les besoins primaires et quotidiens de la famille (nourriture, santé, ménage, etc.). Il est donc bien plus facile pour les hommes de se concentrer sur leur carrière puisque « tout le reste » est pris en charge par leur partenaire sans être visibilisé, payé ni reconnu (« derrière un homme »)... Une situation positive pour la carrière de l'un, et négative pour la carrière de l'autre.

- Les aspirations professionnelles des jeunes :

Elles sont fortement influencées par les attentes en fonction du genre. 2 études suisses montrent que les intentions professionnelles des jeunes sont guidées par l'anticipation des discriminations sur les sexes et l'orientation sexuelle sur le marché du travail⁽²⁷⁾. Le manque de rôle modèle dans des postes à haute responsabilité impacte également l'ambition d'y être à son tour un jour.



● Ressources Soralia :

- LAHAYE Laudine, « Femmes et télétravail en période Covid-19 : quels enseignements tirer pour la mise en place d'un télétravail structurel ? », *Analyse FPS*, 2021. URL : <https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2021/04/Analyse2021-femmes-et-TT.pdf>
- HIBO Sarah, « Des politiques publiques soutenant l'articulation vie privée-vie professionnelle », *Analyse FPS*, 2016. <https://www.soralia.be/accueil/des-politiques-publiques-soutenant-larticulation-cie-privee-vie-professionnelle/>



● Ressources en + :

- **L'organisation** JUMP qui travaille sur l'égalité en entreprise avec des ressources disponibles en ligne : <https://jump.eu.com/>
- **Livres** : MEDA Dominique, *Le temps des femmes, pour un nouveau partage des rôles*, Ed. Flammarion, 2002.
- GIAMPINO Sylviane, *Les mères qui travaillent trop sont-elles coupables ?*, Albin Michel, 2007.
- GIAMPINO Sylviane, *Pourquoi les pères travaillent-ils trop ?*, Albin Michel, 2019.

(26) GASSEE Michel, « Egalité hommes/femmes : dans le milieu professionnel, les promotions toujours un peu plus destinées aux hommes », *Article RTBF*, 2021. <https://tinyurl.com/4y92j5x3>.

(27) FANIKO Klea et DARDENNE Benoit, « Avant-propos. #MeToo et après... *op. cit.*

« Les femmes sont le sexe faible ! »



- **Explication du stéréotype :**

Ce stéréotype présume que toutes les femmes sont plus fragiles que les hommes, particulièrement dans leur santé physique et mentale.

- **Pourquoi cette différence ? :**

- **Un peu d'Histoire⁽²⁸⁾**

Dès l'Antiquité, la plupart des scientifiques ont longtemps considéré les femmes comme des êtres inférieurs, irresponsables, fragiles, faibles, déréglés, incomplets, bref comme le « sexe faible »... Dans *De la génération des animaux*, le philosophe grec Aristote, décrit « la » femme comme étant « un homme mutilé », « un homme manqué », une croyance qui a beaucoup influencé l'histoire de la médecine occidentale pendant plusieurs siècles. La pensée médicale décrit alors des phénomènes biologiques périodiques (tels que les menstruations, les grossesses et les ménopauses) comme des maladies. Ces épisodes justifient une (sur)médicalisation pour remédier à la santé de ces « éternelles malades », en comparaison aux hommes. Ainsi, la comparaison entre les hommes et les femmes est généralement à l'avantage de ces derniers - les femmes n'en restant qu'une pâle copie imparfaite, une version faible. Dès lors, toute manifestation corporelle dont on ne peut donner un comparatif masculin (l'utérus par exemple) est considérée comme « une preuve de déviance ou d'erreur » et par-dessus tout, comme des dérèglements par rapport à un supposé « état naturel ». Selon Catherine Markstein et Ariane Rixout, toutes deux médecins, beaucoup de femmes aujourd'hui s'identifient à cette idéologie.

Cette manière de percevoir les femmes a aussi été instrumentalisée contre elles, justifiant leur absence des lieux de décisions (politique, économique, juridique, etc.) durant des siècles. En effet, la médecine influence également le reste de la société car elle possède le pouvoir de définir les normes de ce qui est sain ou non, malade ou en bonne santé, normal ou anormal, féminin ou masculin, etc. Elle assigne donc des étiquettes aux personnes et à leurs comportements, pouvant ainsi influencer la manière dont la société les perçoit et les traite. De plus, les médecins ont le pouvoir de se justifier par des raisons « naturelles », des « faits » soi-disant biologiques qui sont, par conséquent, quasiment non-modifiables. La médecine a aussi souvent été instrumentalisée par la politique et la religion. De plus, elle a activement participé à la surveillance et au contrôle politique et/ou moral des femmes (voir également le stéréotype sur l'hystérie⁽²⁹⁾).

- **Autres stéréotypes associés :**

« Les femmes se plaignent tout le temps », « C'est dans votre tête, madame », « Les femmes, des éternelles malades », « Les femmes sont vulnérables, fragiles », etc.

(28) D'ORTENZIO Anissa, « Une médecine sexiste ? Le cas de la surmédicalisation des femmes », *Étude FPS*, 2020, <https://www.soralia.be/2020/12/28/etude-2020-une-medecine-sexiste-le-cas-de-la-surmedicalisation-des-femmes/>, p. 6.

(29) Voir page 55 de ce dossier.

- La prétendue vulnérabilité des femmes et ses conséquences sur leur santé⁽³⁰⁾

Dans la prise en charge médicale des maladies, les femmes sont généralement plus suivies que les hommes, mais elles sont pourtant moins bien soignées que ces derniers. De nombreux prestataires de soins et des patient.e-s ne savent pas que les femmes et les hommes peuvent ressentir des symptômes différents en ayant la même maladie. De manière générale, les recherches médicales se basent sur le standard masculin. Les scientifiques s'intéressent peu au fonctionnement des autres corps, à savoir les corps des femmes, mais aussi des personnes transgenres ou intersexes. La méconnaissance du corps des femmes entraîne aussi des errances thérapeutiques comme c'est le cas pour l'endométriose par exemple. Sans parler de la remise en question récurrente des douleurs exprimées par les femmes ou encore la prise en charge médicale parfois retardée de ces dernières, soit directement par le monde médical ou par le renoncement aux soins par manque de moyens financiers (« l'homme le plus pauvre est une femme »).

De plus, les femmes meurent en moyenne plus tard que ces derniers, mais elles souffrent davantage de maladies chroniques qui peuvent se déclencher à différents stades de leur vie.

Enfin, les inégalités entre les femmes et les hommes peinent à être prises vraiment en considération dans les politiques de santé publique, les formations médicales, le trajet de soin, etc. Selon les lieux et les contextes, ces inégalités peuvent s'avérer tantôt sous-évaluées, tantôt teintées de stéréotypes, laissant bien souvent peu de place à la nuance !



● Ressources Soralia :

- **Une campagne** santé 2022 (carnet ludique, brochures, affiches, études) : « Les femmes moins bien soignées ? Quand la santé reflète les inégalités ! », <https://www.soralia.be/accueil/archives/derniere-campagne-2-3/>
- **Une étude** : D'ORTENZIO Anissa, « Une médecine sexiste ? Le cas de la surmédicalisation des femmes », *Étude FPS*, 2020, <https://www.soralia.be/2020/12/28/etude-2020-une-medecine-sexiste-le-cas-de-la-surmedicalisation-des-femmes/>
- **Un magazine** : FEMMES PLURIELLES, *Dossier : Les oublié-e-s de la santé*, Juin 2021, https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2021/06/Femmes-plurielles_MAI2021_web.pdf



● Ressources en + :

- **6 vidéos pédagogiques** de 2 minutes, « Genre et santé, attention aux clichés ! », KLEINER Véronique, Inserm, CNRS, université Paris Diderot, 2017, 1min30: <https://bit.ly/3xprXIP>
- **Un podcast** : « Œstro ou Testo? » de OVIGNEUR Juliette et PECOT Elsa, <https://www.axellemag.be/serie/oestro-ou-testo/>
- **Livres** : VIDAL Catherine et SALLE Muriel, *Femmes et santé, encore une affaire d'hommes ?*, Belin, 2017.
- BAUER Delphine et PUCCINI Ariane, *Mauvais traitements. Pourquoi les femmes sont mal soignées*, Éditions Le Seuil, 2020.
- CRIADO PEREZ Caroline, *Femmes invisibles : comment le manque de données sur les femmes dessine un monde fait pour les hommes*, éd. First, 2020.

(30) D'ORTENZIO Anissa, « Parfois complexe, souvent indispensable : la prise en compte du sexe et du genre en santé ». *Analyse FPS 2022*, <https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2022/05/Analyse-2022-sexe-et-genre-en-sante.pdf>.

« Non mais t'as vu ses muscles ? On dirait un mec ! »



- **Explication du stéréotype :**

Ce stéréotype présume que les femmes ne peuvent pas être musclées (ou en tout cas, cela ne peut pas se voir), à défaut d'être identifiées comme des hommes car la musculature (et la force) est traditionnellement associée aux corps masculins.

- **Pourquoi cette différence ? :**

- **Femme, tu seras désirable !**

La question n'est pas de savoir si les femmes peuvent avoir autant de muscles développés que les hommes, l'enjeu sous-jacent de ce stéréotype est la manière dont la société perçoit, commente et (in)valide les corps « hors (des) normes ». Les corps féminins musclés sont dévalorisés par certain-e-s car les deux seules fonctions qu'on a bien voulu attribuer aux femmes de manière pérenne au fil des siècles sont la reproduction et la sexualité. Or, la sexualité est directement corrélée à la séduction et presque exclusivement au désir des hommes (et à leurs regards). Les corps des femmes peuvent appartenir aux hommes, à la politique, aux médecins, etc. Mais finalement peu à elles-mêmes⁽³¹⁾. Dans ce contexte, les corps des femmes sont avant tout considérés comme objets de désir plutôt que comme sujets d'une performance sportive⁽³²⁾, comme l'indiquent plusieurs témoignages⁽³³⁾ : « Comme si le seul but de ma vie, c'était d'avoir un mec, que le seul but de mon corps, c'était de procréer... Les gens ne savent même pas si c'est ce dont j'ai envie. J'ai des objectifs un peu plus élevés que de plaire à la gent masculine » ; « Ce qui m'énerve avec ce genre de phrases, c'est qu'elles prouvent qu'on ne peut toujours pas accepter qu'une femme puisse être forte physiquement et mentalement. On est encore reléguées au rang de petites choses vulnérables, faibles. » ; « Avec l'essor du fitness et les réseaux sociaux, on voit de plus en plus de femmes avoir des corps musclés... mais c'est limité. On peut admettre qu'une femme ait des abdos, des fesses ou des cuisses musclées, mais dès qu'elle a des gros bras, ça dérange. Les muscles répondent encore à une certaine norme esthétique très sexualisée ».

Les femmes sont donc rappelées à l'ordre et doivent donc rester agréables à regarder en toutes circonstances. Dans la conception traditionnelle de la beauté féminine normative, les corps des femmes doivent être vulnérables, passifs, doux, lisses et, à certaines époques, avoir des formes arrondies (rappelant leurs fonctions de reproduction). La beauté traditionnelle des hommes et ses injonctions se sont construites en opposition radicale : musculature développée, pilosité prégnante, être actif, être compétitif, etc. Cette construction en opposition binaire donne le ton : certaines caractéristiques physiques comme une musculature développée sont l'apanage des hommes et de leur virilité, et doivent le rester. Celles et ceux qui ne respectent pas les injonctions peuvent subir de remarques sexistes, homophobes et grossophobes : les

(31) D'ORTENZIO Anissa, « Une médecine sexiste ? Le cas de la surmédicalisation des femmes... op. cit.

(32) VOILLLOT Elise, « Coupe du Monde féminine de football : un goal vers l'égalité », *Analyse FPS*, 2019, <https://tinyurl.com/bddwjkdqf>.

(33) DJOUPA Aida, « Ces femmes musclées nous racontent les réflexions qu'elles ne veulent plus entendre », *Huffington Post*, avril 2023, <https://tinyurl.com/8v7js4c5>.

hommes jugés comme « trop » maigres ou en surpoids et les femmes jugées comme étant « trop » musclées peuvent en faire les frais. Les femmes doivent être minces et toniques mais pas musclées.

- **Le cas Serena Williams : un traitement médiatique sexiste de haut niveau**

Serena Williams, une sportive aux multiples prix mondiaux et aux performances admirables et admirées a souvent été critiquée sur son physique tout au long de sa carrière par les médias nationaux et internationaux. Jugée trop peu féminine, trop musclée, critiquée pour ses tenues, victime d'attaques racistes, appelée avec sa sœur « les frères Williams », accusée d'être un homme, etc. Alors que les hommes sont dépeints comme étant puissants, indépendants, et valorisés en tant qu'athlètes, la couverture sportive des femmes fait souvent référence à leur apparence, leur âge ou leur vie de famille. Prenons l'exemple du New York Times (journal américain prestigieux) qui consacre en 2015 un article sur le physique des joueuses de tennis dont Serena Williams. Est-ce réellement un article acceptable, qui profite à tou-te-s, lorsque les performances physiques sont mises de côté pour critiquer allègrement (positivement ou négativement) les corps des sportives ? Un article similaire portant sur des hommes est-il seulement envisageable ? Preuve en est que les médias ont tendance à présenter les athlètes féminines premièrement en tant que femme, et seulement ensuite en tant qu'athlète.

- **Femmes musclées, Femmes fortes : une représentation positive et saine à cultiver !**

En plus d'être bénéfique pour la santé, tant physique que mentale, le sport est un formidable outil éducatif, d'épanouissement et de développement personnel. Le sport augmente la fierté et le respect de soi. Les femmes pratiquant un sport bénéficieraient d'une meilleure image d'elles-mêmes, et la participation à des activités sportives aiderait les jeunes filles à entretenir leurs capacités d'action, leur autonomisation et leur liberté personnelle. De nombreux indicateurs révèlent également que participer à un sport permet une meilleure intégration et inclusion des femmes et des filles dans la société⁽³⁴⁾. De nombreux témoignages⁽³⁵⁾ de sportives de tous niveaux vont dans ce sens : « *Je trouve beaucoup d'épanouissement dans le fait de développer mes muscles, mais aussi de me sentir forte, de pouvoir soulever des choses lourdes. Le sport, ça m'aide à oublier mes problèmes, et ça m'a permis de rencontrer énormément de personnes qui partageaient ma passion* » ; « *Et quand on me demande si je vais ressembler à un homme, je réponds 'Non, je vais ressembler à une femme musclée' et les gens feront avec* ». Enfin, à celles et ceux qui ont jugé-e-s sévèrement le corps de la tennismuse Serena Williams, cette dernière répond : « *être forte, c'est sexy (...)* [Mon corps.] *je ne vous demande pas de l'apprécier. Seulement de me laisser être moi. Parce que je vais influencer une fille qui me ressemble, et je veux qu'elle se sente bien dans sa peau* »⁽³⁶⁾.



● **Ressources Soralia :**

- **Analyses** : VOILLOT Elise, « Coupe du Monde féminine de football : un goal vers l'égalité », *Analyse FPS*, 2019, <https://tinyurl.com/bddwjkdj>
- GILLET Julie, « De si jolies sportives », *Analyse FPS*, 2016, <https://tinyurl.com/2jcs9h53>
- GILLET Julie, « Quels freins aujourd'hui aux pratiques sportives féminines », *Analyse FPS*, 2016, <https://tinyurl.com/bdzex96b>
- **Campagne 2016** : « Les femmes, des sportifs comme les autres ? », <https://tinyurl.com/muu3y2zs>



● **Ressources en + :**

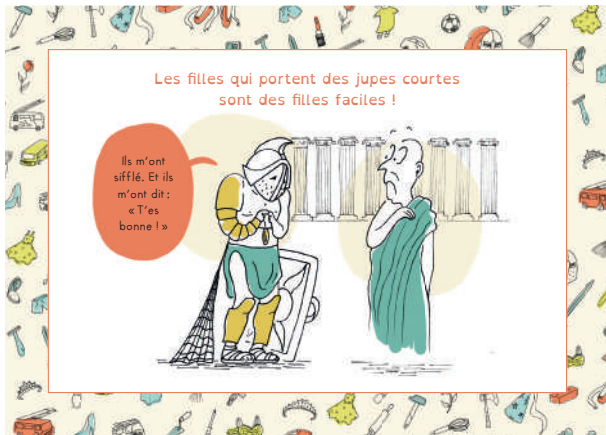
- **Article** : DJOUPA Aida, « Ces femmes musclées nous racontent les réflexions qu'elles ne veulent plus entendre », *Huffington Post*, avril 2023, <https://tinyurl.com/8v7js4c5>

(34) VOILLOT Elise, « Coupe du Monde féminine de football : un goal vers l'égalité... », *op. cit.*

(35) DJOUPA Aida, « Ces femmes musclées nous racontent... », *op. cit.*

(36) DOMINGUEZ Kloé, « Serena Williams : j'aime mon corps et je n'y changerai jamais rien », *Article ParisMatch*, 2016, <https://tinyurl.com/7kwx379f>.

« Les filles qui portent des jupes courtes sont des filles faciles ! »



• Autres stéréotypes associés :

« En même temps, vu comment elle est habillée... », « Sois sexy mais pas salope », « Y avait pas assez de tissu pour finir ta robe ? », ...

• Explication du stéréotype :

Ce stéréotype (véhiculé autant par les hommes que par les femmes) présume que la tenue vestimentaire des filles et des femmes est corrélée à leurs activités sexuelles et à la manière dont les hommes (dans une vision exclusivement hétérosexuelle) peuvent les traiter. En d'autres termes, les comportements des hommes dépendraient des vêtements portés par les femmes et pas de leur propre libre arbitre. Il n'existe pas de stéréotype équivalent pour les hommes.

• Pourquoi cette différence ? :

- La culture du viol :

L'un des mythes les plus répandus de la culture du viol (dont le *slutshaming*⁽³⁷⁾) est l'idée selon laquelle les vêtements, et plus généralement la façon dont une femme est habillée, peuvent « inviter » au viol. La responsabilité du viol ou du *slutshaming* est donc systématiquement attribuée à la femme qui, par sa manière de s'habiller, de se maquiller ou de se comporter, l'aurait bien cherché car elle aurait été provocante. En Belgique, 16 % des personnes interrogées dans un sondage publié par Amnesty International Belgique francophone et SOS Viol en mars 2020, estiment que la responsabilité de la victime peut être engagée si elle est vêtue de façon sexy ou provocante⁽³⁸⁾. Un chiffre alarmant qui démontre que la stratégie de culpabiliser les femmes est bien ancrée ! 85 % des répondant.e.s estiment d'ailleurs que les femmes « sexy » et « provocantes » sont parmi les plus exposées au viol. Dans les faits, des femmes sont violées ou agressées, peu importe ce qu'elles portent⁽³⁹⁾. Aucun type de vêtement n'est une invitation à caractère sexuel ni un consentement implicite.

Avec ce stéréotype, on minimise la responsabilité de l'auteur. Il devient lui-même « la victime » de la victime qui l'aurait provoqué. Cette posture empêche de se poser les vraies questions. Pourquoi des femmes attirées par des femmes n'ont-elles pas les mêmes comportements que ces hommes « aguichés » par une jupe courte ? Le problème ne semble pas se situer du côté des vêtements et de celles qui les portent mais plutôt de ceux qui se sentent intouchables et qui s'autorisent à blesser ou à harceler... Finalement, une société qui justifie les violences sexuelles est une société qui accepte ces violences, voire les encourage. La culpabilité ne doit pas être du côté des victimes des agressions sexuelles.

(37) Le *slutshaming* est un concept considérant que le sexe est jugé dégradant pour les femmes. Le *slutshaming* est un moyen de contrôler la sexualité des femmes en stigmatisant celles ayant (ou ayant l'air d'avoir) une sexualité « libre » (hors des normes traditionnelles), jugées par conséquent comme étant des « salopes » (*slut*, en anglais). Les personnes usant du *slutshaming* ont des comportements discriminants voire violents envers les femmes.

(38) AMNESTY INTERNATIONAL. « Dossier spécial sur le viol en Belgique », Article en ligne, 2020. <https://tinyurl.com/mptbj4mv>

(39) *Ibid.*

- **D'un stéréotype à un autre : « les hommes ne savent pas contrôler leurs pulsions sexuelles, c'est donc aux femmes à faire attention »⁽⁴⁰⁾**

L'idée que la tenue d'une fille ou d'une femme puisse induire sa sexualité ou « expliquer » une agression sexuelle puise aussi dans l'idée que les hommes sont irrationnels, qu'ils ne savent pas contrôler leurs comportements à cause de leur biologie⁽⁴¹⁾ et donc « sautent sur la moindre occasion ». Selon l'étude d'Amnesty International, « c'est le stéréotype le plus partagé par les répondant-e-s du sondage : 38 % des hommes et 43 % des femmes le pensent. L'argument de la pulsion incontrôlable est souvent avancé pour justifier certains viols ». Ce stéréotype renvoie au même mécanisme avec la tenue vestimentaire : dédouaner l'agresseur sous couvert de pulsions sexuelles irrésistibles et porter la responsabilité du viol sur la victime. Or, il n'existe pas de « besoins sexuels » mais bien des désirs sexuels. Il y a donc une nette différence entre désirer violer une personne et désirer une relation sexuelle basée sur le respect de l'autre. « Le viol n'est pas le résultat d'une pulsion, mais il est dans la plupart des cas calculé et le fruit d'une stratégie » conclut Amnesty. Les agressions sexuelles sont d'ailleurs, dans la plupart des cas⁽⁴²⁾, commises par des proches (dans la famille, les amis, sur le lieu du travail) qui connaissent la victime : ces agresseurs ont potentiellement vu la victime grandir sous leurs yeux, porter un pyjama, un jogging, être sans maquillage, être malade, etc.



● Ressources Soralia/Sofélia :

- **Campagne** : « Le harcèlement sexiste en ligne, c'est réel ! » de Sofélia en 2020, <https://tinyurl.com/3bjhua52>
- **Magazine** Femmes Plurielles, « Violences faites aux femmes », n°71, septembre 2020, <https://tinyurl.com/shpd5hcm>
- **Analyses** : VOILLLOT Elise, « Pourquoi est-il si difficile de croire à la culpabilité des personnes influentes ? Le cas du procès Depp-Heard », *Analyse Soralia*, 2022, <https://tinyurl.com/4542znh3>
- LAHAYE Laudine, « Le *slutshaming* : un mécanisme d'oppression au-delà de l'insulte », *Analyse FPS*, 2017, <https://tinyurl.com/2m72dswv>
- MICHEZ Amandine, « Le harcèlement sexuel au travail », *Analyse FPS*, 2016, <https://tinyurl.com/3kwzjcyn>
- HARLET Julie, « Le harcèlement dans l'espace. Ceci n'est pas de la drague », *Analyse FPS*, 2014, <https://tinyurl.com/ytrm98hb>
- **Outils pédagogique** : Jeux de cartes « *Même pas vrai* » de Sofélia en 2018, <https://tinyurl.com/yz2nfy9j>
- « Petit guide du respect dans la rue (et ailleurs) » de Sofélia en 2018, <https://tinyurl.com/ye283wh5>



● Ressources en + :

- **Exposition** : « Que portais-tu ce jour-là ? » pour déconstruire la culture du viol : <https://tinyurl.com/pe3wd36r>
- **Article** : AMNESTY INTERNATIONAL, *Déconstruire les mythes et les stéréotypes sur le viol*, mars 2020, <https://tinyurl.com/533mvuuc>

(40) *Ibid.*

(41) Cet argument est paradoxal car il a justifié l'émergence de l'hystérie des femmes et leur internement dans des hôpitaux psychiatriques. La réponse sociétale était de l'ordre du traitement médical ou de l'enfermement sous forme de « punition » pour canaliser les femmes. Or, lorsque cet argument pseudo-biologique apparaît du côté des hommes, cela n'amène pas de réponse sociétale du même ordre, au contraire, ils sont laissés libres de faire ce qu'ils veulent et tant pis pour les pots cassés (les femmes ! On parle bien d'êtres humains).

(42) Il existe des cas de viols commis par des inconnus, il ne s'agit pas de nier la situation vécue par certaines femmes. Mais la proportion de viols commis par des proches est drastiquement plus importante que celle commis par des inconnus. Cette réalité tend à être masquée et rendue taboue. L'idée reçue du violeur inconnu dans une ruelle sombre étant persistante.

« La danse, ce n'est pas pour les garçons. Le football, ce n'est pas pour les filles ! »



• Autres stéréotypes associés :

« La danse, c'est pour les homosexuels », « {insérer un sport}, ce n'est pas pour les filles/ pas pour les garçons », etc.

• Explication du stéréotype :

L'argument de l'activité sportive « pas faite pour les femmes » ou « pas faite pour les hommes » est souvent utilisé quand un individu exprime l'envie de participer à une activité socialement perçue comme non conforme à ce qui est attendu de son genre.

• Pourquoi cette différence ? :

- Le critère de binarité au cœur des institutions sportives

De nombreux sports ont été créés à une époque où la société a été développée pour les hommes et par les hommes. Cet héritage persiste toujours à l'heure actuelle. La majorité des sports valorise des caractéristiques prêtées généralement aux hommes telles que la compétition, la puissance, la résistance à la douleur, le courage, l'effort, le spectacle (impressionner, faire du bruit, prendre de la place, etc.). La pratique des sports a permis et permet encore aujourd'hui de justifier la domination masculine comme étant naturelle.

Il est en effet aisé de le justifier par le sport quand ce dernier est créé de toutes pièces pour un profil type (les hommes) et n'a longtemps toléré aucun « outsider » (les femmes puis plus tard, certains hommes aussi dans des sports dits « féminins »). Par exemple, aux Jeux Olympiques d'Amsterdam de 1928, l'Allemande Lina Radke gagne le 800 m et bat le record du monde du marathon en 2h 16min 8s. Après son exploit, les femmes sont interdites de course de plus de 200m pendant presque 40 ans car « l'endurance feraient vieillir les femmes prématurément » et que « leur utérus risquait de se décrocher pendant l'effort »⁽⁴³⁾... En 2010, le Comité International Olympique a refusé que des femmes pratiquent le saut à ski aux Jeux, avançant « des raisons médicales ». Il a fallu que les féministes canadiennes portent plainte pour que les sportives puissent pratiquer cette discipline aux jeux de 2014⁽⁴⁴⁾. En 2024, la natation artistique olympique (jusqu'alors réservée aux seules femmes ou aux duos mixtes) sera enfin autorisée aux hommes⁽⁴⁵⁾.

Bien qu'aujourd'hui, la plupart des sports peuvent être officiellement joués par les femmes et les hommes, le monde du sport reste un des secteurs les plus binaires : généralement organisé en catégories sexuées, avec assez peu d'activités mixtes, le tout se répercutant sur les cours de sport à l'école et la cour de récré (les filles sur les côtés, les garçons prenant toute la place au centre pour jouer en comité non-mixte)... Quant à la représentation des sportives de haut niveau, cela ne vole pas haut : peu d'intérêt des médias, plus grande difficulté d'avoir des sponsors, compétences dévaluées, moins bons horaires d'entraînements, coachs, etc. Finalement, comme dans tant d'autres domaines, les sportives sont toujours comparées aux sportifs mais

(43) CARLY Geoffroy (dir.), « Pour une éducation à l'égalité des genres. Guide de survie en milieu sexiste », (Tome 2), Ceméa, 2019. <https://tinyurl.com/e89xntdw>, p. 40.

(44) *Ibid.*

(45) DANGER Sophie, « Benoit Beaufilets : quand j'ai commencé la natation artistique, on s'est bien foutu de ma gueule », Article ABLOCK, 2023. <https://tinyurl.com/d6e97hwd>.

l'inverse n'est pas vrai, puisque le sportif est le « standard historique » qu'on attend. Après tout, on parle toujours de « football féminin » pour marquer la comparaison, mais jamais de « football masculin »...

De plus, la pression à respecter les attentes sociales a une influence sur les sports pratiqués par les filles et les garçons, modelant par la même occasion leur corps et contribuant davantage à faire passer pour naturel ce qui est culturel. Les garçons sont plus musclés et donc plus orientés pour lever des poids tandis que les filles sont généralement plus souples et donc plus orientées vers la danse ou la gymnastique. Plus particulièrement encore, les corps des sportives sont sommés de se montrer « quand même » féminins quel que soit le sport pratiqué (avoir les cheveux longs, porter du maquillage, du vernis, des tenues courtes et serrées⁽⁴⁶⁾, etc.). Le monde de la performance et de l'effort étant encore considéré comme masculin, les sportives très performantes demeurent suspectes.

Ces manières de penser, d'organiser et de pratiquer le sport de façon très binaire vont jusqu'à autoriser des « *gender tests* », des tests pour vérifier si les sportives sont bien des femmes, surtout quand elles excellent dans leur sport... Titiou Lecoq raconte l'histoire de Dutee Chand, une athlète indienne que le Comité Olympique International avait interdite de Jeux du Commonwealth en 2014⁽⁴⁷⁾, parce que des tests avaient révélé qu'elle produisait naturellement, sans aucun dopage, un taux élevé de testostérone. Le comité n'acceptait donc sa participation qu'à la condition qu'elle prenne un traitement hormonal pour descendre son taux jusqu'à un seuil considéré comme « féminin », autrement dit dans la moyenne des femmes. Allant en justice, le tribunal lui a finalement donné raison « bien que les championnats d'athlétisme soient strictement divisés entre hommes et femmes, le sexe des êtres humains ne peut être défini de façon binaire puisque la nature n'est pas proprement ordonnée ». Toutefois, la Fédération Internationale d'Athlétisme n'a pas hésité à revoir ses règles « d'éligibilité à la classification féminine » c'est-à-dire qu'elle mesure la testostérone « acceptable » dans le corps des femmes. Ainsi, la fédération est passée de moins de 10 nanomoles/l à moins de 5 nanomoles/l dès novembre 2018, soit divisé par 2 pour être considérée dans la classe « femmes ». Un peu arbitraire tout ça, non ?

- L'exemple de la danse classique

La danse classique est souvent écartée des choix sportifs potentiels des garçons car elle est rattachée à des caractéristiques opposées à celle de la virilité. Pourtant, au début de son histoire, la danse classique était avant tout un art masculin où Louis XIV, le Roi Soleil était perçu comme le premier danseur étoile⁽⁴⁸⁾. Bien plus tard, vers 1830, la danse classique est laissée aux danseuses avec son lot de mépris vis-à-vis de toutes choses dominées par les femmes⁽⁴⁹⁾.

Ensuite, la danse classique est généralement visibilisée comme un sport artistique où il est demandé d'exprimer et de transmettre des émotions au public au travers d'une succession de gestes et de pas. Or, la masculinité hégémonique ou « traditionnelle » a tendance à éloigner les hommes de toute forme de sensibilité. Ceux qui dérogent à la règle sont systématiquement catalogué et dévalorisé du côté des femmes : sexisme et homophobie sont alors très fréquents. Sans remettre en question cette opposition du masculin-féminin, une stratégie a été mise en place par les danseurs de ballet qui soulignent les qualités masculines présentes dans la danse pour montrer qu'on peut être danseur et « quand même » viril : il faut de la *puissance* dans les sauts, il faut de la *force* pour porter les danseuses, etc⁽⁵⁰⁾. De plus, les danseurs de ballet peuvent prendre avantage de la pénurie d'hommes dans la danse classique. En effet, intégrer une compagnie de danse a toujours été paradoxalement plus difficile pour les femmes que pour les hommes car même en étant excellentes, elles sont justes trop nombreuses comparées au trop faible nombre de danseurs. Par conséquent, ils ont plus d'opportunités (professionnelles, de spectacles) même si leur talent n'est que moyen⁽⁵¹⁾. Similairement à d'autres secteurs, la danse classique connaît un plafond de verre : une vaste majorité de filles et de femmes font de la danse classique tandis que leurs professeurs sont autant des hommes que des femmes. Toutefois, toutes les fonctions de décisions et de directions (des compagnies,

(46) HETEAU Thomas, « Sport féminin : le long combat des athlètes pour faire évoluer leur tenue », *Le Point*, 2023, <https://tinyurl.com/yn9wvkz6>.

(47) LECOQ Titiou, « Les instances sportives s'arrogent le droit de définir ce qu'est une femme », *Slate*, mai 2018.

(48) C'est notamment grâce à lui que l'école de danse de l'opéra de Paris a vu le jour !

(49) LOPEZ Lorena, « Les clichés de la danse : il n'y a que des filles en cours de danse ! », *Danses avec la plume*, 2021, <https://tinyurl.com/yujarhx9>.

(50) FISHER Jennifer, *Make it Maverick : rethinking the « make it macho » strategy for men in Ballet*, 2007, p. 45.

(51) LOPEZ Lorena, « Les clichés de la danse : il n'y a que des filles en cours de danse ! », *op. cit.*

des spectacles, de l'opéra, etc.) sont occupées par des hommes. Cela démontre que, même lorsque l'homme est l'*outsider* dans un sport (être là où on ne l'attend pas, transgresser des normes sociales), il arrive à en tirer avantage, ce qui n'est pas forcément le cas pour les femmes *outsiders*.

- **Enfants et sports : une liberté limitée**

Choisir une activité sportive considérée comme typique du sexe opposé ne va pas de soi, même lorsqu'on est un enfant. Cela relève de la transgression et peut donc susciter de vives résistances. Dans ce contexte, la « sexualisation » des pratiques sportives est souvent sous-évaluée, à tort⁽⁵²⁾. En effet, la sphère des loisirs est moins investie par les parents que l'école, et l'influence des pairs y est très importante. Les infrastructures et des opportunités proposées peuvent drastiquement limiter les potentielles « transgressions » même lorsque celles-ci sont acceptées par l'entourage. Un état des lieux du Service Accueil Extrascolaire de Schaerbeek en démontre les aspects plus palpables et organisationnels : « Par exemple, nous avons rencontré une maman qui ne trouvait pas de club de foot pour sa fille, ou un enfant mal à l'aise de commencer la danse et de se retrouver le seul garçon du groupe... Se sentant exclu.e-s de leur activité de prédilection, ces enfants se sont tourné.e-s vers d'autres options » expliquent Mathilde Fanuel et Geoffrey Dony, professionnel.le-s du service⁽⁵³⁾.

En 2022, seul 1 élève sur 9 avait une activité physique globale suffisante à Bruxelles et en Wallonie⁽⁵⁴⁾. Les garçons étaient deux fois plus nombreux (15,9 %) que les filles (7,4 %) à déclarer pratiquer une activité physique globale suffisante. Cette différence se remarque chez les adultes. Les raisons qui poussent les hommes et les femmes à faire du sport sont différentes. En effet, les hommes qui font du sport recherchent la possibilité de s'amuser (33 %), d'être avec des amis (22 %) ou d'améliorer leurs performances physiques (29 %). Par contre, les femmes sportives sont plus soucieuses de contrôler leur poids (24 %), d'améliorer leur apparence physique (21 %) ou encore de contrer les effets du vieillissement (15 %)⁽⁵⁵⁾. Les stéréotypes de genre dans le sport doivent donc être déconstruits sur plusieurs niveaux, au risque d'avoir un impact négatif sur la santé et l'épanouissement des enfants et des adultes.



● **Ressources Soralia :**

- **Analyse :** VOILLLOT Elise, « Coupe du Monde féminine de football : un goal vers l'égalité », *Analyse FPS*, 2019, <https://tinyurl.com/bddwjkdj>
- **Campagne 2016 :** « Les femmes, des sportifs comme les autres ? », <https://tinyurl.com/muu3y2zs>



● **Ressources en + :**

- **Article :** PANNEAU Fabienne et FAUCHEUX Émilie (DLA PIPER), « Représentation du Sport féminin dans les médias français : la médaille d'or de l'invisibilité », *Les Echos*, Juin 2023, <https://tinyurl.com/44kzwhkj>
- **Analyse :** FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, « L'égalité Femmes-Hommes dans le sport en fédération Wallonie-Bruxelles », *Note d'analyse*, 2020, <https://tinyurl.com/483hfbz7>
- **Boîte à outils :** CONSEIL DE L'EUROPE, « Comment influencer sur l'égalité hommes-femmes dans le sport. Tout ce que vous devez savoir », *Boîte à outils*, 2019, <https://tinyurl.com/45sde56v>
- **Podcast :** MAYER Jeanne, « Les danseurs et les danseuses », *Podcast Les pieds sur terre*, France Culture, juin 2022, <https://tinyurl.com/jnes5kc4>, 27 min.

(52) https://www.strategie.gouv.fr/sites/strategie.gouv.fr/files/archives/CGSP_Stereotypes_filles_garcons_web.pdf (p. 139) NAVES Marie-Cécile et WISNIA-WEIL Vanessa (coord.), « Lutter contre les stéréotypes filles-garçons », *Rapport commissariat général à la stratégie et à la prospective (France)*, Janvier 2014, <https://tinyurl.com/7wxe4pex>

(53) BERGE Jehanne, « Martin fait de la danse : un outil pour dégenrer les activités extrascolaires », *Les Grenades-RTBF*, mars 2023, <https://tinyurl.com/49dtk65w>

(54) Une activité physique d'intensité modérée à soutenue (MVPA) d'au moins une heure chaque jour combinée à la pratique d'un sport au moins trois fois par semaine.

(55) SERVICE D'INFORMATION, PROMOTION ÉDUCATION SANTÉ (SIPES), « Alimentation, activité physique, sédentarité et sommeil », *Fiche de l'enquête HBSC-ULB*, 2022, <https://tinyurl.com/2tr3asjb>

« Les femmes avec des hommes plus jeunes sont des COUGARS! »



- **Autres stéréotypes associés :**

Appelées aussi « Femmes Puma ».

- **Explication du stéréotype :**

Le stéréotype des femmes « cougars » se réfère à des femmes plus âgées (généralement à des femmes de 40 ans ou plus) qui ont des relations sexuelles, amoureuses ou affectives avec des hommes plus jeunes. Le terme cougar est censé traduire des comportements de prédatrices, c'est-à-dire que ces femmes seraient des chasseuses à la recherche de jeunes proies « à croquer ». Le stéréotype n'a pas d'équivalent du côté des hommes.

- **Pourquoi cette différence ? :**

- **Les relations de pouvoir au sein d'un couple hétérosexuel**

Le terme « cougar » renvoie uniquement à une femme plus âgée qui a une relation avec un homme plus jeune, alors qu'il n'existe pas de mot pour définir un homme plus âgé ayant une relation avec une femme plus jeune. Pourtant, cela se produit beaucoup plus souvent ! Pourquoi nommer « l'exception » quand on ne nomme pas déjà « la règle » ? Au sein d'un couple hétérosexuel, la règle socialement acceptée (à la télé, dans notre quotidien, etc.), c'est un homme plus âgé qui a bien souvent plus d'argent et de biens, un plus grand statut, un plus grand réseau (professionnel, amical, etc.) que sa conjointe plus jeune. Cette accumulation de pouvoir (économique, symbolique, culturel, etc.) s'explique en partie par son âge plus avancé qui lui a permis, au fil des années, d'accumuler du capital, de l'expérience professionnelle, interpersonnelle, etc. Autrement dit, l'âge peut être un facteur exacerbant les inégalités au sein d'un couple, redistribuant éventuellement le pouvoir inégalement entre les deux partenaires. Or, il est socialement admis que les hommes sont davantage valorisés dans une position de dominant tandis que les femmes se trouvent dans des lieux et des places dévalorisé·e·s voire dominé·e·s. Être cougar, c'est donc potentiellement inverser la norme communément acceptée : bien souvent, une femme plus âgée a bien avancé dans sa carrière, est indépendante financièrement, a ses propres biens, relations et famille et elle se définit par elle-même.

- **La sexualité normative : entre âgisme et sexisme**

La sexualité des femmes a longtemps été contrôlée au regard de la reproduction : être en âge de procréer, être désirable, devenir une mère, avoir la ménopause, etc. L'âgisme ambiant dans notre société frappe plus durement les femmes que les hommes en leur assignant une « date de péremption » (à la ménopause) tandis que les hommes se bonifieraient avec le temps. Un exemple frappant est la couleur grise/blanche des cheveux. C'est un phénomène relevant du sexisme et de l'âgisme c'est-à-dire que les femmes sont valorisées pour leur apparence physique, leur degré de désirabilité pour les hommes, et ce même degré de beauté est évalué à l'aune de leur jeunesse. Le marché des cosmétiques en est le parfait exemple⁽⁵⁶⁾ : crème anti-rides, crème anti-tâches sur la peau, « effet liftant », coloration pour les cheveux gris, etc. Les hommes, par contre, sont valorisés pour leurs compétences, leur caractère, leur expérience,...

(56) D'ORTENZIO Anissa, « Une médecine sexiste ? Le cas de la surmédicalisation des femmes, *op. cit.*

Des éléments qui s'acquièrent avec le temps ! Par conséquent, leurs cheveux gris et autres affres du temps sont vus plus positivement.

Dans ce contexte, les femmes de 40 ans ne seraient plus perçues comme désirables, ayant déjà fait leur « service de reproduction »⁽⁵⁷⁾, leur sexualité serait devenue indésirable, voire propre à la moquerie, d'où le terme péjoratif de « cougar », de chasseuse de proie... Sans parler du stéréotype des vieilles personnes qui n'auraient plus aucune sexualité, que du contraire en réalité ! Selon l'Institut Oui Care, 1er groupe français de services à la personne, plus de 65 % des seniors interrogés ont régulièrement des rapports sexuels !

- **Qui sont-elles réellement ?**⁽⁵⁸⁾

Malgré un traitement médiatique et culturel qui dresse un portrait volontairement pathétique des femmes « cougars », qui sont-elles réellement ? Il existe finalement peu d'études sur des femmes qui ont des relations affectives, amoureuses et sexuelles avec des partenaires plus jeunes. Selon l'étude de la chercheuse Milaine Alarie qui a interrogé une septantaine de femmes, toutes rejettent le stéréotype de « cougar » qui suppose une relation de pouvoir malsain dominante/dominé. Ces dernières n'ont pas toutes volontairement cherché un partenaire plus jeune. L'élément le plus intéressant de l'étude est sans doute la sexualité épanouie et proactive des femmes interviewées soulignée par ces dernières et leurs partenaires. En effet, selon la chercheuse, « les femmes se sentent valorisées, osent se montrer proactives et expriment leurs désirs face à des hommes plus jeunes, cherchant à les satisfaire (et les impressionner) avant tout. Au final, ça influence leur satisfaction sexuelle. Il y a une dynamique sexuelle nouvelle : en se sentant admirées, valorisées, les femmes seraient « encouragées » par les jeunes hommes à être proactives. En comparaison avec la sexualité des femmes plus jeunes, l'épanouissement sexuel serait moindre pour plusieurs raisons : moins à l'aise dans leur corps, en pleine découverte, difficultés à s'imposer et à s'affirmer,.... ». Finalement, le sexologue Vincent Quesnel, trouve curieux que ce type de couple ne soit pas plus ancré dans les mœurs car « les femmes se découvrent plus sur le tard sexuellement tandis que les fonctions sexuelles des hommes dépérissent avec le temps. Des femmes qui vivent des insatisfactions sexuelles passé 45, 50, 60 ans avec leur mari du même âge, il y en a beaucoup... »⁽⁵⁹⁾.



● **Ressources en + :**

- **Article** : GALIPEAU Silvia, « La cougar, revue et sans clichés », *La Presse*, 2019, <https://tinyurl.com/3wpsd4ce>
- **Étude** : ALARIE Milaine, « Sleeping with younger men: Women's accounts of sexual interplay in age-hypogamous intimate relationships », *The Journal of Sex Research*, 2020, <https://tinyurl.com/3eajwwpt>
- **Un compte Instagram** : Laisse les rides tranquilles par Liages ASBL, <https://tinyurl.com/mr3xp6w2>
- **Livre** : SCHMIDT Fiona, *Vieille peau. Les femmes, leurs corps, leurs âges*, Belfond éditions, 2023.

(57) LAHAYE Laudine, « Politiques familiales et égalité femmes-hommes font-elles bon ménage ? », *Étude FPS*, 2020, <https://tinyurl.com/2nmpkt5n>

(58) GALIPEAU Silvia, « La cougar, revue et sans clichés », *La Presse*, 2019, <https://tinyurl.com/3wpsd4ce>

(59) *Ibid.*

« Il n'y a rien de pire que les femmes entre elles ! »



• Autres stéréotypes associés :

« Les femmes sont impitoyables entre elles », « Bosser entre femmes ? Y a pas trop de coups bas entre vous ? », ou exprimés par les femmes : « Non mais moi j'aime pas les autres filles, je m'entends mieux avec les mecs », « Je ne suis pas comme les autres filles », « J'ai du mal avec les autres femmes en général », etc.

• Explication du stéréotype :

Ce stéréotype suppose que les femmes sont malveillantes entre elles car elles sont manipulatrices, dangereuses, sournoises, menteuses, etc. Ce stéréotype, qui n'existe pas du côté masculin, sous-entend donc que la rivalité féminine est la pire forme de rivalité existante.

• Pourquoi cette différence ? :

- **La compétition : valorisée pour les hommes, dévalorisée pour les femmes**⁽⁶⁰⁾

Bien que ce soit un nom féminin, la compétition est l'apanage des hommes dès l'enfance. Que ce soit dans la cour de récré où on admet (dans une certaine mesure) que les garçons se battent ou se frappent entre eux ou bien encore, dans la culture occidentale. En effet, notre culture est remplie de références à des hommes braves, des chevaliers combattant seuls ou ensemble des ennemis réels ou imaginaires pendant que les princesses attendent ou subissent des mauvais traitements de la part de leur belle-mère ou de leurs sœurs... « Le mâle se réalise dans la lutte. Comme si sa valeur dépendait de sa façon de gérer la rivalité qui devient constitutive de son pouvoir » expliquent la journaliste Elisabeth Cadoche et la psychologue Anne de Montarlot⁽⁶¹⁾. Chez les femmes, la rivalité n'est pas de mise car elles s'accomplissent dans la maternité, dans la douceur et l'empathie tandis que l'agressivité, le combat, la colère, l'ambition et la compétition sont l'apanage des hommes. Par conséquent, la rivalité peut se traduire explicitement chez les hommes et de manière bien plus détournée, implicite (passif-agressif, etc.) chez les femmes car c'est une caractéristique généralement dévalorisée chez ces dernières.

- **Assurer sa survie financière : une rivalité nécessaire et instrumentalisée ?**⁽⁶²⁾

Pour tenter de se faire une place dans un monde d'hommes, façonné par et pour ces derniers, les femmes perpétuent, entre elles, une mise en concurrence qui leur est profondément défavorable. Cela s'explique par plusieurs siècles de dépendance financière des femmes : l'interdiction de pouvoir posséder ses propres biens, de pouvoir travailler ou toucher un héritage en son nom, d'accéder à un statut social par soi-même. Une des seules possibilités d'accéder à un certain confort de vie et un statut social passait par le mariage et la « production » d'héritiers. Dans cette perspective, les femmes devaient éliminer les concurrentes potentielles et plaire à tout prix aux hommes pour assurer leur survie. Aujourd'hui, les femmes ont acquis des droits économiques mais le marché de l'emploi reste tout de même plus favorable aux hommes : « Nous vivons dans un système où les femmes doivent se battre deux fois plus et où les places sont rares et chères. Nous nous disputons dès lors pour une minuscule part du gâteau, celle qu'ont bien voulu nous laisser les hommes. Cette inégalité fondamentale vient entraver la sororité au même titre qu'elle attise la rivalité

(60) CADOCHÉ Elisabeth et MONTARLOT Anne, *En finir avec la rivalité féminine*, Les Arènes, 2022.

(61) *Ibid.*

(62) BRICHET Etienne, « Rivalité féminine : les femmes sont poussées à ce genre de comportement », *Welcome to the Jungle*, 2022, <https://tinyurl.com/3df5s9c8>.

féminine » analyse le PAC⁽⁶³⁾. Ainsi, « Quel que soit le milieu professionnel, c'est le ratio hommes-femmes qui détermine la façon dont les femmes vont se comporter entre elles. La rivalité entre les femmes est bien plus violente dans les milieux où elles sont sous-représentées, car c'est dans ce contexte qu'elles se lancent souvent dans une course à la survie pour protéger leur travail, leur position... » explique l'autrice Racha Belmehdi⁽⁶⁴⁾. D'après une **étude** de l'organisme Workplace Bullying sur le harcèlement dans le milieu de l'entreprise aux États-Unis, lorsque les femmes harcèlent, **ce ne sont quasiment que des femmes qu'elles visent**. Les femmes sont alors doublement perdantes : elles peuvent aussi bien **être harcelées par des femmes** – qui harcèlent majoritairement des femmes –, que par des hommes – qui harcèlent aussi majoritairement des femmes –, tandis que ces derniers sont moins harcelés, tant par les femmes que par les hommes⁽⁶⁵⁾. **La rivalité féminine permet aux hommes de prospérer**. Pendant que les femmes se tirent dans les pattes, les hommes avancent. Maintenir les femmes dans une insécurité permanente sert énormément : « Diviser pour mieux régner » !

- Pop culture et domination intériorisée

Que ce soit dans les livres, les séries, les films, la presse people, la télé-réalité ou encore la musique, la rivalité féminine réelle ou artificielle est plus souvent mise en avant que l'amitié ou la solidarité entre femmes : Meghan Markle ou Kate Middleton ? Britney Spears ou Christina Aguilera ? Susan ou Eddie dans *Desperate Housewives* ? 2 formes de rivalités sont souvent mises en scène sur nos écrans : celles de deux femmes qui se battent pour séduire un homme, le gain de l'histoire (voir le film « Le mariage de mon meilleur ami ») ou au contraire, il y a LA fille qui est l'exception du groupe (composé majoritairement de garçons). La première forme de rivalité (très souvent présente dans les chansons) va mettre en avant la compagne officielle et la maîtresse de l'homme, ou deux amies qui vont devenir ennemies car elle convoite le même garçon. Une forme de rivalité plus ou moins similaire est celle de deux jeunes filles qui veulent être LA plus populaire du lycée (souvent dans les « teen movies » américains). La deuxième forme de rivalité est centrée sur LA super-héroïne ou la fille qui arrive à faire comme les hommes (Wonder Woman dans *Justice League*, Marla dans *Fight Club*, etc.) ou tout simplement, qui est la seule fille du groupe (les rôles féminins étant inexistant). Lorsqu'une deuxième fille ou femme arrive dans le groupe (quel qu'il soit), il y a une rivalité supplémentaire car ces univers nourrissent l'idée qu'il n'y a qu'une seule place disponible à la table pour les femmes. On peut penser à *Stranger Things*, lorsque Max arrive dans le groupe et que Eleven n'accepte pas sa présence car elle se sent menacée (avant de finalement devenir des amies proches en affrontant des monstres et en convoitant 2 garçons différents). Finalement, il y a encore assez peu de représentations des amitiés entre femmes et lorsqu'elles sont présentées, elles sont tantôt perçues comme futiles, ou remplies de trahisons, tantôt comme violentes ou encore souvent suspectées de lesbianisme, le *male gaze*⁽⁶⁶⁾ n'aidant pas bien sûr.

La manière dont la pop culture traite de la rivalité féminine traduit notamment l'intériorisation du patriarcat (ou de la domination masculine) par les femmes. En effet, les femmes sont soumises aux mêmes représentations patriarcales et ont intériorisé le regard masculin (notamment sur les normes de beauté et de jeunesse) tout en comprenant leur position plus dévalorisée au sein de la société. En conséquence, les femmes se sont construites ans l'insécurité (jamais assez belle, jamais assez compétente,...) amenant à une comparaison permanente et une compétition parfois malsaine entre femmes. À titre d'exemple, en 2016, une étude révélait que les mots « pute » et « salope » étaient mentionnés 3.000 fois par jour sur Twitter par 38,7 % d'hommes et 61,3 % de femmes⁽⁶⁷⁾.

(63) ROBERT July et DE LIAMCHINE Sarah, « Sororité et rivalité féminine », *Agir par la culture magazine*, juin 2023, <https://www.agirparlaculture.be/sororite-rivalite-feminine/>.

(64) *Ibid.*

(65) *Ibid.*

(66) Le *male gaze* dans la culture, c'est la perception des hommes sur des choses, des événements et surtout des femmes. Leur regard est utilisé comme standard pour écrire un roman ou réaliser un film. Concrètement, cela se traduit souvent par une hypersexualisation des femmes ou une romantisation d'événements violents ou dramatiques vécus par des femmes. Par exemple, une femme dépressive va être filmée en tee-shirt (sans soutien-gorge), culotte, dans une position allongée dans son lit, où on voit bien ses fesses. Le *male gaze*, c'est aussi invisibiliser certaines personnes ou certaines réalités. Par exemple, les femmes grosses sont peu souvent représentées et si elles le sont, ce sera rarement comme des femmes séduisantes et charismatiques, mais davantage comme des bonnes copines rigolotes et lourdaudes. Heureusement, les choses semblent évoluer petit à petit...

(67) HAXHE Catherine, « En finir avec la rivalité féminine », *La Première*, 2022, <https://www.laicite.be/emission/rivalite-feminine/>, 29min38.

- **Solidarité et sororité**⁽⁶⁸⁾

Chloé Delaume, dans son ouvrage *Sororité*, explique que « *La sororité est un outil, un outil de puissance, une force de ralliement, la possibilité de renverser le pouvoir encore aux mains des hommes* ». Cette forme de solidarité entre femmes puise sa force dans son histoire, des années 1970 aux États-Unis à aujourd'hui sur les réseaux sociaux. Son objectif est de réunir les femmes, toutes les femmes, autour d'un projet politique commun pour lutter contre le patriarcat. Selon bell hooks, autrice afroféministe, la sororité est intimement liée à de nombreux enjeux féministes dont l'un des principaux est de s'extirper des logiques de compétition entre les femmes, le résultat d'un sexisme ambiant de plusieurs siècles. Pour bell hooks, le concept de sororité permet donc aux femmes, dans un premier temps, de questionner leurs propres comportements (ne pas faire de rumeurs, féliciter celles qui réussissent, etc.) afin, dans un second temps, de s'unir collectivement⁽⁶⁹⁾. Cette union se doit d'être inclusive, ce qui nécessite de tenir compte de la multiplicité des réalités vécues par les femmes, d'accorder la parole aux personnes concernées et de reconnaître l'existence simultanée de plusieurs luttes, toutes néanmoins liées autour d'un projet commun : la fin du patriarcat.



● **Ressources Soralia :**

- VIERENDEEL Florence, « La sororité, une forme de solidarité politique entre toutes les femmes pour faire sens dans un monde patriarcal », *Analyse Soralia 2022*, <https://tinyurl.com/yhx4hyb2>



● **Ressources en + :**

- **Livres** : DELAUME Chloé, *Sororité*, Points Documents, 2021.
- CADOCHE Elisabeth et MONTARLOT Anne, *En finir avec la rivalité féminine*, Les Arènes, 2022.
- BELMEHDI Racha, *Rivalité, nom féminin*, Ed. Favre, 2022.
- **Articles** : ROBERT July et DE LIAMCHINE Sarah, « Sororité et rivalité féminine », *Agir par la culture magazine*, juin 2023, <https://www.agirparlaculture.be/sororite-rivalite-feminine/>
- BODOC Clémence, « Comment la compétition entre femmes nous maintient dans l'impasse », *Madmoizelle*, 2019, <http://tinyurl.com/v46a2zu5>
- EL MOKHTARI Mouna, « Brainwashed. Le sexisme au cinéma sur Arte », *Le Monde*, septembre 2023.
- **Vidéo** : BELMEHDI Racha, « La rivalité féminine : d'où ça vient ? », *Brut*, <http://tinyurl.com/3by6a629>, 4min50
- **Podcasts** : BIENAIME Charlotte, « Les copines d'abord », *Un podcast à soi*, n°39, Arte Radio, 2022, https://www.arteradio.com/son/61674165/les_copines_d_abord, 59min37.
- HAXHE Catherine, « En finir avec la rivalité féminine », *La Première*, 2022, <https://www.laicite.be/emission/rivalite-feminine/>, 29min38.

(68) VIERENDEEL Florence, « La sororité, une forme de solidarité politique entre toutes les femmes pour faire sens dans un monde patriarcal », *Analyse Soralia*, 2022, <https://tinyurl.com/yhx4hyb2>.

(69) HOOKS Bell, « Sisterhood : Political Solidarity between Women », *Feminist Review*, n° 23, 1986, issue de ROBATEL Anne dans *Black feminism, Anthologie du féminisme africain américain 1975-2000*, L'Harmattan, Bibliothèque du féminisme, Paris, 2008, <https://tinyurl.com/bdcmj6h8>.

« L'argent est une affaire d'homme ! Les femmes sont trop dépensières ! »



• Autres stéréotypes associés :

« Les femmes sont incapables de gérer de l'argent », « Les femmes ne pensent qu'à faire du shopping », « À la banque, on s'adresse à mon partenaire, pas à moi (une femme) », etc.

• Explication du stéréotype :

Ce stéréotype suppose que les hommes sont plus compétents que les femmes pour gérer de manière responsable l'aspect financier du couple, de la famille ou d'une organisation. Ces dernières n'auraient ni les compétences ni l'ordre des priorités dans les décisions financières à faire.

• Pourquoi cette différence ? :

- Un héritage sexiste ancré dans le temps et dans la loi

Au cours de l'Histoire occidentale, les hommes et les femmes ont eu des rôles sociaux imposés dans le couple, la famille et la société. Au niveau économique, l'héritage de « la femme au foyer » (qui fait un travail non-rémunéré et invisible) et de l'homme pourvoyeur financier (avec un travail rémunéré et valorisé dans la sphère publique est longtemps restée ancré dans nos cultures européennes jusqu'à nous influencer encore aujourd'hui dans nos schémas de pensées. La société belge avait inscrit dans la loi la relation de dépendance des femmes auprès des hommes, même lorsque ces dernières travaillaient ou venaient d'une famille plus aisée que leur partenaire !

Par exemple, dès 1804, les femmes sont considérées (par le Code civil belge) comme incapables et mises sous tutelle de leur mari. Leur mari récupérait leurs biens, y compris leurs revenus du travail. N'est-ce pas une forme de violence économique ? voire une forme d'esclavage à certains égards ? Les hommes pouvaient faire ce qu'ils voulaient de ces richesses appartenant aux femmes car ces dernières avaient un statut de mineures à vie. C'est seulement en 1958 que cette mise sous tutelle a été supprimée grâce à la ténacité de l'avocate et sénatrice libérale belge Georgette Ciselet !

Malgré cette suppression, les femmes n'avaient pas le droit de disposer de leur argent comme elles l'entendaient, elles devaient l'utiliser uniquement pour le ménage et le foyer et devaient demander l'autorisation à leur mari pour utiliser des plus grandes sommes relatives à leur propre salaire... Cela a changé au cours du temps mais c'est seulement en 1928 qu'une loi permet aux femmes de disposer de leur propre pension. Cela fait 95 ans, en 2023 ! Aujourd'hui, l'accès des femmes à une pension similaire à celles des hommes n'est pas encore acquise, et ce pour diverses raisons (temps partiel majoritaire chez les femmes, salaires inégaux pour une même profession, etc.).

- Un manque d'éducation financière des femmes

Des moyens financiers (héritage, salaire, etc.) volés aux femmes de génération en génération (voir point précédent) n'ont pas permis de renforcer l'éducation financière de certaines femmes. L'éducation financière regroupe les compétences, les connaissances et les expériences qui permettent de gérer au mieux les questions d'argent de la vie quotidienne (budgétiser, épargner, investir, comprendre les risques et les opportunités financières, développer des projets financiers, savoir à qui s'adresser en cas de difficultés, etc.). D'ailleurs, les investissements sont « l'éléphant dans la pièce » car il existe très peu d'éducation (des

livres sur l'argent rédigés par et pour les hommes) et d'intérêt pour les femmes (aversion aux risques) concernant cette forme monétaire, contrairement aux hommes⁽⁷⁰⁾. Pourtant, c'est une forme financière qui accroît en général la richesse des individus.

Selon l'autrice Titiou Lecoq, cette inégalité dans l'éducation financière commence dès le plus jeune âge avec l'argent de poche⁽⁷¹⁾. Les parents donneraient généralement de l'argent de poche aux garçons, ces derniers pouvant le mettre de côté ou le dépenser à l'extérieur comme bon leur semble. Ils apprennent donc à gérer des petites sommes d'argent. Or, les petites filles ne recevraient pas systématiquement de l'argent de poche et doivent demander aux parents pour avoir ce dont elles ont envie. Dans cette situation, les filles n'apprennent pas à gérer de l'argent (puisqu'elles n'en reçoivent pas vraiment). Par contre, elles apprennent à demander de l'argent (elles n'ont pas de contrôle dessus) et finalement on les habitue à être dépendante de quelqu'un.

Par ailleurs, selon l'autrice, bien plus tard, lorsque le ménage rencontre des difficultés financières, c'est bien souvent la femme qui va devoir s'occuper de compter le moindre centime (pour les courses alimentaires, les affaires des enfants, etc.), de trouver des alternatives ou de compiler des aides pour finir le mois et garder la tête hors de l'eau, ce qui est finalement très paradoxal.

- **Quand le capitalisme et le patriarcat font bon ménage**

D'un côté, le capitalisme se renouvelant sans cesse, pousse constamment à la surconsommation, d'un autre côté, le patriarcat impose des normes et des injonctions en défaveur des femmes. Les deux systèmes s'entremêlent et nourrissent le stéréotype de la femme dépensière. Concrètement, d'un côté, cela ressemble à du marketing qui cible en priorité les femmes (encore principalement les ménagères du foyer) tout en perpétuant des stéréotypes de genre dans les médias et les publicités où les femmes sont représentées comme des consommatrices frivoles. D'un autre côté, nous avons des femmes qui peuvent se sentir obligées de dépenser de l'argent pour correspondre à une image de la féminité qui leur a été imposée. Pourtant, leur salaire est généralement inférieur à celui des hommes. Tendances mode et beauté (avec des prix généralement plus élevés du côté des femmes comme pour le coiffeur par exemple), épilation et autres services « beauté », produits minceurs, anti-âge, etc. Tout ça pour correspondre à un idéal de beauté impossible à atteindre. Ajoutons à cela la « taxe rose »⁽⁷²⁾ sur les produits à destination des filles et des femmes (jouets, rasoirs, produits périodiques⁽⁷³⁾, anti-douleurs « spécial règles »⁽⁷⁴⁾, etc). Les dépenses familiales sont aussi souvent gérées par les femmes (courses alimentaires, produits de nettoyage, affaires pour les enfants et les animaux). Or, il est récurrent que les femmes offrent parfois des affaires à leurs enfants en puisant davantage sur leur compte personnel que sur le compte commun. L'autrice Titou Lecoq souligne aussi que dans le couple, lorsque le partenaire achète la voiture (avec son salaire plus élevé), la femme paie « les pots de yaourts » pour compenser les frais. Or, voitures et logements sont des biens qui durent dans le temps, apportent de la sécurité et sont revendables, ce qui n'est pas le cas des courses alimentaires. Enfin, lorsque les femmes sont surmenées et ont besoin de repos, le capitalisme se réapproprie leur besoin de repos ou de bien-être : masques, massages, spa, livres de développement personnel, etc. Tout est bon pour puiser, sans culpabilité aucune, dans le portefeuille des femmes.

La dynamique capitalisme/patriarcat ne serait pas complète sans parler des inégalités hommes-femmes qui font perdre de l'argent aux femmes et qui en font gagner aux hommes ! D'une part, le plafond de verre bloque les femmes à des positions professionnelles moins rémunératrices par rapport à leurs ambitions et leurs compétences. D'autre part, ce plafond de verre permet moins de compétition pour les hommes pour ces mêmes postes puisque les femmes sont presque systématiquement mises hors-jeu. Ce sont encore souvent les femmes qui prennent un temps-partiel pour s'occuper de ses enfants car elles ont souvent le

(70) VAN MALDEGEM Peter, « Maxime Carmignac: 'Les investisseuses ne sont pas encore suffisamment prises au sérieux' », *Article en ligne L'Echo*, 2022, <http://tinyurl.com/bddpw8mh>

(71) LECOQ Titiou, *Le couple et l'argent. Pourquoi les hommes sont plus riches que les femmes*, Ed. Iconoclaste, 2022.

(72) Pour un même produit (par exemple un rasoir), la version « féminine » est quasi systématiquement plus chère que la version « masculine ». Or, le prix n'est pas justifié car bien souvent, seul le packaging change mais pas le produit en soi (le matériel, la formule, etc.).

(73) Le gouvernement avait réduit la taxe sur les produits périodiques, passant de 21% à 6%. Cette différence de taxe ne s'est pas vue sur le prix final car les entreprises de produits périodiques ont augmenté leur prix afin de maximiser leurs profits...

(74) Les anti-douleurs avec un packaging rose, ou spécial « douleurs menstruelles » sont généralement plus chers que les anti-douleurs classiques. Pourtant, la formule utilisée dans les deux cas est exactement la même, ne justifiant aucunement la différence de prix.

travail le moins bien payé du couple. Cette situation permet aux hommes de concentrer la majeure partie de leur temps à leur carrière professionnelle et d'augmenter leurs revenus, puisque le reste de leurs responsabilités (l'entretien du logement, le soin à la famille, les courses, etc.) sont prises en charge par leurs femmes qui, elles, voient leurs revenus diminuer.



● Ressources Soralia :

- **Brochure** : FPS, « La ligne du temps de l'égalité. Quelques dates de l'Histoire des femmes et de l'égalité en Belgique », 2023, <https://tinyurl.com/2p8s92dw>
- **Études** : COTTIN Charlie, « Tu peux choisir le bonheur » : euh, vraiment ? Critiquer le champ du développement personnel en féministe », *Étude Soralia 2023*, <http://tinyurl.com/zurxzpv9>
- LAHAYE Laudine, « Politiques familiales et égalité femmes-hommes font-elles bon ménage ? », *Étude FPS*, 2020, <https://tinyurl.com/2nmpkt5n>



● Ressources en + :

- **Livres** : LECOQ Titiou, *Le couple et l'argent. Pourquoi les hommes sont plus riches que les femmes*, Ed. Iconoclaste, 2022.
- BESSIERE Céline et GOLLAC Sibylle, *Le genre du capital : Comment la famille reproduit les inégalités*, La Découverte, 2020.
- **Podcast** : LECOQ Titiou, « Rends l'argent », *Slate*, 8 épisodes, 2020, <http://tinyurl.com/436cdzby>, entre 12 et 40 min.
- **Magazine** : AXELLE MAGAZINE, « L'argent des femmes, il est l'or de l'autonomie », mai-juin 2023, n°252, <http://tinyurl.com/whcs5ftd>
- **Articles** : WERNAERS Camille, « Violences économiques : quand l'argent est utilisé comme moyen de contrôle », *Les Grenades-RTBF*, 2023, <https://tinyurl.com/msyaauz8>
- DA SILVA Sofia, « Le rapport des femmes à l'argent : le fruit d'un système inégalitaire », *Les Mariannes*, 2023, <http://tinyurl.com/easnnewf>
- **Blog & plateforme** : <https://monbudgetbento.com/>, <https://plancash.fr/>, etc.

« La place des femmes, c'est à la maison ! »



• Autres stéréotypes associés :

« C'était quand même mieux avant, quand l'homme et la femme savaient où était leur place », « C'était mieux avant ! », « Le rôle de la femme, c'est de s'occuper des enfants et du ménage », « La place des femmes, c'est à la cuisine ! », etc.

• Explication du stéréotype :

Ce stéréotype présume que les aspirations et les compétences des femmes se réduisent à la gestion traditionnelle du foyer (enfants, ménage, soin). À l'inverse, cela implique que la place des hommes se trouve hors de ces murs, travaillant à l'extérieur et ayant comme seule responsabilité celle de ramener de l'argent.

• Pourquoi cette différence ? :

- Essentialiser les femmes (1/2) : l'argument de l'instinct maternel

Certaines personnes ont tendance à mettre en avant les capacités « innées », « naturelles » des femmes pour les enfermer dans des rôles traditionnels et réduire leurs opportunités. Ces arguments pseudo-biologiques de l'instinct maternel (et l'instinct de faire une lessive et la vaisselle, en passant) sont justifiés par la capacité des femmes à porter des enfants pendant 9 mois. Pourtant, bien des tâches liées aux enfants ou au ménage s'apprennent (cuisiner, nettoyer, etc.) : être adulte en 2023 (en dehors d'une condition de santé particulière), c'est savoir être autonome et combler ses besoins de base. Ainsi, ce genre de stéréotype justifie le maintien des privilèges masculins dans un système patriarcal où « la femme à la maison » sous-entend une relation inégale où « la » femme est une servante gratuite à disposition, bien souvent dépendante financièrement de son partenaire. Autrement dit, ce genre de stéréotype tend à vouloir réaffirmer la domination masculine, consolider leur pouvoir et leurs privilèges à l'égard des femmes.

Or, les féministes de toutes époques se sont battues pour laisser le choix aux femmes de leur parcours de vie. Choisir volontairement d'être une mère au foyer parmi d'autres possibilités peut être épanouissant. Y être contrainte comme seule option de vie ne l'est pas.

- Essentialiser les femmes (2/2) : l'argument de la complémentarité

De plus, on associe depuis plusieurs siècles la Nature aux femmes (les émotions, la reproduction) et on y oppose et valorise la Culture, associée aux hommes (la connaissance, la réflexion et la technique, la politique). Ces discours nient plusieurs choses dont le non-désir de maternité de certaines femmes, les rôles (et aspirations familiales) multiples de certains pères (figure affectueuse, rôle pédagogique, etc.). Imposer une seule et unique place aux femmes (à la maison), c'est aussi sous-entendre qu'elles se trouvent forcément dans une relation hétérosexuelle centrée sur la reproduction, excluant la multiplicité de faire famille (familles homoparentales, parents solos, adoption, faire couple sans enfants, etc.). De plus, ce stéréotype souligne bien souvent une « complémentarité » de l'homme et de la femme dans le couple et dans la famille comme facteur de stabilité et de transmission familiale (la femme s'occupe des affaires à l'intérieur du foyer, l'homme des affaires extérieures au foyer). Or, cette complémentarité se veut fixe, la place des femmes y étant limitée, dévalorisée, invisibilisée, tandis que les hommes ont « quartier libre » pour briller dans l'espace public tant qu'ils respectent les règles de la « virilité traditionnelle », c'est-à-dire sans aspiration à devenir père au foyer par exemple ni à casser les codes traditionnels.

- **À quoi ressemblerait notre quotidien aujourd'hui si les femmes étaient restées à la maison ?⁽⁷⁵⁾**

Si les femmes étaient restées strictement cantonnées aux tâches ménagères et reproductrices (comme le sous-entend ce stéréotype), de nombreuses inventions, créations ou découvertes n'auraient pas vues le jour : l'informatique créée par Ada Lovelace, le wifi par Hedy Lamarr, des avancées en médecine dont la découverte de la trisomie 21 par Marthe Gautier, le développement des antibiotiques par Blagina Vassileva, etc. En agriculture, une batteuse automatique pour le riz de Loreta Elep, dans l'industrie, un catalyseur créé par Xu Jinhang qui purifie des gaz toxiques (évitant la pollution) et aussi des objets du quotidien comme le filtre à café de Melitta Bentz ou le réfrigérateur électrique par Florence Parpar, etc. Sans parler des nombreuses œuvres artistiques des femmes ou des militantes qui se sont battues pour améliorer les droits de chacun-e !



● **Ressources Soralia :**

- Voir le stéréotype « les femmes sont moins carriéristes que les hommes »⁽⁷⁶⁾.
- Voir l'évolution historique des familles : LAHAYE Laudine, « Politiques Familiales & égalité femmes-hommes font-elles bon ménage ? », *Étude FPS*, 2020, <https://tinyurl.com/3jmx9jwjt>
- LAHAYE Laudine, « Femmes et télétravail en période Covid-19 : quels enseignements tirer pour la mise en place d'un télétravail structurel ? », *Analyse FPS*, 2021, URL : <https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2021/04/Analyse2021-femmes-et-TT.pdf>
- LAHAYE Laudine, « Quand la maternité ne fait pas le bonheur », *Analyse FPS*, 2018, <https://tinyurl.com/y75hempe>
- BATELLO Jeanne, « Le délit de maternité », *Analyse FPS*, 2017, <https://tinyurl.com/23u63s5u>
- GILLET Julie, « Sale temps (partiel) pour les femmes ! », *Analyse FPS*, 2017, <https://tinyurl.com/5h3eskm9>



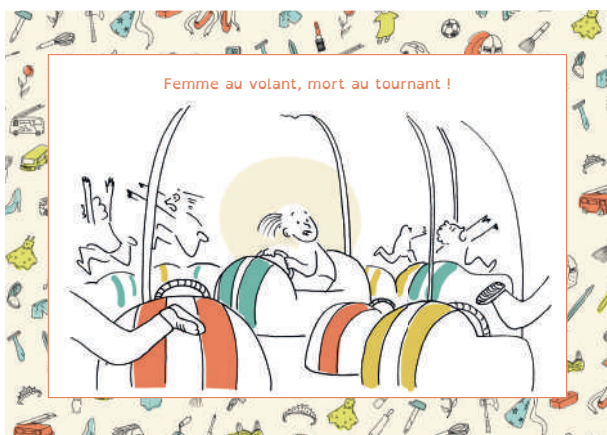
● **Ressources en + :**

- **Vidéo** : AMNERIS Melissa, « Et si on vivait sans les inventions des femmes ? », *vidéo Tik Tok*, <https://tinyurl.com/58nc3r3y>, 1 min 15.
- **BD** : BAGIEU Pénélope, *Les culottées*, Gallimard, Tome 1 et 2, 2016.
- **Livres** : COLLECTIF Georgette Sand, *Ni vues ni connues : panthéon, Histoire, mémoire : où sont les femmes ?*, Hugo Doc, 2017
- Voir « la crise de la masculinité » dans Carly Geoffroy (dir.), « Pour une éducation à l'égalité des genres. Guide de survie en milieu sexiste », (Tome 2), *Ceméa*, 2019, <https://tinyurl.com/e89xntdw>, pp.65-67.
- **Article** : DE LAGUERIE Henry, « Une Espagnole devient le symbole de la lutte pour l'égalité des sexes après avoir obtenu des indemnités pour compenser 25 ans de tâches domestiques », *Article en ligne RTBF*, mars 2023, <https://tinyurl.com/2ha458su>

(75) À partir de COLLECTIF Georgette Sand, *Ni vues ni connues : panthéon, Histoire, mémoire : où sont les femmes ?*, Hugo Doc, 2017 et de MOUSSA Farag, *Les femmes inventeurs existent, je les ai rencontrées*, auto-publication, 1986.

(76) Voir page 24 de ce dossier.

« Femme au volant, mort au tournant ! »



• Autres stéréotypes associés :

« Les hommes sont de meilleurs conducteurs que les femmes », « Les femmes ont peur au volant », « Les hommes ont de meilleurs réflexes », « Les femmes ne savent pas faire de manœuvres comme les créneaux », etc.

• Explication du stéréotype :

Cette expression française tout en rime et bien connue suppose que les femmes sont des dangers publics lorsqu'elles conduisent des véhicules. Au contraire, les hommes seraient considérés comme de meilleurs conducteurs avec une meilleure gestion des risques et une meilleure coordination spatiale, etc.

• Pourquoi cette différence ? :

- En quelques chiffres

Des statistiques belges⁽⁷⁷⁾ indiquent que les femmes sont presque 2 fois moins impliquées dans les accidents graves sur la route comparé aux hommes. En cas d'accident, les femmes sont moins gravement atteintes et les cas de décès sont 2 fois moins fréquents que pour leurs homologues masculins. Elles reçoivent aussi moins de P-V. Au niveau juridique, 90 % des conducteurs condamnés à des peines alternatives (participation à des formations sur la conduite) sont des hommes.

Plus concrètement encore, une enquête menée par l'institut Vias⁽⁷⁸⁾, une organisation indépendante travaillant sur la sécurité routière et la mobilité en Belgique, démontre que 73 % des hommes affirment rouler à 140 km/h sur l'autoroute, contre 54 % des femmes. De plus, 3,7 % des hommes manipulent leur GSM quand ils sont sur l'autoroute, comparé à 1,6 % des femmes dans le même cas. Enfin, l'alcool au volant⁽⁷⁹⁾ : la probabilité qu'un homme conduise en ayant un taux d'alcoolémie dépassant la limite légale est 4 fois plus élevée que pour les femmes et ce, depuis 2003.

- La masculinité toxique

Les femmes sont plus prudentes lorsqu'il s'agit de décider de prendre ou non le volant après avoir bu. Les hommes trouvent plus acceptable de rouler sous l'influence de l'alcool que les femmes, et ils ont davantage confiance en leur aptitude à conduire après avoir bu. Les femmes sont également généralement plus conscientes du risque accru d'accidents liés à l'alcool au volant⁽⁸⁰⁾. De manière générale, les femmes sont donc plus prudentes, responsables et respectueuses des autres usagères-ers tandis que les hommes ont tendance à relativiser leurs fautes et à être moins conscients des dangers !⁽⁸¹⁾

Pour expliquer cette différence considérable entre les comportements des femmes et des hommes, il faut reprendre les stéréotypes de genre qu'on inculque à ces derniers dès le plus jeune âge : les hommes, pour être des « vrais » hommes, doivent prendre des risques, être agressifs, ne pas être vulnérables, tout le

(77) GODART Benoit (Institut Vias), « Femmes au volant : moins d'accidents, moins de P-V », *Communiqué de presse*, Belgique, Mars 2018. <https://tinyurl.com/2xcf58ps>

(78) *Ibid.*

(79) BOETS Sofie, WARDENIER Naomie, DE VOS Nathan et al., « Mesure nationale de comportement : conduite sous l'influence de l'alcool », *Rapport d'étude*, Institut Vias (Belgique), 2023. <https://tinyurl.com/434t2rx3>, pp. 9-34.

(80) *Ibid.*

(81) GODART Benoit, « Femmes au volant : moins d'accidents, moins de P-V... *op. cit.*

contraire du « prendre soin ». La conduite est donc l'activité parfaite pour prouver sa virilité : augmenter la vitesse, boire au volant, toujours plus de risques faussement « sous contrôle ». Et si on apprenait aux garçons à accepter leur vulnérabilité et découvrir d'autres façons d'être « homme », pour en finir avec la masculinité toxique ?

- Interroger le langage

Bien que les statistiques parlent d'elles-mêmes, pourquoi cette expression française reste-t-elle si persistante ? La manière dont la langue française -et ses expressions- a été construite n'est pas neutre (pensons aussi aux insultes !). Le langage est vecteur de normes mais aussi de notre manière de penser et de percevoir le monde. Dès lors, l'évolution de la langue (avec l'écriture inclusive par exemple) est une piste de solution contre les stéréotypes véhiculés quotidiennement ... Attention, Femmes au volant, clichés au tournant !



● Ressources Soralia :

- ROUBIN Sandra, « Le sexisme dans la langue française », *Analyse FPS*, 2017, <https://tinyurl.com/5cfp5e2p>
- COLARD Fanny, « Femmes et transports en commun : des parcours de combattantes ? », *Étude FPS*, 2018, <https://tinyurl.com/55pexey2>



● Ressources en + :

- **Podcast** : TUAILLON Victoire, « Des hommes et des bagnoles », *Podcast Les Couilles sur la table*, n°27, Binge Audio, 2018, 30 min32, <https://tinyurl.com/mrxn8znn>
- **Vidéos** : SÉCURITÉ ROUTIÈRE FRANÇAISE, « Les femmes au volant », *Série Parlons Sécurité Routière*, épisode 3, 2022, <https://tinyurl.com/4h3rynuw>
- L'INSTANT DÉTOX, *Femmes au volant, mort au tournant*, 2018, <https://tinyurl.com/pz4fwmhu>
- **Livre** : PEYTAVIN Lucile, *Le coût de la virilité*, Ed. Anne Carrière, 2021.
- **Article/audio** : SNEGAROFF Thomas, « Histoires d'info. Femmes au volant... Clichés au tournant », *France Info*, 2017, <https://tinyurl.com/2s3bxpfb>

« L'égalité est gagnée en Belgique ! »



• Autres stéréotypes associés :

« Tout le monde peut faire ce qu'il veut aujourd'hui »,
« Tout est acquis, le féminisme ne sert plus à rien »,
« Les combats des féministes doivent se mener ailleurs, là où se trouvent les vraies injustices ! ». Toutes les variantes de « il n'y a qu'à... » : « Les hommes font moins de tâches domestiques que les femmes : il n'y a qu'à leur demander de l'aide ! »⁽⁸²⁾, etc.

• Explication du stéréotype :

Ce stéréotype suppose que les inégalités entre les hommes et les femmes n'existent plus « chez nous », tandis que « chez les autres », au-delà des frontières, il y a beaucoup plus d'inégalités à combattre. En Belgique, il y aurait « suffisamment » d'égalité pour ne plus se « plaindre », au vu de l'évolution positive de la société via les lois anti-discriminations.

• Pourquoi cette différence ?⁽⁸³⁾ :

- Pour décrédibiliser et minimiser les combats et la place des féministes belges

L'idée d'une égalité désormais acquise est alimentée par divers courants essentialistes, véhiculés dans des livres comme le best-seller mondial « Les hommes viennent de Mars, Les femmes viennent de Vénus » de John Gray, paru en 1992. L'argument de l'égalité acquise entre les hommes et les femmes sur notre territoire est souvent utilisé pour masquer les inégalités persistantes et pour critiquer la légitimité des mouvements féministes. On entend souvent dire que ces derniers « prendraient trop de place pour rien ». Cette argumentation s'appelle le « mythe-de-l'égalité-déjà-là » explorée notamment par Christine Delphy, sociologue française⁽⁸⁴⁾.

- Pour déplacer le problème au-delà des frontières

Un aspect de ce stéréotype suppose que les discriminations sont géographiquement circonscrites hors de nos frontières avec cette opposition « chez nous » et « ailleurs ». Selon la sociologue Emilie Beuchesne : « Cette rhétorique fallacieuse permet notamment de hiérarchiser les pays développés et non développés sur la base des droits des femmes. Ici comme ailleurs, les femmes n'ont toujours pas atteint l'égalité réelle. Non seulement le discours antiféministe-masculiniste est mensonger, mais il s'attaque à nouveau à la crédibilité et à la pertinence du mouvement féministe »⁽⁸⁵⁾. Le fait que la problématique ne se pose pas à l'identique dans notre société par rapport à d'autres pays (« ailleurs ») ou que les discriminations portent sur d'autres dimensions (avec un autre contexte économique, religieux, historique, etc.) ne signifie pas pour autant que l'égalité est acquise « chez nous ». Rappelons que cette comparaison ne dédouane en rien des changements à mener dans notre société actuelle.

- Sous le prisme de l'individualisme

Tout serait donc aujourd'hui accessible et possible dans notre société pour tous les individus, mais en fonction de leurs capacités personnelles telles que l'ambition, le travail acharné, etc ! C'est l'individualisme poussé dans notre société qui avance cette idée limitée, non sans risques. Autrement dit, on met en avant

(82) Exemples repris de CARLY Geoffroy (dir.), « Pour une éducation à l'égalité des genres. Guide de survie en milieu sexiste... op. cit., pp. 125-148.

(83) *Ibid.*

(84) DELPHY Christine, « Retrouver l'élan du féminisme », *Le Monde diplomatique*, mai 2004.

(85) BEAUCHESNE Emilie, « Le mythe de l'égalité déjà-là », *À bâbord !*, n°44, 2012.

uniquement la responsabilité individuelle des personnes lorsqu'elles rencontrent un problème (« c'est de sa faute, elle n'avait qu'à »), sans interroger de manière critique et systémique les liens avec l'organisation sociale et collective (les institutions, les relations entre groupes sociaux, le gouvernement, etc.). Cette perspective individualiste favorise la désolidarisation, laissant les femmes parfois isolées et sans perspective de changements.

- À quand une véritable égalité ?

Le secrétaire général des Nations Unies Antonio Guterres a estimé que « l'égalité » entre les femmes et les hommes dans le monde serait atteinte, au mieux, dans 300 ans⁽⁸⁶⁾, soit une éternité !⁽⁸⁷⁾ En Belgique, l'égalité est inscrite dans la loi, mais ce n'est pas forcément le cas dans la réalité ! Cela s'explique principalement par des inégalités salariales (temps partiels, plafond de verre, pension moindre), les stéréotypes de genre dénigrant souvent les capacités des femmes, la précarité (l'homme le plus pauvre est une femme), les violences physiques, sexuelles et psychologiques vécues par de trop nombreuses femmes au cours de leurs vies, etc. À l'heure actuelle, de nombreuses discriminations sont cachées (des violences au sein du foyer par exemple), mises sous silence (tabous des règles, du corps des femmes méconnu, le fait de ne pas se promener seule le soir, etc.) ou/et souvent insidieuses (« choisir par contrainte » de faire un temps partiel pour s'occuper de ses enfants, etc.). C'est ce contexte qui peut donner l'impression en façade que « tout va bien » pour les femmes en Belgique, mais lorsqu'on s'intéresse sincèrement à leur quotidien (et aux études scientifiques), la réalité est toute autre. Il ne faut pas oublier que chaque femme vit éventuellement des difficultés différentes, supplémentaires, croisées en fonction de ses origines, de sa santé, de son âge, de son orientation sexuelle, etc.

Aujourd'hui, dans le monde et en Belgique, les discriminations envers les femmes sont toujours présentes, agissantes et quantifiables. Même s'il est fondamental que des principes d'égalité soient inscrits dans la loi, il apparaît clairement que l'égalité *de jure* n'induit pas automatiquement une égalité *de facto*⁽⁸⁸⁾.



● Ressources Soralia :

- **Campagne & Podcasts** : Soralia, « L'égalité, c'est pas gagné ! », *Campagne 2023*, <https://tinyurl.com/nhhhjw3x>
- **Magazine FEMMES PLURIELLES**, *Dossier : Féministes tant qu'il le faudra !*, n°83, septembre 2023, <https://tinyurl.com/mrx8tk38>
- **Outil pédagogique** : LAHAYE Laudine, « 100 ans de lutte pour les droits des femmes au travers des actions des FPS », *Outil pédagogique Soralia*, 2022, <https://tinyurl.com/3wmdjc97>
- **Analyse** : ORBAN Céline, « Le mythe de l'égalité-déjà-là », *Analyse FPS*, 2012, <https://tinyurl.com/trrynf8a>



● Ressources en + :

- **Livres (gratuit)** : Carly Geoffroy (dir.), « Pour une éducation à l'égalité des genres. Guide de survie en milieu sexiste », (Tome 2), *Ceméa*, 2019, <https://tinyurl.com/e89xntdw>, pp.125-148.
- FALUDI Susan, *Backlash : la guerre froide contre les femmes*, Ed. Des Femmes, 1993.

(86) Malheureusement, il n'existe pas encore de calcul similaire spécifique à l'égalité en Belgique.

(87) ANONYME, « L'ONU : l'égalité entre les femmes et les hommes, pas avant 300 ans », *Euronews*, 2023, <https://tinyurl.com/mwuarrt9>.

(88) CARLY Geoffroy (dir.), « Pour une éducation à l'égalité des genres... *op. cit.*, p. 142.

« Les femmes aux cheveux courts, toutes des lesbiennes ! »



• Autres stéréotypes associés :

« Ah, mais toi t'es lesbienne ? T'as pas du tout la tête, on dirait vraiment pas ! », « Une femme à l'allure masculine est forcément lesbienne », « La plupart des camionneuses/policières/boxeuses... sont lesbiennes », etc.

• Explication du stéréotype :

Ce stéréotype suppose que l'on peut deviner l'orientation sexuelle des femmes à partir de leur apparence physique.

• Pourquoi cette différence ? :

- Expressions de genre, identités de genre⁽⁸⁹⁾ et orientations sexuelles :

L'expression de genre renvoie aux différentes façons dont les personnes expriment leur identité de genre (physique, vêtements, coupe de cheveux, maquillage, mais aussi attitude, posture, démarche, langage), et la manière dont celle-ci est perçue par les autres. Attention aux raccourcis : ce que l'on perçoit comme « féminin » ou « masculin » est socialement construit ! Par exemple, les robes, le maquillage, ne sont pas en soi féminins, à d'autres époques et dans d'autres cultures ce sont aussi des attributs masculins. Mais en Belgique, on percevra une personne qui porte des robes, du maquillage, des cheveux longs, comme « féminine ». L'expression de genre correspond souvent à l'identité de genre de la personne, mais pas toujours. On peut être une femme (identité de genre) et avoir des habits, une posture etc. plus « masculins » (expression de genre). Dans cette même perspective, les orientations sexuelles, romantiques et relationnelles (être lesbienne, bisexuel·le, asexuel·le, hétérosexuel·le, pansexuel·le, etc.) ne sont pas forcément en lien avec la manière dont on exprime son genre ! On peut être une femme cisgenre hétérosexuelle et avoir les cheveux courts (pour le côté esthétique, le côté pratique, liée à une maladie, dans une volonté émancipatrice, etc.) et donc avoir éventuellement une expression de genre plutôt masculine selon les conventions traditionnelles... L'inverse est vrai également : on peut être une femme cisgenre très féminine au sens traditionnel (avec des cheveux longs, du maquillage, des robes, etc.) et être lesbienne. Enfin, avoir les cheveux courts et être lesbienne est possible également, mais cela reste une réalité individuelle (et parfois très personnelle) parmi d'autres (comme cité ci-dessus), impossible donc de généraliser à toutes les femmes qui ont les cheveux courts... Les femmes lesbiennes n'ont a priori qu'un seul point commun : éprouver du désir pour le même genre qu'elles. Autrement dit, l'expression de genre d'une personne ne définit pas obligatoirement son orientation sexuelle !

L'important est de retenir que cette variété existe, que ce soit dans l'identité de genre, l'expression de genre, les orientations sexuelles et romantiques et les modalités relationnelles. Il existe beaucoup de manières de s'épanouir et de se définir en-dehors des catégories normées et binaires qui nous sont proposées par défaut dans notre société.

(89) À partir de l'analyse de COTTIN Eva, « LGBTQIA quoi ? Quels mots employer pour parler de sexes et de genres, pour quelles réalités et quels enjeux ? ». *Analyse FPS*, 2019, <https://tinyurl.com/4k97xw82>.

- **Hétéronormativité (l'hétérosexualité comme norme) et lesbophobie ordinaire :**

Ce stéréotype traduit une lesbophobie ordinaire. « La lesbophobie a de spécifique que les femmes lesbiennes sont à l'intersection entre deux discriminations : celle liée au genre (sexisme) et celle liée à l'orientation sexuelle (homophobie) » souligne Betel Mabilille, conférencière sur les questions de discriminations⁽⁹⁰⁾.

Dans une société où l'hétérosexualité est une norme intrinsèque (plutôt que la liberté et la variabilité des orientations sexuelles), il doit y avoir un « homme » et une « femme » dans chaque relation sexuelle ou amoureuse existante. Vu que ce n'est pas le cas dans les couples homosexuels, certain·e·s pensent à tort que l'un·e des partenaires prend le « rôle masculin ». Ce cliché renvoie à un autre : « l'une "fait" la fille, l'autre le mec » avec une lecture binaire « dominant/dominée ». Ces stéréotypes renvoient au système hétérosexuel et à une vision binaire des relations comme seules lectures sociales. Ce qui semble s'en éloigner n'est pas compréhensible et doit être renvoyé à des systèmes connus. C'est dans ce contexte que certaines personnes recherchent des « indices » pour catégoriser des personnes et ainsi, attribuer de la « virilité » à la moitié des personnes lesbiennes qu'elles·ils connaissent.



● **Ressources Soralia & Sofélia :**

- COTTIN Eva, « LGBTQIA quoi ? Quels mots employer pour parler de sexes et de genres ? », *Analyse FPS*, 2019, <https://tinyurl.com/2p99xdas>
- JANSEN Julie, « Le super kit de la rentrée féministe », *Femmes Plurielles*, septembre 2022, <https://tinyurl.com/yz69jhxv>, p. 18.
- FEMMES PLURIELLES, *Dossier : Les homosexualités*, septembre 2017, <https://tinyurl.com/3u34n8pz>, 32 pages.
- METRAL Anna et SIMON Marie-Anais, « La lesbienne acceptable », *Analyse FPS*, 2017, <https://tinyurl.com/yh3wav5n>
- Campagne « *Même pas vrai* » de la Fédération des Centres de Planning familial des FPS, en 2016, <https://tinyurl.com/yuze9zj4>
- STULTJENS Eléonore, « Les oubliées de la santé sexuelle », *Analyse FPS*, 2018, <https://tinyurl.com/4ep7sk3w>



● **Ressources en + :**

- **Un projet :** <https://gotogyneco.be/>
- **Article :** ARC Stéphanie, « Lesbiennes : en finir avec les clichés », *CNRS Le Journal*, 2015, <https://tinyurl.com/24buwshb>
- **Livres :** COFFIN Alice, *Le génie lesbien*, Grasset, 2020.
- WITTIG Monique, *La pensée straight*, Amsterdam éditions, 2018.

(90) MABILILLE Betel, « La Belgique et la population LGBT : l'écart entre la législation et la réalité », *BePax*, 2017, <https://tinyurl.com/2n2svz2c>.

« Tous les hommes avec du vernis sont gays ! »



- **Autres stéréotypes associés :**

« Un homme efféminé est forcément gay », « Les hommes qui prennent (trop) soin de leur apparence sont souvent homos », etc.

- **Explication du stéréotype :**

Ce stéréotype fait un lien direct entre l'orientation sexuelle d'un homme et ses caractéristiques physiques. Un homme qui se présente un peu différemment de la masculinité traditionnelle est nécessairement gay.

- **Pourquoi cette différence ? :**

- **Concepts : expressions de genre, identités de genre et orientations sexuelles**, voir le stéréotype « Les femmes aux cheveux courts, toutes des lesbiennes ! »⁽⁹¹⁾.
- **Hétéronormativité, sexisme et homophobie ordinaire**

Ce stéréotype sous-tend une part de sexisme ordinaire : « Les hommes homosexuels seraient perçus comme réfutant leur masculinité et leur virilité pour endosser une position socialement moins valorisée dans la société, à savoir celle des femmes. En d'autres termes, l'idéologie homophobe vient d'une vision dévalorisante des femmes mais également d'une aversion pour les hommes ne correspondant pas aux rôles de genre virilistes qui leur incombent⁽⁹²⁾ » explique Betel Mabilie, conférencière. Dans cette perspective, un homme portant ou ayant des caractéristiques féminines, qu'il soit hétérosexuel ou homosexuel est donc dévalorisé en regard de la masculinité traditionnelle. Cela traduit à nouveau une vision très binaire des expressions de genre, des identités de genre et des orientations sexuelles car ce cliché sous-entend également qu'il y a un homme et une femme dans chaque relation sexuelle ou amoureuse, dont certaines « copieraient » la norme hétérosexuelle. Cette manière de penser invisibilise la diversité existante, hors des normes de genre et d'orientation sexuelle, et engrange davantage d'homophobie au quotidien.

- **Le vernis ou la question de ré-érotiser les hommes**

Au-delà des conventions de genre et de l'orientation sexuelle, il y a la question de sortir des cases de la séduction où prendre soin de son apparence peut prendre des formes multiples. Mettre du vernis, c'est avoir pris du temps pour soi et avoir fait attention à son apparence, selon certaines personnes (hommes ou femmes). À l'heure actuelle, se préoccuper de son apparence est davantage associé au genre féminin, jusqu'à devenir une véritable charge esthétique et monétaire (coiffure, épilation, maquillage, vêtements, talons, etc.). Cette situation traduit une opposition bien connue, celle de l'homme désirant (le sujet de désir) et celle de la femme désirée (l'objet de désir). Dans cette perspective traditionnelle et binaire des rôles genrés, les femmes doivent être séduisantes physiquement tandis que les hommes travaillent peu leur apparence physique. Lorsque les hommes transgressent cette règle tacite, il se peut que leurs pairs les moquent ou les discriminent (avec des insultes sexistes ou homophobes).

(91) Voir page 49 de ce dossier.

(92) MABILLE Betel, « La Belgique et la population LGBT : l'écart entre la législation et la réalité... *op. cit.* »

Pourtant, il n'existe pas une seule forme de masculinité et il ne devrait pas exister une seule forme de séduction privilégiée. Porter du vernis lorsqu'on est un homme n'existait il n'y a peu que dans la culture *drag-queen*, la communauté queer, les groupes gothiques ou encore selon des époques lointaines (la cour royale française avec maquillage et jupe). Selon une étude Reportlinker, rien que le taux de croissance annuel des soins masculins de la peau est en forte croissance. Il est estimé à 8,5 % entre 2020 et 2026. Pour preuves, le hashtag « manpolish » (contraction d'« homme » et « vernis », en anglais) a fait son apparition sur instagram. Aussi, la Kpop (la pop coréenne) fait sensation depuis plusieurs années avec des boy's bands dont les membres sont tous maquillés, portent du vernis, et colorent régulièrement leurs cheveux. Sans être un phénomène de masse (bien que présent chez les célébrités), cette tendance a le mérite de mettre en avant une plus grande diversité des masculinités et à la fois proposer des nouveaux modes de séduction où l'homme serait aussi objet de désir.

Toutefois, un homme portant du vernis n'est pas nécessairement un allié féministe ou LGBTQIA+. Son apparence physique (et la manière de le présenter) ne présage rien sur ses comportements (respect du consentement, bienveillance, etc.).



● Ressources Soralia :

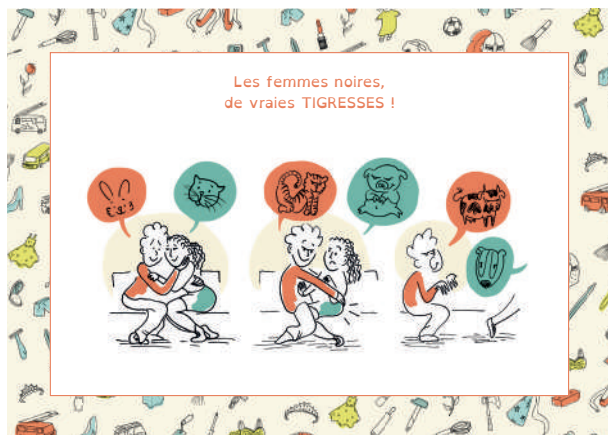
- **Article** : VOILLOT Elise, « Harry Styles est-il en train de piller la culture LGBTQIA+ ? », *Femmes Plurielles*, n°82, <https://tinyurl.com/yn2jfhy3>, pp. 24-25.



● Ressources en + :

- **Livre** : LAURENT-MAYARD Aline, *Libérés de la masculinité. Comment Timothée Chalamet m'a fait croire à l'homme nouveau*, Ed. Lattes, 2022.
- **Podcasts** : TUAILLON Victoire, « Maia Mazaurette (2/2), érotiser les hommes », *Podcast Les couilles sur la table*, n°55, Binge Audio, 2020, <https://tinyurl.com/4t8nsf62>, 35 min.
- MESSIAS Thomas, « Je suis un homme, je porte du vernis à ongles, et alors ? », *Podcast Mansplaining*, Slate Audio, 2023, <https://tinyurl.com/bdcmhbjv>, 14 min.

« Les femmes noires, de vraies tigresses ! »



- **Autres stéréotypes associés :**

« Les femmes noires, de vraies panthères/lionnes/bêtes de sexe... » ou « Goûter à son chocolat/à sa peau chocolat/caramel salé », « Les femmes noires sont plus chaudes que les autres », etc.

- **Explication du stéréotype :**

Ce stéréotype utilise des métaphores relatives à des animaux qu'on peut trouver en Afrique ou des métaphores relatives à de la nourriture (chocolat, caramel salé, etc.) pour démontrer la sexualité supposée décadente et sauvage de toutes les femmes noires.

- **Pourquoi cette différence ? :**

- **Un héritage sexiste et raciste des colonies :**

Ce stéréotype traduit l'hypersexualisation fantasmée dont font l'objet les femmes noires depuis les colonisations. À partir du 17^{ème} siècle, les pays colonisateurs occidentaux se perçoivent à partir d'un certain moralisme chrétien (attribuant aux femmes des rôles de reproduction et de « bienséance ») tandis qu'ils évaluent les pays en voie de colonisation avec une certaine perversion, une dépravation car ces derniers ne seraient pas modelés par la religion chrétienne. Semi-nudité, polygamie, danses culturelles ont été mal interprétées par les colonisateurs qui y ont perçus une sexualité obscène et incontrôlable. Ces perceptions erronées renvoient directement à la propre perception que l'Occident avait d'elle-même (pudique, chrétienne, tabous occidentaux, etc.).

En conséquence, les hommes occidentaux voient les femmes des pays colonisés comme des dépravées sexuelles avec lesquelles ces derniers sont libres de tout agissement. L'auteur Said avait déjà souligné dans son livre *L'Orientalisme*⁽⁹³⁾ un procédé « d'érotisation de l'Orient » où « cet autre monde fascinant est traité par l'Occident comme une femme soumise ou à soumettre ». Autrement dit, les femmes colonisées ont servi d'objet sexuel, que ce soit dans un contexte violent d'assujettissement d'un peuple par les viols collectifs (le viol étant une arme de guerre) ou par la mise en route des réseaux de prostitution dans les pays colonisés. Ces rapports de pouvoir en termes sexuels sont à la croisée du patriarcat et du racisme, et ces rapports sociaux hérités du passé sont réactualisés de multiples manières aujourd'hui (via des stéréotypes, la pornographie, etc.).

- **Hypersexualisation, fétichisation et culture du viol**

Hypersexualiser des femmes à leur insu amène presque systématiquement à un processus de fétichisation, c'est-à-dire le fait de réduire les personnes racisées à des objets sexuels⁽⁹⁴⁾. Il en résulte que les femmes racisées (noires, asiatiques et arabes avec le stéréotype de soumission sexuelle) sont approchées uniquement en raison de leur couleur de peau ou de leurs origines, comme si elles étaient un produit ou une expérience à tester. Un exemple courant est de trouver sur les sites de rencontres des personnes (hétéros, homos, etc.) qui veulent exclusivement rencontrer des femmes noires par exemple⁽⁹⁵⁾.

(93) SAID Edward. *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*, Vintage Books, 1978.

(94) MABILLE Betel, « Racisé-e-s et LGBTQI+ : entre invisibilisation et fétichisation », *Analyse BePax*, 2018. <https://tinyurl.com/mrxjdtbh>.

(95) *Ibid.*

L'idée que les femmes noires sont plus « libres sexuellement » ou plus ouvertes à des relations sexuelles participent à la culture du viol. Une couleur de peau ou une tenue vestimentaire ne justifie en rien des agressions sexuelles (voir le stéréotype « Les filles qui ont des mini-jupes sont des filles faciles »⁽⁹⁶⁾). Pourtant, selon l'étude de Amnesty International et SOS-Viol en 2020, « 23 % des hommes et 14 % des femmes qui ont répondu au sondage confirment ce stéréotype ! Les violences de genre et plus particulièrement les violences sexuelles sont le résultat des inégalités de pouvoir, c'est pourquoi elles touchent plus intensément les femmes noires. La culture du viol touche toutes les femmes, mais les stéréotypes racistes la renforcent. Une perception fantasmée des femmes noires les expose davantage à de la violence. Ces stéréotypes encouragent des comportements toxiques masculins et ils participent à la banalisation des violences en mettant une partie de la responsabilité sur les victimes (encore une fois !) »⁽⁹⁷⁾.



● **Ressources en + :**

- **Podcast :** DIALLO Rokhaya et LY Grace, « La geisha, la panthère et la gazelle », *Podcast Kiffe ta race*, n°3, Binge Audio, 2018, 26min27, <https://tinyurl.com/bdfxf3dp>
- **Article :** MABILLE Betel, « Racisé-e-s et LGBTQI+ : entre invisibilisation et fétichisation », *Analyse BePax*, 2018, <https://tinyurl.com/mrxjdthb>
- **Documentaire :** O'SHUN Ayana, *Le mythe de la femme noire*, Bel Ange Moon Productions, 2022.

(96) Voir page 30 de ce dossier.

(97) AMNESTY INTERNATIONAL. *Déconstruire les mythes et les stéréotypes sur le viol*, mars 2020, <https://tinyurl.com/533mvuuc>.

« Les femmes, toutes des hystériques ! »



- **Autres stéréotypes associés :**

« Les femmes ne savent pas contrôler leurs émotions », « Les femmes sont des cinglées », etc.

- **Explication du stéréotype :**

Ce stéréotype présume que les femmes ne savent pas gérer leurs émotions et réagissent émotionnellement de manière extrême et exagérée par rapport aux situations.

- **Pourquoi cette différence ? :**

- **Un peu d'histoire et de médecine : d'où vient ce terme à l'origine ?⁽⁹⁸⁾**

En 1806, le *Traité des maladies nerveuses ou vapeurs* du médecin Jean-Baptiste de Louyer Villermay définit l'hystérie comme « une névrose génitale de la femme ». Selon lui, cette lésion du système nerveux utérin s'explique par des besoins sexuels inassouvis ou le désir du corps d'enfanter. Cette conception médicale du « mal de mère » ou de la « toute puissance » des organes sexuels se lit à la fois comme un véritable plaidoyer du mariage et de la procréation (auquel le Code Civil de l'époque incitait vivement) sous couvert de la bonne santé des femmes, pour les « guérir ».

L'hystérie est également un « diagnostic fourre-tout et moralisateur » qui permet aux médecins de l'époque de combler leurs lacunes lorsqu'ils n'avaient pas d'explications ou que les femmes revenaient les voir pour contredire leurs avis. Cette pseudo-maladie est restée dans la classification du manuel officiel de la psychiatrie jusqu'à la fin des années 1980 ! Aujourd'hui, les psychanalystes conservent encore cette classification. Au même titre que l'hystérie pour les femmes, « l'hystéroneurasthénie », une forme spécifique d'hystérie était attribuée aux personnes juives vivant dans des ghettos ou encore l'homosexualité, considérée à la même époque comme un « trouble du comportement sexuel » jusqu'en 1981. Chaque groupe social jugé comme « différent » pour son époque était donc « expliqué » par une maladie, une déviance pseudo-biologique qui justifiait un « traitement » médical et social déshumanisant.

La manière dont se construisent les sciences et la médecine ne sont historiquement pas neutres à partir du moment où ce sont des chercheuses-eurs, c'est-à-dire des humains qui ont grandi avec un ensemble de normes, de représentations sociales et de stéréotypes en tête, qui produisent ces connaissances médicales. Les sciences et la médecine sont aussi influencées par les différentes sociétés (leurs normes, leurs représentations sociales) dans lesquelles elles se développent mais également par les différentes époques de l'Histoire qui dessinent leurs contours. En effet, les changements des représentations sociales au cours du temps influencent notamment les recherches médicales sur les corps des femmes.

(98) D'ORTENZIO Anissa, « Une médecine sexiste ?... op. cit., pp. 7-8.

- **L'insulte : l'arme de contrôle patriarcale**

L'insulte « hystérique » existe encore pour qualifier des femmes qui marquent leurs désaccords, critiquent ou expriment leur mécontentement ou leurs préoccupations. Cette remarque est particulièrement adressée aux féministes qui sont vues, par certain-e-s, comme des folles ou des « hystériques extrémistes ». C'est un stéréotype et une insulte qui sont généralement utilisé-e-s pour décrédibiliser les femmes et ce qu'elles ont à dire. C'est une manière de maintenir le contrôle patriarcal sur elles. Quand une personne utilise cette remarque, c'est pour éviter une conversation et une éventuelle remise en question d'une situation qui la mettrait mal à l'aise ou dans une position « inconfortable ». C'est un moyen rapide et efficace d'indiquer aux femmes qu'elles ne peuvent pas être prises au sérieux et amoindrir leur participation à certaines prises de décisions ou discussions.

- **L'hystérie renforce les stéréotypes sur les émotions des femmes et des hommes**

Contre le stéréotype des femmes douces, fragiles et muettes, ces femmes en colère, étiquetées comme « hystériques » deviendraient des « victimes de leurs humeurs démesurées, irrationnelles » et donc pas entendables et décrédibilisées. Il est sous-entendu qu'elles sont devenues complètement irrationnelles, et que ces dernières ne savent pas contrôler leurs émotions (et surtout pas les émotions généralement « attribuées et socialement acceptées » pour les hommes telles que la colère). On suggère donc leur incapacité à prendre des décisions objectives et on renforce l'idée qu'elles doivent être dirigées et contrôlées par des hommes. C'est aussi une manière de « remettre à leur place » les femmes qui ne sont pas des femmes calmes, aimantes, et soumises, et d'affirmer que leurs émotions ne sont pas valables puisque pas bien reçues. Pourtant, les émotions des individus, quel que soit leur genre, méritent d'être prises en compte et respectées ! Les féministes ne sont pas hystériques mais historiques !



● **Ressources Soralia :**

- **Étude** : D'ORTENZIO Anissa, « Une médecine sexiste ? Le cas de la surmédicalisation des femmes », *Étude FPS*, 2020, <https://www.soralia.be/2020/12/28/etude-2020-une-medecine-sexiste-le-cas-de-la-surmedicalisation-des-femmes/>



● **Ressources en + :**

- **Un livre** : ROSIER Laurence, *De l'insulte... Aux femmes*, 180° Editions, 2017.
- **Un jeu** : « TAKATAK » ou « Moi, c'est Madame » pour apprendre à répondre aux insultes sexistes.
- **Des articles en ligne** : HENNEBIQUE Mélanie, « La petite histoire très sexiste de l'hystérie (et des gonzesses hystériques », *Madmoizelle*, 2022, <https://www.madmoizelle.com/la-petite-histoire-tres-sexiste-de-lhysterie-et-des-gonzesses-hysteriques-1245155>
- BERGE Jehanne, « Genre et santé mentale (1/3) : bande d'hystériques ! », *Les Grenades-RTBF*, 2020, <https://www.rtbef.be/article/genre-et-sante-mentale-13-bande-d-hysteriques-10654248>
- DEPRET Nathalie, « Ni hystériques, ni misandres : simplement en colère », *Slate*, 2018, <https://www.slate.fr/story/161245/bon-usage-colere-femmes>

« Un homme, cela ne pleure pas ! »



- **Explication du stéréotype :**

Ce stéréotype suppose qu'il existe des attentes sociales pour les hommes et pour les femmes dans la manière d'exprimer leurs émotions et leur douleur.

- **Pourquoi cette différence ? :**

- **L'Histoire des larmes⁽⁹⁹⁾**

Les pleurs d'un homme n'ont pas toujours été considérés comme honteux par notre société occidentale. De l'Antiquité jusqu'au 19^{ème} siècle, les hommes et surtout, les hommes politiques, pleuraient dans certaines situations et ce fût socialement accepté et valorisé. Par exemple, lors de la signature de la Déclaration des Droits de l'Homme, de nombreux hommes éclatèrent en sanglots dans un spectacle de « larmes glorieuses ». Au tournant du 19^{ème} siècle, les larmes acquièrent un autre statut plus radical : les larmes sont désormais féminines et ne doivent surtout pas couler en public.

Ce changement de cap s'explique en partie par l'obligation du service militaire, brutal et humiliant où les hommes doivent devenir des soldats, prêts à affronter des situations émotionnellement et physiquement difficiles (vaincre la peur, côtoyer la mort, supporter le manque de sommeil, la dépression, etc.). Les soldats apprennent donc à refouler leurs émotions. Ils s'entraînent à ne pas écouter leurs corps et ils apaisent leurs tensions via le recours à des prostituées ou les drogues qui annihilent leurs émotions. Pleurer de douleur ou de tristesse est donc banni. L'autre versant du problème, c'est l'après-guerre où les survivants ont été laissés en friche émotionnelle. Il n'a pas été pensé de réapprendre aux soldats à ressentir et réexprimer leurs émotions dans un contexte de reprise de la vie quotidienne. Ces coupures brutales répétées (guerre, après-guerre, guerre, etc.) ont eu des conséquences réelles dans les foyers des anciens soldats et de leur descendance, chaque génération répétant, par socialisation, la répression de leurs émotions jusqu'à ne plus savoir parfois pourquoi ils agissaient de cette manière.

Ainsi, cette nouvelle conception des larmes enferme doublement : les hommes souffrent car ils ne peuvent pas exprimer leurs émotions et les femmes souffrent car elles peuvent exprimer leurs émotions mais sont dévaluées (« c'est dans votre tête madame » lors d'un rendez-vous médical) ou utilisées contre elles (les femmes sont inconstantes, hystériques, irrationnelles, elles ne peuvent donc pas avoir le droit de voter).

- **Gérer ses émotions : d'une carence masculine à une surcharge féminine**

Les études montrent que, de nos jours, les hommes pleurent 4 à 5 fois moins que les femmes⁽¹⁰⁰⁾. Ce phénomène peut s'expliquer par une socialisation genrée : les petites filles qui pleurent sont plus souvent consolées tandis que les petits garçons qui pleurent se voient minimisés dans leurs peines. Plus grands,

(99) LALANNE-DESMET Antoine, « Pourquoi les hommes ne pleurent pas ? », *Émotions*, Louie Media, 2020, <https://tinyurl.com/2v3mw4dy>.

(100) *Ibid.*

les garçons expriment leur tristesse sous forme de colère, puisqu'il s'agit d'une émotion étiquetée comme masculine et donc socialement entendable par leur entourage.

Bien souvent, hommes et femmes sont pensé·e·s et perçu·e·s de manière binaire, en opposition, tout en étant en constante interaction les un·e·s par rapport aux autres. Les hommes, déroutés par leurs propres larmes et celles des autres, donnent difficilement de la valeur à l'expression des émotions, et parfois à légitimer et à reconnaître les émotions et la douleur des autres. Ainsi, ce sont plus souvent les filles qui expriment mieux leurs émotions et qui sont plus à l'écoute de leurs émotions comme de celles des autres personnes. Dans un couple hétérosexuel, c'est souvent la femme qui endosse la charge émotionnelle, c'est-à-dire qui fait seule le travail émotionnel du couple, qui anticipe les désirs de l'entourage, qui interprète les émotions, qui est plus souvent empathique, qui prend soin des autres, etc.



● Ressources Soralia :

- **Étude** : Anissa D'ORTENZIO « La dépression : une réalité genrée », *Étude FPS*, URL : <https://www.soralia.be/accueil/etude-2022-la-depression-une-realite-genree/>



● Ressources en + :

- **Documentaire** : NIAKATE Sikou, *Documentaire : Dans le noir, les hommes pleurent*, 2020, <https://tinyurl.com/45vzbd9m>
- **Musique** : Eddy de Pretto, *Kid*, 2018, <https://tinyurl.com/3c79vvt2>
- **Podcasts** : LALANNE-DESMET Antoine, « Pourquoi les hommes ne pleurent pas ? », *Émotions, Louie Media*, 2020, <https://tinyurl.com/2v3mw4dy>, 54min.
- MESSIAS Thomas, « Make me a man, quand l'expression des émotions fait grandir les hommes », *Podcast Mansplaining, Slate*, 2021, <https://tinyurl.com/5n7y45s9>.
- GUERRERO Aurélya (dir.), « Un garçon, ça ne pleure pas ? », *Podcast Même Pas Vrai, 1 jour 1 actu*, 2022, <https://tinyurl.com/5xkezu7d>.
- **Livre** : VINCENT-BUFFAULT Anne, *Histoire des larmes*, Payot, 2001.
- **Articles de presse** : DE MEESTER Ellen, « L'illustratrice Emma rappelle que les femmes ont le droit d'être en colère », *Article en ligne Femina*, 2017, <https://tinyurl.com/mr2vuwpi>
- DEPRET Nathalie, « Ni hystériques, ni misandres : simplement en colère », *Article en ligne SLATE*, 2018, <https://tinyurl.com/2yvbbfk7>

« Les filles sont nulles en maths ! »



• Explication du stéréotype :

Ce stéréotype suppose que les garçons et les hommes ont une meilleure aptitude naturelle pour les domaines tels que les mathématiques, sciences « dures », et la technologie (informatique, tech, etc.), tandis que les femmes seraient moins douées dans ces domaines.

• Pourquoi cette différence ? :

- Une constante opposition :

De manière traditionnelle, on catégorise les hommes et les femmes comme des opposés et leurs caractéristiques ou leurs intérêts également : féminin/masculin, émotivité/rationalité, douceur/agressivité, littéraire/matheux, sciences humaines/sciences naturelles ou « dures », etc. Dans cette catégorisation, les filles se placent du côté des émotions, de l'empathie, de la communication, et les hommes du côté de la raison, de la froideur et de la science. C'est une construction mentale liée directement à des normes culturelles ancrées malgré nous dans notre inconscient, qui influencerait nos comportements, et par ricochet, ceux des enfants⁽¹⁰¹⁾.

- Un conditionnement à l'école

La prétendue incompatibilité des femmes avec les matières scientifiques et mathématiques est le produit d'une construction sociale. En primaire, les filles sont tout aussi capables en maths que les garçons, mais une dévalorisation de leurs compétences s'opère par la suite⁽¹⁰²⁾. La véritable fracture entre filles et mathématiques s'opérerait à l'école secondaire : « À l'heure où la préadolescence entraîne un fort questionnement sur soi, les filles qui aiment les maths vont prendre conscience qu'elles n'y sont pas représentées (...) Tout est une question d'accumulation. À un moment, la contradiction entre filles et mathématiques devient trop forte », analyse la sociologue Clémence Perronet⁽¹⁰³⁾. À titre d'illustration, durant des Olympiades de mathématiques (compétition mathématique à destination des élèves de l'enseignement secondaire en communautés française et germanophone de Belgique), les filles et les garçons ont autant de mauvaises réponses mais les filles s'abstiennent davantage, faute de confiance en elles⁽¹⁰⁴⁾. Leur avenir professionnel en est impacté : soit par une orientation vers des domaines dévalorisés socialement et économiquement, soit par leur arrivée dans des métiers techniques qui rime encore avec obstacles et plafond de verre (moins de responsabilités accordées, écart salarial, etc.).

(101) MABILON Léa, « Filles et mathématiques : aux racines du problème », *Madame Figaro*, 2022, <https://tinyurl.com/bddpzkbw>.

(102) STULTJENS Eléonore, « Des maths, des sciences et des sous (pour les hommes ?) », *Femmes Plurielles*, 2019, <https://tinyurl.com/sj7xdu3h>.

(103) MABILON Léa, « Filles et mathématiques : aux racines du problème... », *op. cit.*

(104) STULTJENS Eléonore, « Des maths, des sciences et des sous (pour les hommes ?) », *op. cit.*

- Un (faux) argument biologique

Il n'existe aucune différence neurologique entre filles et garçons qui pourrait justifier la « carence » de ces dernières en maths. L'idée selon laquelle il existerait un déterminisme strict a été démentie depuis la découverte de la plasticité cérébrale, c'est-à-dire le fait que notre cerveau se développe ou se rétracte en fonction de nos expériences et de nos apprentissages⁽¹⁰⁵⁾. Le cerveau est comme un muscle, il a besoin d'être travaillé, stimulé par des exercices, pour être de plus en plus efficace sur certaines tâches.

Par exemple, des tests d'aptitude montrent que, globalement, les capacités d'orientation spatiale sont meilleures chez les garçons que chez les filles, semblant ainsi donner raison à un stéréotype bien courant. Mais lorsque l'on étudie ces capacités chez les filles qui ont été entraînées avec des jeux vidéo, les scientifiques constatent que les résultats des tests sont équivalents à ceux des garçons⁽¹⁰⁶⁾. Preuve en est que la différence de résultats n'est pas liée au sexe, mais à une différence de pratique culturelle. Depuis plus de 10 ans, les études par IRM ont démontré que notre cerveau est donc propre à chacun·e : il peut exister moins de différences entre les cerveaux d'un homme et d'une femme qu'entre ceux de deux personnes du même sexe ! Cet exemple frappant montre à quel point l'intrication du genre et du sexe doit être introduite dans les recherches scientifiques. Il est important de ne pas confondre différences et inégalités ni de justifier les inégalités sociales par l'invocation de facteurs biologiques.

- Saper comme jamais... La confiance en soi

À partir du moment où l'on est la cible d'un stéréotype négatif (et étiqueté·e comme étant d'office mauvais·e dans un domaine), le cerveau panique et enclenche des zones liées au stress et à l'anxiété lorsqu'on se retrouve dans le domaine en question. Cela va générer des pensées « parasites » et une peur de l'échec, influençant de manière inconsciente la performance. En voici un exemple (plus intersectionnel)⁽¹⁰⁷⁾ : une étude a étudié les effets d'un stéréotype de genre négatif (les femmes sont incompetentes en mathématiques) et d'un stéréotype positif lié aux origines (les asiatiques sont doués en sciences) sur les femmes asiatiques. Les résultats démontrent que « les femmes asiatico-américaines obtenaient de meilleurs résultats à un test de mathématiques lorsque leur identité ethnique était activée, mais moins bons lorsque leur identité de genre était activée, comparativement à un groupe témoin. Une enquête interculturelle a révélé que c'est le stéréotype, et non l'identité en soi, qui a influencé la performance ». Autrement dit, dans certaines situations (comme à l'école), c'est la manière dont les autres nous perçoivent (positivement ou négativement) qui influence davantage les performances plutôt que l'identité ou les compétences personnelles.



● Ressources Soralia :

- STULTJENS Eléonore, « Des maths, des sciences et des sous (pour les hommes ?) », *Femmes Plurielles*, 2019, <https://www.femmes-plurielles.be/des-maths-des-sciences-et-des-sous-pour-les-hommes/>
- FEMMES PLURIELLES, *Dossier - Éducation : le champ des possibles ?*, n° 67, 2019, <https://tinyurl.com/5h6vt269>
- GILLET Julie, « Briser les codes : les femmes à l'ère du digital », *Analyse FPS*, 2018, <https://tinyurl.com/3wk4yf9c>
- GILLET Julie, « Des femmes parmi les hommes : quels freins aujourd'hui à la mixité ? », *Analyse FPS*, 2015, <https://tinyurl.com/52mepr4m>
- GILLET Julie, « Des hommes parmi les femmes : quels freins aujourd'hui à la mixité ? », *Analyse FPS*, 2015, <https://tinyurl.com/5n6ctnjc>

(105) MABILON Léa, « Filles et mathématiques : aux racines du problème... », *op. cit.*

(106) D'ORTENZIO Anissa, « Parfois complexe, souvent indispensable : la prise en compte du sexe et du genre en santé », *Analyse FPS*, 2022, <https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2022/05/Analyse-2022-sexe-et-genre-en-sante.pdf>.

(107) SHIH, PITTINSKY et AMBADY, 1999, cité par D'ORTENZIO Anissa, « La construction identitaire des femmes d'origine chinoise sous le prisme des discriminations. Étude intersectionnelle exploratoire en Wallonie et à Bruxelles », *Mémoire UCLouvain*, 2019, <https://dial.uclouvain.be/memoire/ucl/en/object/thesis%3A21533>.



● Ressources en + :

- **Date-clé** : La Journée internationale des femmes et des filles de science est une journée instituée par l'Assemblée générale des Nations Unies et se déroule chaque année, le 11 février, depuis 2015.
- **Campagne et des outils** : #MaVoieMonChoix par le Centre Hubertine Auclert, 2022. (France). <https://www.mavoiemonchoix.fr/>
- **Outils pédagogiques disponibles en ligne** : CARREFOUR NUMÉRIQUE, « Femmes scientifiques et techniciennes à travers les époques », <https://tinyurl.com/3dmfvzau>
- CENTRE HUBERTINE AUCLERT, « Femmes et numérique – changeons les codes ! », *Affiches et livret*, 2017, <https://tinyurl.com/s7dhssan>
- **Livre** : PERRONET Clémence, *La bosse des maths n'existe pas. Rétablir l'égalité des chances dans les matières scientifiques*, Paris, Éditions Autrement, 2021.
- **Articles** : BOURON Fleur, « Pourquoi les femmes ingénieures sont-elles toujours aussi peu nombreuses en 2023 ? », *Les Echos*, 2023, <https://tinyurl.com/4tn3setk>
- HEUZEBROC Juliette et ROYNARD Romy, « 7 femmes scientifiques qui ont changé le monde », *National Geographic*, n.d., <https://tinyurl.com/3umbe8fh>
- **Wébinaire** : CENTRE HUBERTINE AUCLERT, *Les freins à l'accès des filles aux filières informatiques et numériques du lycée*, avril 2023, <https://tinyurl.com/57s5tx2j>
- **Des organisations** : Women In Tech Brussels, Girleek, Comité Femmes & Sciences, etc.

« Les hommes sont plus forts que les femmes ! »



- **Autres stéréotypes associés :**

« Les hommes sont meilleurs dans les sports/ activités physiques que les femmes ! », « Les hommes sont des protecteurs naturels », « Depuis toujours, c'est l'homme qui va chasser le mammouth parce qu'il est fort ! », « Les femmes ont besoin de l'aide des hommes pour des tâches physiques », « Les femmes sont délicates et fragiles », etc.

- **Explication du stéréotype :**

Ce stéréotype suppose que les hommes sont naturellement plus doués pour les activités physiques (que ce soit dans le secteur du sport, du bâtiment, etc.) en raison de leur force supposée supérieure. Dans cette perspective, ils seraient plus robustes, plus résistants, plus aptes à se battre, à assurer leur sécurité et seraient capables de réaliser toute tâche physique (vitesse, force, endurance, y compris), comparés aux femmes en général.

- **Pourquoi cette différence ? :**

- **Justifier les rôles sociaux par des caractéristiques morphologiques**

Selon ce stéréotype, une morphologie différente justifierait l'attribution des tâches et des rôles différents entre hommes et femmes et elles-ils seraient, par conséquent, attiré-e-s naturellement par des activités distinctes (sport, jeux, professions, etc.) en raison de capacités et de compétences physiques distinctes. Cet argument suppose un certain déterminisme biologique et une vision essentialiste où des rôles masculins et féminins se verraient complémentaires (l'homme fort pour protéger la femme). Autrement dit, il s'agit de rendre naturelle la domination des hommes sur les femmes, au travers de la force physique comme point de comparaison.

Selon le Guide de Survie en milieu sexiste (tome 2) de Ceméa, « La notion de la fragilité physique comme un attribut des femmes et de la force comme nécessaire à la production permet d'inscrire une division sexuée du travail perçue comme naturelle et indépassable. Prises dans des représentations du féminin et du masculin, certaines personnes construisent un discours sur l'accès à une activité ou à un secteur comme un principe de nature plus que comme le résultat d'arbitrages sociaux. Par exemple, la force physique apparaît comme un élément essentiel des métiers du bâtiment et justifierait un secteur majoritairement masculin. Les différences morphologiques sont donc utilisées comme des arguments pour légitimer une sous-représentation des femmes dans certains sports ou métiers plus physiques, qui se retrouvent toujours comparées au standard des hommes. D'un autre côté, le sentiment d'inadéquation avec l'image de « l'homme fort » peut également conduire certains garçons et hommes à compenser en adoptant une masculinité traditionnelle ou stéréotypée, tout en cherchant à se distancier de toute valeur perçue comme féminine ».

L'ASBL Ceméa conclut : « Il y a donc un glissement {dangereux} entre reconnaître des différences morphologiques entre hommes et femmes et instrumentaliser ces différences pour justifier des inégalités sociales entre les hommes et les femmes. En effet, prétendre que certaines activités ne sont pas accessibles, praticables ou souhaitables par l'un ou l'autre sexe en raison de son apparence ou de sa biologie relève d'une discrimination sociale. En effet, les restrictions, les freins, voire les interdictions de pratiquer l'une ou

l'autre activité (loisirs, sports, métiers) s'exerçant sur les hommes et sur les femmes, résultent de normes sociétales si récurrentes et si intégrées par tou-te-s qu'elles en arrivent à sembler «naturelles» ».

- **Capacités physiques : qu'en est-il ?**

Selon les recherches menées par Ceméa, « les études montrent qu'au sein d'une même population, les hommes ont en moyenne plus de force musculaire que les femmes, c'est-à-dire que leurs muscles sont capables d'exercer une force plus grande contre une résistance. Cela s'explique en grande partie par des différences de masse musculaire : les femmes ont en moyenne deux tiers de la masse musculaire des hommes pour deux fois plus de masse grasseuse. Or, la force est essentiellement fonction de la masse musculaire ainsi que du type de fibres présentes dans le muscle (dont les proportions varient en fonction du genre mais également d'autres facteurs, comme l'origine ethnique). Cela signifie qu'un homme et une femme ayant des muscles de taille similaire auront à peu près la même force. Le cliché de l'homme (même fluet) qui aura toujours plus de force qu'une femme (même sportive), simplement du fait d'être un homme, n'a donc pas de fondement scientifique. S'agissant là aussi de comparaisons entre des moyennes de forces, il est donc tout à fait possible qu'une femme en particulier soit plus forte qu'un homme en particulier ! ».

Concernant l'endurance, la réponse varie en fonction de la durée de l'effort demandé ! En effet, « Dans le cas d'un effort prolongé, avoir une masse grasseuse plus importante peut être un atout : les graisses sont brûlées, alimentant l'organisme en continu en cas d'effort prolongé. C'est pourquoi les femmes sont en moyenne plus endurantes que les hommes. La fatigue musculaire arrive plus vite chez les hommes que chez les femmes et ces dernières sont également moins sujettes aux microdéchirures musculaires et aux courbatures. (...) Ils semblent donc que les femmes aient un avantage pour les efforts demandant une endurance extrême, tandis que les hommes ont l'avantage pour les efforts intenses et brefs »⁽¹⁰⁸⁾. Un autre exemple est la pratique de la natation artistique qui est un sport difficile (mais pas impossible) pour les hommes car leur masse musculaire utilise plus d'oxygène et plus rapidement que les femmes⁽¹⁰⁹⁾. Ils doivent donc apprendre à gérer leur oxygène autrement.

Ces différences biologiques entre femmes et hommes se retrouvent dans d'autres domaines que le sport mais elles ne sont pas pour autant instrumentalisées de la même manière. Au niveau de la santé, les œstrogènes –hormones féminines- peuvent avoir un effet protecteur sur certaines maladies (par exemple l'infarctus du myocarde). Pour d'autres maladies spécifiques, c'est la testostérone – hormone dit masculine- qui peut avoir un effet bénéfique. Un autre exemple : en moyenne, les femmes vivent plus longtemps que les hommes. Pourtant, cet « avantage biologique » ne leur donne pas de rôles sociaux supérieurs ou de privilèges supplémentaires ou même de meilleures conditions de vie dans la société. On voit donc bien ici que la force physique, un critère parmi d'autres, est grossi puis instrumentalisé pour asseoir la domination d'un groupe par rapport à un autre. De plus, « l'ensemble des différences morphologiques plus ou moins importantes entre les individus mâle et femelle d'une même espèce, est très peu marqué chez les êtres humains comparativement à d'autres espèces animales. Homo sapiens, comme beaucoup d'autres mammifères, n'a pas un niveau de dimorphisme sexuel très élevé » conclut le chercheur Christophe Lemardelé⁽¹¹⁰⁾.

- **La force des hommes, un monopole tout en nuances**

Avant de clamer haut et fort que les hommes sont les plus forts du monde, statistiques à l'appui, il y a plusieurs éléments à nuancer. Tout d'abord, les statistiques sont nuancées par les scientifiques elles-mêmes : « les différences observées entre filles et garçons sont calculées à partir de moyennes. Or, les comportements se distribuent de façon normale. En d'autres termes, certains garçons sont meilleurs que les filles, mais la plupart des garçons et des filles ont des performances semblables. Ainsi, si un stéréotype peut correspondre à la réalité au niveau du groupe, ce n'est pas forcément le cas au niveau individuel, d'autant plus que même au niveau du groupe, les stéréotypes peuvent créer leur propre réalité. Il faut garder à l'esprit qu'à la marge des données statistiques moyennes, il existe d'importantes variations individuelles.

(108) CARLY Geoffroy (dir.), « Pour une éducation à l'égalité des genres. Guide de survie en milieu sexiste... op. cit.

(109) DANGER Sophie, « Benoit Beaufils : quand j'ai commencé la natation artistique... op. cit.

(110) LEMARDELÉ Christophe, « Femmes/Hommes : le dimorphisme sexuel », *Mediapart, blog « De l'éthique en toute chose »*, 26 novembre 2017.

Ensuite, les données dites anthropométriques sont variables dans le temps et dans l'espace (par exemple, l'évolution de la taille des Belges en un siècle). Autrement dit, les différences morphologiques entre hommes et femmes ne sont ni intemporelles, ni universelles »⁽¹¹¹⁾, contrairement à ce que ces stéréotypes veulent nous faire croire.

Au-delà des statistiques et de la génétique, il est important de prendre en compte l'environnement. Les différences de force physique ne sont pas absolues. Le biologique influence le social mais le social influence aussi le biologique. Les performances sportives sont influencées par l'entraînement, la détermination (et d'autres effets au niveau de la santé mentale), l'expérience, la nutrition, etc. Et cela rend le sport beaucoup plus intéressant.

Au niveau social, l'interdiction des femmes à pratiquer des sports (en amatrices ou en haut niveau) pendant de nombreuses années n'a pas permis d'installer un « cercle vertueux » chez ces dernières. D'une part, dès l'enfance, les garçons prennent davantage part à des jeux moteurs que les filles, et ces différences de participation ont été observées tout au long de la vie⁽¹¹²⁾. D'autre part, ces restrictions ont ralenti la connaissance et l'innovation qu'auraient pu engranger les sportives passées. Des scientifiques observent que d'année en année, il serait possible de rattraper ce retard, ce qui pourrait permettre une diminution constante des écarts de performance entre les hommes et les femmes notamment par l'augmentation des charges d'entraînements⁽¹¹³⁾. Ainsi, il est important de promouvoir l'égalité en reconnaissant les capacités individuelles et surtout, en offrant les mêmes opportunités à tou-te-s.



● Ressources en + :

- **Capsule Vidéo** : LES GRENADES. *Les femmes et les hommes n'ont pas les mêmes muscles, ni la même morphologie et ne peuvent donc pas faire les mêmes choses*, juillet 2019, <https://tinyurl.com/2u496556>, 3min21.
- **Podcast** : TUAILLON Victoire, « Pourquoi le sport reste encore un truc de mecs », *Les couilles sur la table*, épisode 19, n.d., <https://tinyurl.com/trwpj8wu>
- **Livre** : Carly Geoffroy (dir.), « Pour une éducation à l'égalité des genres. Guide de survie en milieu sexiste », (Tome 2), *Ceméa*, 2019, <https://tinyurl.com/e89xntdw>, pp.65-67.

(111) CHALABAEV Aina et CLEMENT-GUILLOTIN Corentin, « Stéréotypes sexués et comportements dans les activités physiques et sportives », dans FANIKO Klea, BOURGUIGNON David, SARRASIN Oriane et GUIMOND Serge, *Psychologie de la discrimination et des préjugés. De la théorie à la pratique*, DeBoeck supérieur, 2018, pp. 148-149.

(112) *Ibid.*

(113) *Ibid.*

« Madame la Présidente, quelle est votre routine beauté ? »



- **Autres stéréotypes associés :**

« C'est rare de telles fonctions pour une femme de votre âge » ; « Est-ce que vous arrivez à ne pas vous laisser submerger pas vos émotions ? » ; « Vous êtes la secrétaire de qui ? » ; « Que transportez-vous dans votre sac à main au quotidien ? », etc.

- **Explication du stéréotype :**

C'est un stéréotype sous forme de question régulièrement posée aux femmes ayant des postes à responsabilité (quel que soit le domaine de la fonction) durant des interviews médiatiques. Ce genre de question rappelle les stéréotypes liés aux compétences des femmes opposées à celles des hommes, ramenant notamment au plafond de verre. Ces stéréotypes sont particulièrement activés dans les médias, ayant des effets performatifs sur l'ensemble de la société.

- **Pourquoi cette différence ? :**

- **Les effets qui renforcent les stéréotypes dans les interviews médiatiques**⁽¹¹⁴⁾

Les femmes aux postes de direction (quel que soit le secteur) ne sont pas interrogées de la même façon que leurs homologues masculins par les médias. Une analyse poussée de 118 articles (interviews ou portraits) provenant de 19 titres de presse met en lumière l'existence de « *questions genrées* ». Elle démontre que le « *caractère exceptionnel* » d'une femme à la tête d'une entreprise est systématiquement rappelé. Quand les hommes sont dans « *l'action* » (« prendre », « lancer », « décider »), les femmes sont associées à des verbes de médiation (« expliquer », « raconter », « rappeler »). Les hommes sont des « *experts* », les femmes sont... des femmes et on le leur rappelle par des questions sur leur apparence physique, l'équilibre vie privée-professionnelle, etc. Souvent, les journalistes et les interviewées n'ont même plus conscience de ces biais. « Il faut en prendre conscience et les dépasser », appelle Tatiana Jama, co-fondatrice et co-présidente de SISTA. Pour que la question sur la « *routine beauté* » ne soit plus jamais posée à une cheffe d'entreprise... ou pour qu'elle soit posée à tou-te-s, hommes ou femmes ! « Difficile d'aller solliciter des investisseurs pour obtenir des financements quand l'image qui est véhiculée est celle d'une personne qui passe son temps dans sa salle de bains », résume Tatiana Jama.

Ces stéréotypes sont activés de plusieurs manières dans la conduite d'interviews de femmes leaders (via le choix des questions ou dans la rédaction même de l'article, le choix des mots). 4 stratégies peuvent être épinglées dont celle de **(1) l'effet de réassurance de la différence des sexes** proposée par les chercheuses Virginie Julliard et Aurélie Olivesi⁽¹¹⁵⁾. Il s'agit, lorsqu'on prête une qualité stéréotypiquement masculine à une femme, de « réassurer » la différence des sexes en la tempérant par la suite, en l'adoucissant. Par exemple, elle est « ambitieuse... mais pas carriériste » ou « elle est armée... de gentillesse ».

(2) L'effet de cadrage : Quand les hommes dirigeants se voient fréquemment interrogés en tant qu'experts (sur leurs compétences, leurs expériences professionnelles), les femmes le sont plus souvent sur des thématiques relatives à des compétences de savoir-être (personnalité, relationnel). La féminité est un

(114) Cette fiche reprend les résultats et interprétations de l'étude menée par SISTA, un collectif voulant favoriser une plus grande diversité de leaders notamment en réduisant l'écart de financement entre les femmes et les hommes entrepreneurs-eurs. Leur étude est disponible ici : <https://wearesista.com/sista-data-studies/>

(115) JULLIARD Virginie et OLIVESI Aurélie « La presse écrite d'information : un média aveugle à la question du Genre », *Sciences de la société*, n° 83, 2011, pp. 36-53.

marqueur emblématique des portraits de femmes dirigeantes, tandis que la masculinité n'est jamais au cœur des portraits masculins. Cela traduit que la féminité mérite d'être soulignée, contrairement à une masculinité qui serait de l'ordre de la norme. Ce caractère « exceptionnel » de la position d'une femme parmi les leaders n'amène pas pour autant ces journalistes à orienter leurs questions vers les inégalités de genre sur le marché du travail ou le plafond de verre. L'objectif serait-il donc autre comme celui de rappeler qu'une femme se trouve dans un monde d'hommes et qu'elle n'y aurait pas sa place ? (voir le stéréotype sur la rivalité féminine)⁽¹¹⁶⁾.

(3) L'effet d'archétype : Quand les dirigeants masculins sont confrontés à des difficultés, celles-ci sont présentées par les médias comme des défis. Pour les dirigeantes, elles deviennent des obstacles. Les situations de crise sont traitées sur un ton neutre quand il s'agit de dirigeants, alors que pour les dirigeantes, les difficultés paraissent amplifiées, soulignant en creux la fragilité supposée des femmes, qui menacent de s'effondrer au moindre choc. Le vocabulaire utilisé est révélateur de cet effet car le champ lexical de la guerre, du combat est davantage utilisé pour les hommes tandis que le champ lexical des émotions prédomine lorsqu'on parle de leaders féminins.

(4) Entre âgisme et sexisme : Le terme « jeune femme » apparaît 5 fois plus souvent que celui de « jeune homme ». Ces pratiques ont des conséquences sur la perception des femmes entrepreneures ou dirigeantes d'entreprise. Mentionner davantage l'âge des femmes que celui des hommes peut relever de 2 biais. La première possibilité est de vouloir mettre en avant le manque d'expérience (réel ou fictif) souvent corrélé à la jeunesse (qui est lui-même un stéréotype). Cela a pour conséquence de remettre en question les compétences acquises des dirigeantes jusqu'à éventuellement sous-entendre une imposture. Le deuxième biais serait de rappeler, de ramener la femme interviewée à son apparence physique plutôt qu'à ses compétences, car l'idéal de beauté féminine rime avec éternelle jeunesse. Ce biais a pour conséquence de ne pas valoriser les compétences et le travail déployé par ces dernières et propose finalement une interview superficielle, sans rôle modèle fort.

- **L'autre versant du traitement médiatique : l'invisibilisation des femmes**

Lorsqu'elles sont présentes dans les médias, les femmes ont droit à un traitement médiatique différent de celui des hommes, bien qu'on puisse les interviewer pour un même sujet (par rapport à leur travail ou leur position professionnelle par exemple). Le baromètre diversité et égalité 2017 du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel (CSA) met en évidence que les contenus médiatiques belges consacrent nettement moins de représentations (et moins longtemps) à la télévision aux femmes (34,33 %) qu'aux hommes (65,63 %)⁽¹¹⁷⁾. La représentation en radio en 2019 est assez similaire, avoisinant 36,26 % pour les femmes et 63,69 % pour les hommes. Selon la même étude, les femmes les plus présentes le sont en tant que candidates à un jeu. De manière générale, lorsque que les femmes apparaissent dans les médias, « elles y sont plus anonymes, plus insérées dans des relations familiales que dans la vie professionnelle, et rarement en position d'autorité. En effet, c'est bien moins comme expertes, porte-paroles ou sources d'information que comme victimes, témoins oculaires ou individus relatant une expérience personnelle que les femmes sont convoquées » expliquent la chercheuse Clara Bamberger⁽¹¹⁸⁾. Enfin, dans la presse écrite, les titres des articles oublient bien souvent de mentionner les noms et les prénoms de ces femmes expertes qui font l'actualité : « La Nasa nomme une femme à la direction des vols habités » ; « Une femme gagne le prix Nobel de l'économie », etc⁽¹¹⁹⁾. Le fait de réduire la personne à son genre avec la formule générique « une femme » rend anonyme cette dernière, et invisibilise sa carrière. En conséquence, elle est un peu plus difficile à retrouver (si on veut plus d'informations sur elle), il est aussi plus difficile de s'y identifier comme modèle et elle est surtout moins populaire (puisqu'invisible), ce qui n'est pas anodin à l'ère des algorithmes ! Essayez donc de taper sur un moteur de recherche « une femme + nasa » ou « Makenzie Lystrup », les résultats ne seront pas les mêmes !

(116) Voir page 37 de ce dossier.

(117) LOHISSE Sarah, « Les freins à la parité dans les médias ? Pas toujours là où on croit », *Les Grenades-RTBF*, avril 2023. <https://tinyurl.com/28hdhcfj>

(118) BAMBERGER Clara, *Femmes et médias. Une image partielle et partielle*, Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Inter-National, 2012.

(119) BOUVIER Pierre, « Une femme a désormais sa page Wikipédia », *Le Monde*, juin 2020. <https://tinyurl.com/r5yhz4av>.



● **Ressources en + :**

- **Vidéo :** COLLECTIF SISTA et MIROVA FORWARD. « Et si on posait les mêmes questions aux femmes et aux hommes ? », *Campagne de sensibilisation*, 2022, 3min06, <https://tinyurl.com/56xfz4yx>
- **Vidéo :** ANONYME. « Une vidéo best-of des questions sexistes posées aux actrices », *Article en ligne La Libre*, 2015, <https://tinyurl.com/yfzhyw33>
- **Livre :** LAMY Rose. *Préparez-vous pour la bagarre. Défaire le discours sexiste dans les médias*, JC Lattès, 2021.
- **Articles :** BOUVIER Pierre. « Une femme a désormais sa page Wikipédia », *Le Monde*, juin 2020, <https://tinyurl.com/r5yhz4av>

ÉTAPE 2 – Jouons !

Rappel express du déroulement

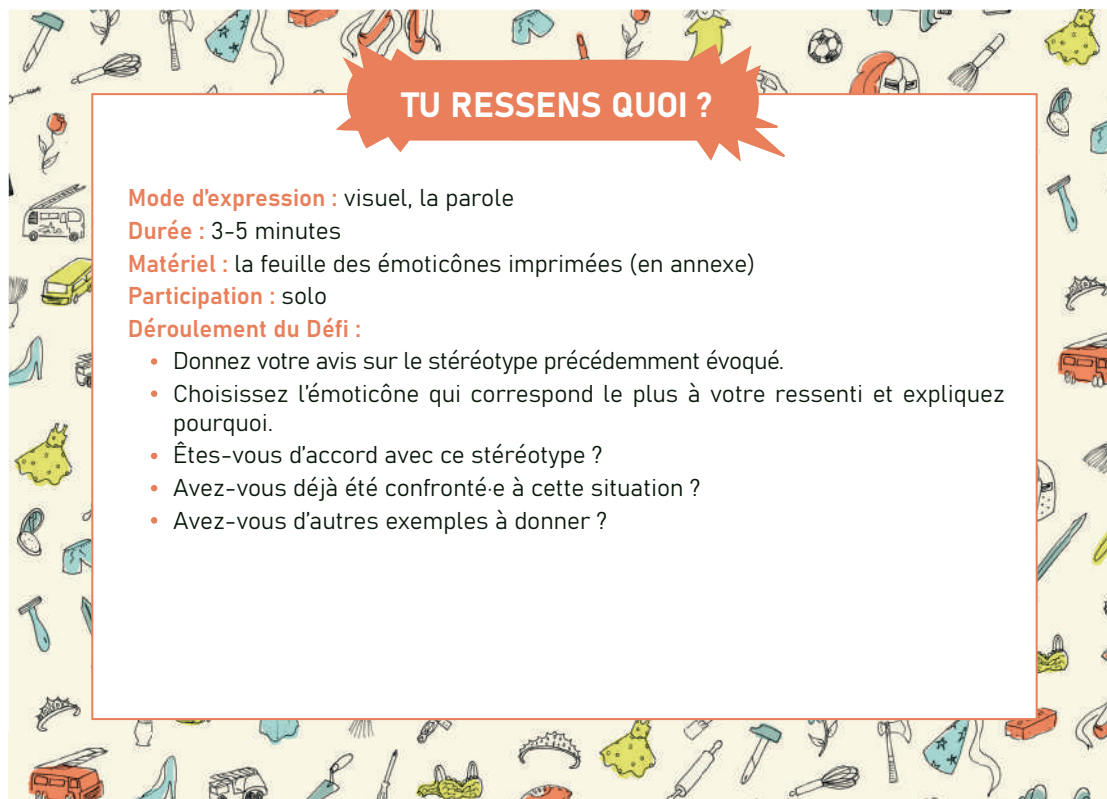
Après que chaque personne ait identifié « son » stéréotype de genre (Étape 1), il est temps de l'appréhender de manière ludique et collective en utilisant les 6 cartes « Défi » à disposition !

Pour ce faire, il faut d'abord lancer le dé de couleur et sélectionner la carte correspondante à la couleur. La carte est ensuite lue à haute voix par la personne qui a lancé le dé (ou si besoin, par l'animatrice-teur). Les règles de base de chaque défi se trouvent directement sur les cartes. Dans la section suivante se trouvent ces mêmes règles accompagnées de ressources et d'options complémentaires.

Si vous n'avez pas de dé de couleur à disposition, il est possible de tirer au hasard une carte « Défi », dans un tas de carte disposé sur la table (toutes les cartes sont face cachées). Sans connaître la signification des couleurs, les participant-e-s piochent bel et bien au hasard leur « Défi ». Ces 2 méthodes sont privilégiées afin de rendre l'animation plus ludique et dynamique.

Toutefois, il est tout à fait possible d'expliquer en amont les différents défis et de proposer aux participant-e-s de choisir une carte spécifique, sans faire appel au hasard. Cette alternative peut permettre d'augmenter la compréhension de l'animation ou/et de réduire d'éventuels freins propres au contexte ou au public participant.

Les cartes « Défi » : explications carte par carte



TU RESSENS QUOI ?

Mode d'expression : visuel, la parole
Durée : 3-5 minutes
Matériel : la feuille des émoticônes imprimées (en annexe)
Participation : solo
Déroulement du Défi :

- Donnez votre avis sur le stéréotype précédemment évoqué.
- Choisissez l'émoticône qui correspond le plus à votre ressenti et expliquez pourquoi.
- Êtes-vous d'accord avec ce stéréotype ?
- Avez-vous déjà été confronté-e à cette situation ?
- Avez-vous d'autres exemples à donner ?



CONSEILS :

L'animatrice-teur peut expliquer brièvement la représentation des émoticônes (tel émoticône représente de la colère ou de la frustration, etc.). Selon les publics, il ne faut pas hésiter à poser des questions pour aider à restituer les ressentis oralement. L'enjeu ici est d'exprimer son opinion de manière nuancée, en allant plus loin qu'une dichotomie « d'accord/pas d'accord » avec le stéréotype identifié.

L'animatrice-teur peut orienter la discussion pour déconstruire soit tout au long de la discussion, petit à petit, soit vers la fin de l'échange.



OPTIONS :

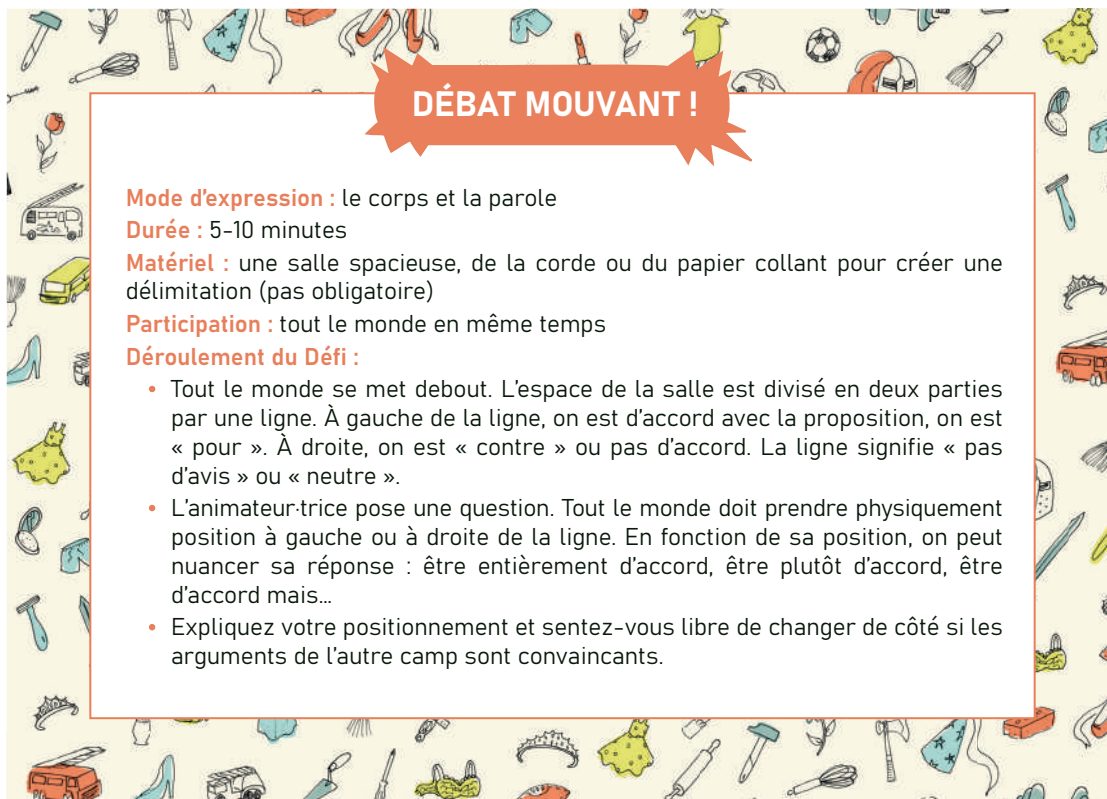
Défi en duel : l'animatrice-teur distribue de manière aléatoire les émoticônes aux personnes participantes (la feuille A4 en annexe est préalablement découpée en plusieurs carrés séparant les émojis). Elles doivent se mettre dans « la peau » de l'émoticône reçu, peu importe ce qu'elles pensent réellement du stéréotype. Pour rappel, on part toujours du même stéréotype identifié par la personne qui a tiré la carte « Tu ressens quoi ? ». Par exemple, Malala a tiré au hasard l'emoji « colère » avec le stéréotype « Les filles sont nulles en math ». Pourquoi ressentir de la colère dans ce contexte ? Malala répond : « Si quelqu'un t'empêche d'étudier ce que tu aimes en prétextant que toi - et toutes les autres filles en fait ! - tu n'es pas assez douée pour le faire, c'est vrai que ce manque de soutien peut blesser et être aussi un obstacle de plus à affronter alors que tu as toujours eu des bonnes notes, ce n'est pas juste ! ».

Autre matériel : Les émoticônes peuvent être remplacées par d'autres dessins ou d'autres jeux portant sur les émotions comme le jeu Dixit, What Do You Même, etc., afin d'élargir le champ des émotions possibles. Cette option peut être intéressante pour un public qui s'exprime aisément en français.



RESSOURCES EN + :

- Une liste de questions pour s'inspirer : FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, « Girls day, Boys day, Choisis ton métier sans préjugé ! », *Guide d'animation*, n.d., p. 13, <https://tinyurl.com/5e4sk5e9>



DÉBAT MOUVANT !

Mode d'expression : le corps et la parole

Durée : 5-10 minutes

Matériel : une salle spacieuse, de la corde ou du papier collant pour créer une délimitation (pas obligatoire)

Participation : tout le monde en même temps

Déroulement du Défi :

- Tout le monde se met debout. L'espace de la salle est divisé en deux parties par une ligne. À gauche de la ligne, on est d'accord avec la proposition, on est « pour ». À droite, on est « contre » ou pas d'accord. La ligne signifie « pas d'avis » ou « neutre ».
- L'animateur·trice pose une question. Tout le monde doit prendre physiquement position à gauche ou à droite de la ligne. En fonction de sa position, on peut nuancer sa réponse : être entièrement d'accord, être plutôt d'accord, être d'accord mais...
- Expliquez votre positionnement et sentez-vous libre de changer de côté si les arguments de l'autre camp sont convaincants.

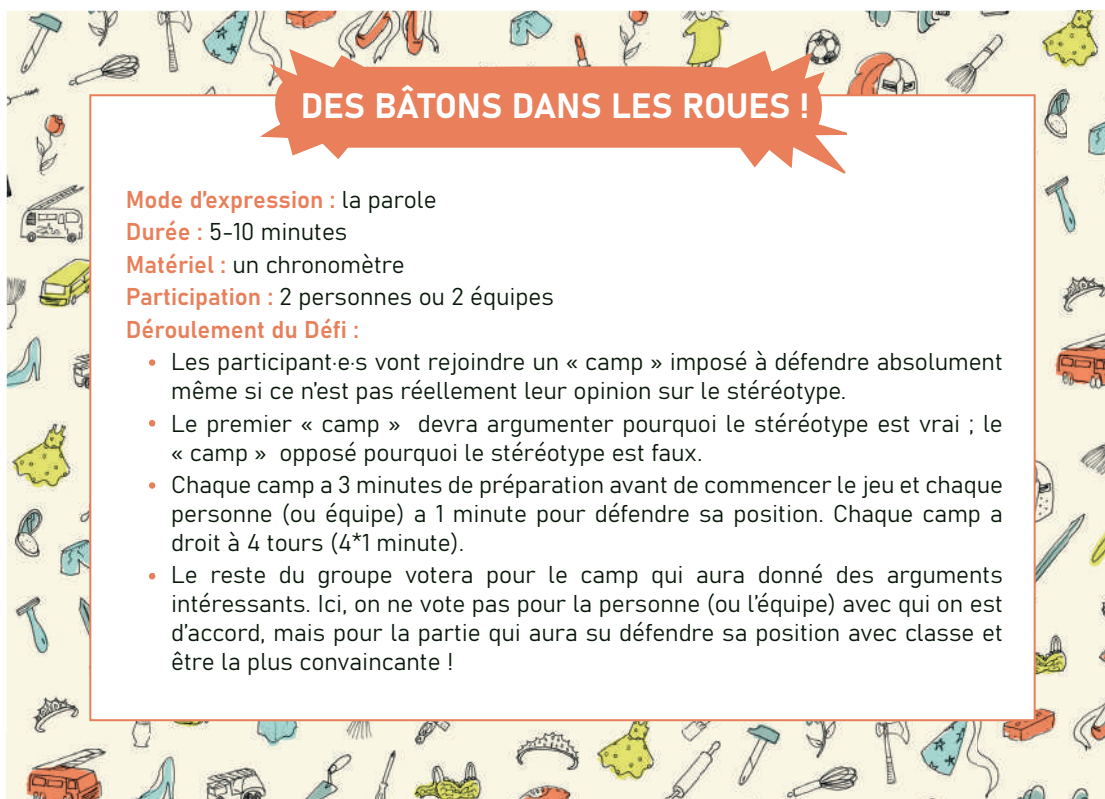
Exemples de questions à poser :

- Vous sentez-vous plutôt d'accord ou plutôt contre cette affirmation ?
- Avez-vous déjà été confronté·e directement ou indirectement à ce stéréotype ?



RESSOURCES EN + :

- CAROTI Denis, « Le débat mouvant », Réseau Canopé, 2019. https://www.reseau-canope.fr/fileadmin/user_upload/Projets/Valeurs_de_la_republique/EC_Le_debat_mouvant.pdf
- FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, « Girls day, Boys day. Choisis ton métier sans préjugé ! », *Guide d'animation*, n.d., p. 5. <https://tinyurl.com/5e4sk5e9>



DES BÂTONS DANS LES ROUES !

Mode d'expression : la parole
Durée : 5-10 minutes
Matériel : un chronomètre
Participation : 2 personnes ou 2 équipes
Déroulement du Défi :

- Les participant-e-s vont rejoindre un « camp » imposé à défendre absolument même si ce n'est pas réellement leur opinion sur le stéréotype.
- Le premier « camp » devra argumenter pourquoi le stéréotype est vrai ; le « camp » opposé pourquoi le stéréotype est faux.
- Chaque camp a 3 minutes de préparation avant de commencer le jeu et chaque personne (ou équipe) a 1 minute pour défendre sa position. Chaque camp a droit à 4 tours (4*1 minute).
- Le reste du groupe votera pour le camp qui aura donné des arguments intéressants. Ici, on ne vote pas pour la personne (ou l'équipe) avec qui on est d'accord, mais pour la partie qui aura su défendre sa position avec classe et être la plus convaincante !



CONSEILS & OPTIONS :

Si le nombre de participant-e-s est suffisant, il peut être intéressant de privilégier deux équipes qui s'affrontent plutôt que deux personnes afin de rendre le défi dynamique pour l'ensemble du groupe et favoriser l'intelligence collective. Dans cette perspective, soit l'équipe prépare ensemble les arguments et une seule personne vient les présenter à l'adversaire ; soit chaque membre de l'équipe participe et présente un argument à tour de rôle à l'équipe adverse. Laisser les personnes participantes choisir la méthode qui leur convient le mieux peut favoriser une participation plus active au défi.

Le temps de préparation et de réflexion (3 minutes) n'est qu'indicatif. Il dépend des publics et des équipes. Le timing peut être prolongé et les participant-e-s peuvent être invité-e-s à écrire leurs arguments sur une feuille.

Pour des publics plus à l'aise avec la langue française ou déjà initiés au sexisme ordinaire, réduire le temps de préparation peut s'avérer utile afin de challenger le développement des arguments « sur le tas », en réaction directe aux arguments de l'adversaire.



RESSOURCES EN + :

- VIADER Marianne, « Expression orale : un concours d'éloquence », *Article en ligne, Culture FLE*, n.d., <https://culture-fle.de/concours-deloquence/>
- OLIVIER Clémence, « Comment gagner en éloquence ? Les conseils de huit avocats », *Europe 1*, 2020, <https://www.europe1.fr/societe/comment-gagner-en-eloquence-les-conseils-de-huit-avocats-3942031>
- Une vidéo de *les tutos EtreProf* : « Organiser un débat d'éloquence », 2020, https://www.youtube.com/watch?v=HCt_sKnLaR0



ÉTAPE 3 – Autour de la table : transmettre les savoirs !

Durant cette troisième étape, l'animatrice-teur prend davantage la parole afin d'amener un éclairage plus transversal sur les mécaniques des stéréotypes, leurs origines, etc. Cette étape reste néanmoins un moment d'échanges et de discussions entre les différentes personnes participantes à l'animation. Il y a plusieurs outils et propositions d'animations pour dynamiser les échanges (chercher des solutions, créer des revendications ensemble, etc.).

Ainsi, cette partie regroupe des informations théoriques issues notamment de la psychologie sociale, qui servent avant tout à outiller les animatrices-teurs. Ce contenu n'a pas pour vocation d'être restitué comme tel aux groupes animés, mais bien à donner des informations pour rendre l'animatrice-teur plus à l'aise avec les enjeux globaux relatifs aux stéréotypes.

Rappel des concepts (stéréotypes, préjugés, discriminations)

Il peut être intéressant de rappeler une seconde fois les différents concepts (genres, sexes, etc) présentés durant l'introduction de l'animation. Pour rappel, toutes les définitions se trouvent dans la partie « Introduction ou comment poser les bases », sous-titre « stéréotypes de genre et sexisme ordinaire : premiers concepts »⁽¹²⁰⁾.

Le processus de « catégorisation sociale » et la fonction de décryptage

Pour organiser et analyser l'environnement complexe qui nous entoure, les humain·e·s apprennent très tôt, dès l'enfance, à trier les différentes informations et à classer les objets, les événements, les caractéristiques physiques ou encore les personnes dans des catégories.

En psychologie sociale, cette façon de procéder s'appelle « la catégorisation sociale ». C'est un processus cognitif (c'est-à-dire une manière d'acquérir de la connaissance) par lequel nous plaçons des individus dans des catégories, dans des groupes en nous basant sur leurs caractéristiques personnelles. Par exemple, le sexe féminin identifiable de notre interlocutrice nous fera automatiquement, avant même de lui avoir parlé, la placer dans la catégorie « femmes ». Il en est de même pour l'âge : sur base de certains traits physiques, on classera les personnes selon qu'elles sont « jeunes » ou « vieilles ». Cette manière trier les informations (et les personnes) remplit une fonction de décryptage⁽¹²¹⁾.

En procédant de la sorte, on simplifie la complexité de notre environnement et on organise notre perception de la réalité. Cela nous aide à « nous orienter plus aisément dans notre environnement social en mobilisant des connaissances déjà apprises sur certaines catégories : en vacances je vais plutôt m'adresser à une personne qui a les traits que j'estime caractéristiques du pays pour demander mon chemin. Je dois demander de l'aide pour monter les escaliers avec une poussette, il y a plus de chances pour que je demande de l'aide à un homme, selon le stéréotype masculin de force physique. Il s'agit donc de « raccourcis » qui nous aident à lire le monde qui nous entoure » expliquent deux scientifiques, Klea Faniko et Benoit Dardenne⁽¹²²⁾. Cette fonction de décryptage simplifiée du monde qui nous entoure permet de⁽¹²³⁾ :

- Réduire l'information pour limiter la charge mentale, le « coût cognitif ». Autrement dit, d'éviter que notre cerveau surchauffe. Par exemple, une personne devant nous marche très lentement, on va décrypter en fonction de nos catégories et comprendre qu'elle marche lentement certainement parce que c'est une personne âgée et non pas parce qu'elle porte un long pantalon bleu, des cheveux bouclés, etc.
- Réagir vite à une situation donnée. Être noyé·e par des informations diverses aurait comme impact de réduire notre capacité de réaction aux événements potentiellement menaçants. Certaines études démontrent également que le temps disponible est une donnée à prendre en compte : « quand les sujets pensent n'avoir que dix minutes pour réaliser ce jugement, ils

(120) Voir page 14 de ce dossier.

(121) Selon FANIKO Klea et DARDENNE Benoit, « Avant-propos. #MeToo... op. cit.

(122) *Ibid.*

(123) SALES-WUILLEMIN Edith, *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale*, Ed. Dunod, coll. PsychoSup, 2006, pp. 119-125.

s'appuient essentiellement sur le stéréotype, ce qui n'est pas le cas quand ils pensent disposer d'une heure » indique la chercheuse Edith Sales-Wuillemin.

- Faire plusieurs choses en même temps ! De nombreuses recherches expérimentales montrent que les personnes ont plus souvent recours aux stéréotypes lorsqu'elles sont occupées à réaliser des activités mentales ou physiques, et que donc leur activité cognitive se trouve dispersée (et donc réduite pour pouvoir analyser pleinement une situation donnée).
- Définir qui nous sommes dans la société (et à quelle place nous nous trouvons) : « Je suis une femme, par opposition à un homme », « Je suis jeune, je ne suis pas vieux », etc.⁽¹²⁴⁾

De manière générale, ce processus de catégorisation, qui est à l'origine des stéréotypes, permet de prédire, d'expliquer et de donner du sens aux comportements des autres, ainsi qu'aux nôtres (nous verrons plus bas la fonction de régulation et d'explication). Autrement dit, cette catégorisation sociale va « colorer » notre rapport au monde. Toutefois, ce rapport au monde n'est ni tout à fait conscient, ni tout à fait choisi volontairement. Chaque humain·e est le produit de la société dans laquelle elle·il vit.

Focus : la catégorisation sociale est flexible et dépend du contexte !

Les scientifiques en psychologie sociale ont remarqué que certaines catégories sont plus souvent utilisées que d'autres pour clarifier notre environnement social. L'âge, l'origine ethnique et le sexe sont 3 dimensions que les humain·e-s perçoivent et qui sont susceptibles d'être utilisées pour catégoriser, même lorsque cela n'est pas pertinent pour expliquer le comportement d'une personne⁽¹²⁵⁾.

Or, ceci n'est qu'un principe général. Olivier Klein, Robin Wollast et Julia Eberlen démontrent que la catégorisation sociale est « un processus extrêmement flexible : un individu peut passer d'une catégorie à l'autre de façon très rapide. Ainsi, une même étudiante d'origine maghrébine pourra alternativement être catégorisée comme « femme », comme « beurette » ou comme « étudiante » selon l'interlocuteur auquel elle fait face ou selon la situation dans laquelle elle se trouve »⁽¹²⁶⁾.

Cette flexibilité d'analyse est extrêmement dépendante du contexte. Selon la situation dans laquelle nous nous trouvons, selon nos préoccupations du moment ou notre environnement social (et les représentations socio-culturelles qu'on nous a transmises dans différents lieux), une même personne sera catégorisée différemment ! Klea Faniko et Benoit Dardenne citent cet exemple : « pour une personne homosexuelle à la recherche de l'âme sœur, l'orientation sexuelle d'autrui constituera une dimension forte [par rapport à d'autres dimensions comme l'origine ou l'âge par exemple] ». ⁽¹²⁷⁾ Finalement, les stéréotypes ne « disent » rien de la personne qu'ils décrivent, mais beaucoup de celle qui les utilise⁽¹²⁸⁾.

Les stéréotypes : des fonctions de régulation et d'explication

En plus d'une fonction de décryptage de la réalité sociale, les stéréotypes permettent aussi d'expliquer les situations données (donner une raison ou une justification à un comportement observé) mais aussi de réguler des relations entre groupes sociaux, en ce sens qu'ils marquent les relations de symétrie ou d'asymétrie existantes dans la société (puisqu'ils sont créés à partir de représentations collectives et non uniquement d'expériences personnelles)⁽¹²⁹⁾.

Par exemple, un couple hétérosexuel se dispute dans la rue. Immédiatement, notre cerveau aura tendance à anticiper une situation potentiellement violente : « et si l'homme s'en prend à sa femme ? Je dois rester vigilant·e et être prêt·e à intervenir ». Dans cet exemple, on associe la dispute entre un homme et une femme à des catégories de sexe et aux représentations que l'on en a, parce que nos stéréotypes jouent un rôle important⁽¹³⁰⁾. Cette manière de penser associe la fonction de décryptage à l'objectif de réagir rapidement si une éventuelle menace est identifiée.

(124) Selon FANIKO Klea et DARDENNE Benoit, « Avant-propos. #MeToo... *op. cit.*

(125) KLEIN Olivier, WOLLAST Robin et EBERLEN Julia, « Cognitions, attitudes et comportements intergroupes ?... *op. cit.*

(126) *Ibid.*

(127) FANIKO Klea, BOURGUIGNON David, SARRASIN Oriane et GUIMOND Serge, *Psychologie de la discrimination et des préjugés. De la théorie à la pratique*, DeBoeck supérieur, 2018, p. 304.

(128) SALES-WUILLEMIN Edith, *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale... op. cit.*, p. 85.

(129) *Ibid.*, p. 88.

(130) ERALY Héléne, « Discriminations, préjugés, stéréotypes... *op. cit.*, p. 18.

« Mais c'est aussi là que commencent les difficultés, car souvent, nous nous basons sur ces critères pour interpréter et juger les comportements et les situations. Nos stéréotypes et nos préjugés nous amèneront à être plus alertes et à intervenir si la situation du couple dégénère en violence vis-à-vis de la femme, mais ils peuvent également nous amener à ne pas intervenir si l'on n'envisageait pas que l'inverse fût possible » explique Hélène Eraly, chargée d'étude chez Enéo⁽¹³¹⁾.

Un autre exemple vient d'une expérimentation dans les années 90 des chercheurs Hoffman et Hurst⁽¹³²⁾ : « ils invitent les sujets à imaginer une planète qui serait habitée par deux populations qu'ils dénomment les Orinthiens et les Ackmiens. Les individus des deux groupes se différencient en ce sens que l'activité des premiers se réduit à l'éducation des enfants, tandis que les seconds travaillent en ville. Les sujets sont ensuite invités à trouver les raisons pour lesquelles ces deux groupes avaient des activités différenciées ». Les résultats ? Les réponses des sujets se sont appuyées sur les stéréotypes de genre masculin et féminin pour élaborer leur explication. Les stéréotypes sont donc utilisés pour réorganiser l'information de manière cohérente et ainsi fournir une explication aux activités différenciées de ces deux groupes pourtant totalement imaginaires (et dont on n'a jamais spécifié si les aliens avaient un sexe).

Autrement dit, les stéréotypes ont aussi **une fonction d'explication d'une situation** (menaçante ou non), des comportements ou des attentes par rapport à un ou plusieurs individus. La catégorisation sociale ne fait pas que décrire l'environnement en réduisant la complexité, ce processus produit aussi du sens, des explications qui peuvent être erronées, des jugements biaisés à des situations données.

Les stéréotypes ont aussi **une fonction de régulation**, c'est-à-dire qu'ils expliquent les relations entre des groupes sociaux dans une société donnée, bien souvent sous le prisme de l'asymétrie, d'une inégalité que l'on pourrait résumer par « Nous sommes tous différents et ils sont tous les mêmes »⁽¹³³⁾.

En psychologie sociale, il a été démontré que les stéréotypes appuient les phénomènes « Nous/Eux ». Les personnes qui appartiennent au même groupe que soi, « Nous », sont vues comme des individus à part entière, différentes les unes des autres. Les individus appartenant à d'autres groupes sociaux sont vus comme identiques les uns aux autres, le groupe « Eux » étant très homogène. Le groupe « Eux » est alors décrit de manière très pauvre, concentrée en quelques caractéristiques peu nuancées⁽¹³⁴⁾. Cette distinction « Nous/Eux » a des effets concrets sur les comportements : les individus auront tendance à avoir davantage d'empathie, d'affects positifs, à faire davantage confiance et à s'entraider entre membres d'un même groupe.

Ainsi, les traits et les comportements généralisés qu'on « attribue » à une groupe social donné sous la forme de stéréotypes, ne sont pas construits au hasard. Ces stéréotypes, construits et transmis au sein d'un imaginaire collectif (via la socialisation), sont le produit d'une mécanique complexe (socio-culturel, historique, politique, etc.) qui traduit, explique et légitimise les rapports de pouvoir et d'oppressions entre certains groupes sociaux. Les stéréotypes reproduisent les systèmes sociaux dans lesquels nous évoluons et démontrent les relations sociales entre différents groupes sociaux.

Dans ce contexte, le processus de catégorisation est souvent susceptible de dériver (via l'activation de stéréotypes) et de mener à des traitements inégalitaires. Prenons la catégorisation sociale basée sur les genres et les sexes. Le socle culturel sur lequel reposent les rapports entre les femmes et les hommes regorgent d'infos (l'histoire, les normes, etc.) qui viennent alimenter les stéréotypes, les préjugés et les discriminations. Ces stéréotypes sont souvent à l'œuvre de manière dissimulée et insidieuse.

La théorie de la « mécanique sexiste » aide à mieux comprendre la réaction en chaîne de catégorisation-stéréotypes-discriminations qui a lieu lorsqu'on parle des stéréotypes de genre et de sexisme ordinaire.

(131) *Ibid.*

(132) *Ibid.*, p. 120.

(133) KLEIN Olivier, WOLLAST Robin et EBERLEN Julia, « Cognitions, attitudes et comportements intergroupes ?... *op. cit.*, p. 39.

(134) *Ibid.*, p. 40.

Stéréotypes de genre : la théorie de « la mécanique sexiste »

Pierre Tevanian a développé le concept de « mécanique raciste » qui entretient et reproduit un système d'inégalités⁽¹³⁵⁾. Cette mécanique discriminatoire peut être reprise pour le sexisme. Le processus est expliqué en vidéo (3 minutes) par Marine Spaak⁽¹³⁶⁾. Dans la partie suivante, il est indiqué entre parenthèses à quoi correspondent les étapes de la mécanique sexiste par rapport aux théories en psychologie sociale.

La mécanique sexiste s'opère en 4 étapes :

1. **La focalisation (similaire au processus de catégorisation sociale)** : prendre un critère arbitraire et en faire un critère qui définit toute une population. Par exemple, les femmes ne sont plus des individus à part entière, spécifiques, chacune unique. Elles sont toutes regroupées dans la catégorie « des femmes » et répondent à certains critères communs comme aimer les enfants et en vouloir, avoir des cheveux longs, être coquette, etc. Finalement, il n'y a plus d'individus en tant que tels, on parle DES femmes, (TOUTES) LES femmes, voire LA femme est comme ceci ou comme cela... Bref, les femmes sont toutes identiques et forment un groupe homogène.
2. **La différenciation (similaire à la fonction de régulation des stéréotypes)** : il s'agit de comparer deux groupes en renforçant toutes les dimensions qui pourraient les différencier, même si cela ne correspond plus à la réalité. Ainsi, les femmes en tant que groupe homogène est très différent du groupe des hommes. Cette dimension « Eux/Nous » exacerbe et cristallise l'interprétation binaire entre les hommes et les femmes.

→ La particularité des stéréotypes de genre c'est que les femmes sont considérées (et se considèrent parfois elles-mêmes) comme un groupe homogène alors que les hommes sont considérés (par eux-mêmes et par les autres) comme un groupe non homogène. Dans cette comparaison homme/femme, les hommes sont très souvent utilisés comme point de référence unique, voire même idéal. Ainsi, lorsqu'une femme est en situation d'être jugée, elle l'est en fonction de son groupe sexuel d'appartenance (« ah les femmes, toutes les mêmes !) alors qu'un homme ne le serait pas (« les hommes sont si différents les uns des autres »). Lorsque les stéréotypes sont construits « en miroir », c'est pour montrer une relation dominant-dominé dont le point d'ancrage est toujours le groupe dominant. Ainsi, les femmes sont considérées comme étant plus ceci ou moins cela, comparativement aux hommes, indiquant dans les stéréotypes que l'on utilise que ce sont les hommes le « groupe standard privilégié » de la société, la norme⁽¹³⁷⁾.

→ **piste d'animation pour ouvrir le débat** : Est-ce que les stéréotypes concernant les femmes ont toujours leur équivalent masculin ? Par exemple, « les filles ne peuvent pas faire du football et les garçons ne peuvent pas danser ». Pour animer la discussion, les animatrices-teurs peuvent utiliser la planche de BD accessible gratuitement en ligne : « Barbie versus Musclor, ou l'allégorie de la mauvaise foi » par Mirion Malle : <http://www.mirionmalle.com/2014/04/barbie-versus-musclor-ou-lallegorie-de.html>

3. **La péjoration (activation du stéréotype dans notre esprit)** : ce qui était juste une différence entre les hommes et les femmes devient un critère d'infériorité d'un groupe social par rapport à un autre. En comparaison aux hommes, les femmes conduisent moins bien, ne savent pas bricoler, etc. Le stéréotype prend donc une dimension négative.
4. **La légitimation (application du stéréotype dans des actions, source de discriminations)** : à ce stade, les femmes sont donc toutes pareilles, différentes des hommes et plutôt moins bien qu'eux. Dans cette dernière étape, on s'appuie sur les autres étapes pour justifier les inégalités de traitements du système dans son ensemble. Les femmes aiment les enfants et en veulent contrairement aux hommes qui privilégient leur carrière. Du coup, les femmes sont moins compétentes sur le plan professionnel, c'est donc « normal » qu'elles soient moins représentées aux postes les plus importants. La boucle est bouclée.

(135) TEVANIAN Pierre, *La mécanique raciste*, Ed. La Découverte, 2017.

(136) SPAAK Marine, « La mécanique sexiste », vidéo concours *Centre Hubertine Auclert*, 2016. <https://tinyurl.com/j2ktahdn>.

(137) SALES-WUILLEMIN Edith, *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale...* op. cit., p. 88.

Comment expliquer le maintien des stéréotypes ?

Lorsqu'on a conscience du fonctionnement des stéréotypes, comment expliquer qu'ils existent toujours ? Il co-existe deux explications sur deux niveaux différents. Au niveau sociétal, les stéréotypes servent à justifier la domination d'un groupe sur un autre, et ce dès le plus jeune âge. Les stéréotypes donnent un discours « prêt à l'emploi », facile à retenir, qui entretient les privilèges des uns au détriment des autres : et octroient moins d'avantages à certains groupes plutôt qu'à d'autres. C'est donc très difficile de supprimer des stéréotypes sociaux sans modifier tout un système social en place...

Au niveau plus individuel, les personnes maintiennent les stéréotypes auxquels elles croient (consciemment ou non) et il est difficile de les remettre en cause car plusieurs processus complémentaires sont à l'œuvre⁽¹³⁸⁾ :

- Les personnes évitent de se confronter aux informations contradictoires (c'est ce que l'on nomme « l'exposition sélective ») ;
- Si les individus y ont malgré tout été exposés, ils vont chercher à ne pas prendre en compte les informations contradictoires parce qu'elles risquent de bouleverser les stéréotypes sociaux. Ce phénomène correspond à un processus particulier appelé « la perception sélective ». Il s'agit de mettre de côté certaines informations, en ne les considérant pas pertinentes pour interpréter une situation donnée.
- Ils peuvent être conduits à déformer ces informations de façon à ce qu'elles ne soient plus en contradiction avec les stéréotypes sociaux. Ce phénomène renvoie à un autre processus appelé « distorsion perceptive » ;
- Via le « biais de mémorisation », les individus oublient les informations qui n'étaient pas pertinentes à leurs yeux pour expliquer une situation dans le sens du « poil » du stéréotype auquel ils croient ;
- Enfin, pour maintenir l'ensemble du système, les sujets procèdent par « biais de confirmation d'hypothèse », chaque information conforme aux stéréotypes va fonctionner comme un renforcement positif des stéréotypes établis (tandis que les informations non conformes vont subir des déformations multiples ou ne pas être prises en compte).

Quand les stéréotypes produisent des discriminations

« Les stéréotypes sont envisagés comme des phénomènes ancrés dans une expérience collective. Si l'on cherche à comprendre leur empreinte sur la société et plus particulièrement sur les groupes qu'ils visent, on ne peut se contenter de les considérer comme de simples biais cognitifs ou des réponses à des motivations intra-individuelles. C'est parce qu'ils sont partagés socialement et perçus comme tels qu'ils exercent une telle empreinte sur la société »⁽¹³⁹⁾ expliquent Olivier Klein, Robin Wollast et Julia Eberlen.

Ce sont nos représentations individuelles, elles-mêmes nourries par les représentations sociales (discours communs, médias, etc.) qui guident nos façons d'interpréter les situations. Potentiellement, ce processus nous amènera à poser des actes discriminants. C'est une réaction en chaîne : d'un processus cognitif (mécanique au niveau du cerveau humain mais culturel par le choix des catégories qu'on décide d'utiliser et de donner du sens), on produit des stéréotypes (choix socio-culturel des catégories qui font sens) qu'on peut décider d'activer ou non (essayer de lutter contre) et d'appliquer ou non sous forme de discriminations (on peut avoir des stéréotypes en tête mais ne pas pour autant discriminer quelqu'un et à l'inverse, produire des discriminations). À noter que l'on peut être discriminant·e parce que l'on partage consciemment certains préjugés et stéréotypes, mais on peut également l'être sans en avoir conscience (intérieurisation) ou parce que l'on y est obligé·e (par un règlement, par des pressions, etc.).

De plus, **la manière de catégoriser** et de produire des stéréotypes (en choisissant une catégorie plutôt qu'une autre pour définir un groupe) influence très concrètement les discriminations. Par exemple, durant la seconde guerre mondiale, le régime allemand catégorise les personnes selon le critère « Aryen·ne/ Non aryen·ne », les juives·fs se retrouvant dans la case « non aryen·ne ». En Bulgarie, à la même époque,

(138) *Ibid.*, p. 95.

(139) KLEIN Olivier, WOLLAST Robin et EBERLEN Julia, « Cognitions, attitudes et comportements intergroupes ? *op. cit.*, p. 40.

les personnes juives sont avant tout considérée comme « bulgares ». Selon certains scientifiques, cette revendication par la Bulgarie d'une appartenance commune serait l'une des raisons principales de la non-déportation des juives-fs dans ce pays⁽¹⁴⁰⁾.

Ensuite, **certains contextes sont favorables à l'application de stéréotypes** et à la production de discriminations. La mise en concurrence de groupes, même involontaire, par rapport à des ressources diverses (territoire, finances, pouvoir, parole, etc.) alimente les stéréotypes et les préjugés à l'origine d'actes discriminants. Par conséquent, les situations de crise ou de récessions économique engendreraient des frustrations, des privations et des inégalités économiques entre différents groupes sociaux. Ces situations seraient le terreau de clivages sociaux, et donc de discriminations (tant de la part de ceux qui disposent de ressources importantes que des autres)⁽¹⁴¹⁾. À titre d'illustration, en Belgique, en 1933, suite à la crise financière de 1929, on réduit de 25 % le salaire des femmes fonctionnaires mariées et les nouveaux recrutements sont réservés uniquement aux hommes⁽¹⁴²⁾. En période de crise et de chômage, la tentation est toujours grande de renvoyer les femmes à la maison afin de libérer des emplois pour les hommes⁽¹⁴³⁾. Ainsi, les stéréotypes de genre, peuvent se matérialiser dans des comportements réels et mener à des discriminations sexistes. De nos jours, le sexisme passe généralement par des biais subtils, insidieux, souvent inconscients et ambivalents dans tous les recoins de notre vie quotidienne.

La théorie du sexisme ambivalent : les sexismes hostiles et bienveillants⁽¹⁴⁴⁾

Il existe une ambivalence des biais sexistes qui se caractérise par un sexisme dit hostile et un sexisme dit bienveillant. Le sexisme hostile est une attitude négative relativement explicite qui vise à maintenir la dominance du groupe des hommes sur les femmes. Selon le professeur Vincent Yzerbyt, les femmes sont vues comme « des êtres malveillants envers les hommes, qui utilisent leur atours pour les exploiter et leur contester la place de choix qu'ils occupent au sein de la société »⁽¹⁴⁵⁾.

Par contre, le sexisme bienveillant renforce aussi les stéréotypes et rôles de genre (et le sexisme en général) sous couvert de compliments, en différenciant favorablement les femmes comme des êtres doux, sensibles, chaleureux. Le sexisme bienveillant utilise des stéréotypes qui paraissent positifs mais qui ont pourtant le même revers que le sexisme hostile : essentialiser les femmes et les garder à leur place. Le sexisme bienveillant utilise une posture faussement « sympathique » dont les stéréotypes sont partagées par des hommes et par des femmes. Par exemple : « les femmes ont besoin d'être protégées », jouer sur la complémentarité harmonieuse telle que « l'homme a besoin de la femme pour s'accomplir pleinement » (et inversement), etc.

Les sexismes bienveillant et hostile sont les deux faces d'une même pièce, même s'ils n'ont pas les mêmes implications sur les femmes. Le sexisme hostile est explicite, blessant et les rapports ne sont pas très amicaux. Le sexisme bienveillant est plus implicite et plus vicieux : « il désarçonne, désarme, désempare : comment réagir face à une personne qui vous veut du bien et qui, le plus souvent, se verrait bien en peine de se voir incriminée de sexisme ? » demande le professeur Yzerbyt⁽¹⁴⁶⁾.

(140) *Ibid.*, p. 41.

(141) *Ibid.*

(142) CLAUDE Françoise, COLARD Fanny et VIERENDEEL Florence, « Quelques dates de l'Histoire des femmes et de l'égalité en Belgique (mise à jour) », *Brochure-Ligne du temps, Soralia*, 2023, <https://tinyurl.com/3jmdtzpu>

(143) Qu'en est-il aujourd'hui lorsque les populations vivent une triple crise (économique, sociale et environnementale) ?

(144) KLEIN Olivier et POHL Sabine (dir.), *Psychologie des stéréotypes et des préjugés*, Editions Labor, 2006, p. 355.

(145) YZERBYT Vincent et ELLERMERS Naomi, « Préface. L'insoutenable actualité des stéréotypes de genre » dans FANIKO Klea et DARDENNE Benoit (dir.), *Psychologie du sexisme... op. cit.*, pp. X-XVI.

(146) *Ibid.*

Quelles sont les conséquences des discriminations ?

Il existe plusieurs conséquences aux discriminations :

- Le déliement des relations sociales entre plusieurs groupes sociaux qui affaiblit la solidarité entre des personnes, des groupes ou la société en générale ;
- La favorisation d'un cercle vicieux créant davantage de discriminations :
« La réaction de la personne discriminée est de se replier sur elle-même ou sur son groupe d'appartenance et de rejeter l'autre (le discriminant) en renforçant la perception qu'elle a des différences entre elle et les autres (« Nous / Eux »), ainsi que les stéréotypes et les préjugés nourris à l'égard de l'autre. Elle risque bien alors d'être elle-même à l'origine d'actes discriminatoires, ou de renforcer les sentiments négatifs de l'autre groupe et donc les discriminations... et le cercle est relancé »⁽¹⁴⁷⁾.
- La diminution de l'estime de soi de la personne victime de discrimination. En fonction de la régularité, de la ou des formes de discriminations en cause, cela peut affecter durablement la santé mentale et physique des personnes discriminées⁽¹⁴⁸⁾ ;
- L'acceptation de l'étiquette qu'on accole à la personne ou à son groupe social : la personne discriminée favorise les comportements qu'on attend d'elle. Par exemple, « les jeunes de cité en France sont tous des casseurs. » J'habite dans une cité, j'ai conscience de ce stéréotype, je « l'accepte » et je vais aller casser des choses pendant les manifestations ;
- L'engagement, la militance contre ces discriminations vécues en participant activement à des mouvements ou des collectifs contre le sexisme, le racisme, etc.

De plus, les discriminations produisent des effets délétères spécifiques en fonction de situations données. Par exemple, certaines femmes ne trouvent pas de travail car elles font face à une discrimination à l'embauche. Dans d'autres situations, il peut s'agir de ne pas sponsoriser des sportives de haut niveau car les sponsors ne voient pas l'intérêt du sport féminin, etc.

Outre le « seul » sexisme, une grille de lecture intersectionnelle est aussi intéressante à explorer. Dans ce cas, il peut être intéressant de consulter :

- ANONYME, « Penser les luttes contre les discriminations de manière multidimensionnelle : l'intersectionnalité », *Analyse Soralia 2022*, <https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2022/12/Analyse2022-intersectionnalite.pdf>
- VIERENDEEL Florence « Les violences intersectionnelles », *Analyse Soralia 2023*, <https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2023/03/Analyse2023-Les-violences-intersectionnelles.pdf>

Finalement, notre éducation, le contexte socio-économique dans lequel on est plongé, la méconnaissance de l'autre, nos représentations et manières d'interpréter des situations, ainsi que l'exacerbation des différences entre les groupes jouent un rôle complexe dans les phénomènes de discrimination. On perçoit déjà que les réponses apportées seront également complexes et devront jouer sur ces différents aspects.

Plus crucialement encore, si les stéréotypes changent, c'est peut-être davantage grâce à des processus d'influence sociale. Intervenir durablement sur le contenu des stéréotypes, c'est adopter une approche collective, plutôt que purement individuelle⁽¹⁴⁹⁾.

(147) ERALY Hélène, « Discriminations, préjugés, stéréotypes... op.cit.

(148) *Ibid.*

(149) KLEIN Olivier et POHL Sabine (dir.), *Psychologie des stéréotypes et des préjugés... op. cit.*, pp. 48-49.

Idées d'animations : « À chaque problème, sa solution ? »

En fonction du temps imparti et des publics, il est intéressant de se plonger dans une réflexion plus concrète. Quelles sont donc les conséquences des stéréotypes, particulièrement des stéréotypes abordés durant l'animation ? Après avoir listé une série de conséquences, quelles sont les actions possibles à mettre en place à différents niveaux (individuel, collectif, institutions, etc.) selon le public animé ? Comment les participant·es lutteraient contre ces stéréotypes et ces discriminations sexistes ?

Dans cette perspective, l'animateur·trice peut poser des questions pour explorer quel·s niveau·x d'actions intéresseraient le plus le public participant :

- Quelles revendications semblent les plus importantes à porter dans la société actuelle selon les personnes participantes ?
- Dans quel(s) domaine(s) faut-il travailler en priorité selon vous (le travail, l'école, etc.) ?
- Que peut faire une ville ou commune pour lutter contre le harcèlement de rue par exemple (ou tout autre sujet) ? Organiser une marche exploratoire pour approfondir un sujet et prendre sa place dans l'espace public ?
- Devons-nous toutes et tous apprendre à développer des trucs et astuces, des répliques anti-sexistes lorsqu'on est victime de discriminations (connaître et s'entraîner aux stratégies de l'auto-dérision, la pirouette, etc.) ? Dans ce cas-ci, les animatrices-teurs peuvent utiliser le jeu « takatak » ou d'autres outils disponibles sur <http://stopausexisme.be/outils/>.
- Comment renforcer son estime de soi et de l'autre ?
- Comment aller à la rencontre d'autrui ? Comment faire davantage preuve d'empathie ?
- Comment changer nos représentations par le langage ?
- Comment analyser de manière critique les médias et les représentations sexistes véhiculées ?
- Comment remettre en cause la binarité hommes/femmes et les attentes traditionnelles de féminité et de masculinité ? Une porte d'entrée intéressante serait de parler des seins, de la poitrine féminine qui cristallise à elle seule les attentes autour du corps féminin, les rôles sociaux (maternité, hypersexualisation, etc.) et de nombreux stéréotypes de genre. Il est possible de s'appuyer sur une analyse d'éducation permanente : D'ORTENZIO Anissa, « Aux seins de la féminité », *Analyse Soralia*, 2023, <https://www.soralia.be/wp-content/uploads/2023/03/Analyse2023-aux-seins-de-la-feminite.pdf>
- Travailler des revendications et développer son esprit militant en créant des slogans pour des panneaux de manifestations (et éventuellement aller en manifestation avec !) avec cette consigne : « Après avoir réfléchi tous ensemble et avoir été dans la « théorie », on peut faire un atelier créatif : parmi tout ce qu'on a vu, qu'est-ce qui vous a le plus marqué, ce que vous avez envie de dénoncer sur votre panneau de manifestation ? »
- ...

ÉTAPE 4 – Évaluation de la séance

Après une pause de 15 minutes bien méritée, l'animatrice-teur propose au public participant 15 minutes pour évaluer la séance d'animation : quels ont été les points positifs et négatifs de l'animation ? Quelles sont les pratiques appréciées et les points qui mériteraient d'être améliorés ou éclaircis ? Qu'est-ce que les participant·e-s retiendront, ou utiliseront à l'avenir dans certaines situations ?... L'objectif de cette dernière partie est de pouvoir améliorer les prochaines animations en intégrant les retours des personnes concernées.

BIBLIOGRAPHIE

FANIKO Klea et DARDENNE Benoit (dir.), *Psychologie du sexisme. Des stéréotypes de genre au harcèlement sexuel*, De Boeck, 2021.

ERALY Hélène, « Discriminations, préjugés, stéréotypes : comprendre les mots pour être acteur de changement », *BALISES Magazine (Enéo)*, n°58, 2017, <https://tinyurl.com/24uwurk8>

FANIKO Klea, BOURGUIGNON David, SARRASIN Oriane et GUIMOND Serge, *Psychologie de la discrimination et des préjugés. De la théorie à la pratique*, De Boeck supérieur, 2018.

KLEIN Olivier et POHL Sabine (dir.), *Psychologie des stéréotypes et des préjugés*, Editions Labor, 2006.

SALES-WUILLEMIN Edith, *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale*, Ed. Dunod, coll. PsychoSup, 2006.

SPAACK Marine, « La mécanique sexiste », *vidéo concours Centre Hubertine Auclert*, 2016, <https://tinyurl.com/j2ktahdn>

ANNEXES

Cette partie « Annexes » rassemble du matériel à imprimer et à plastifier éventuellement :

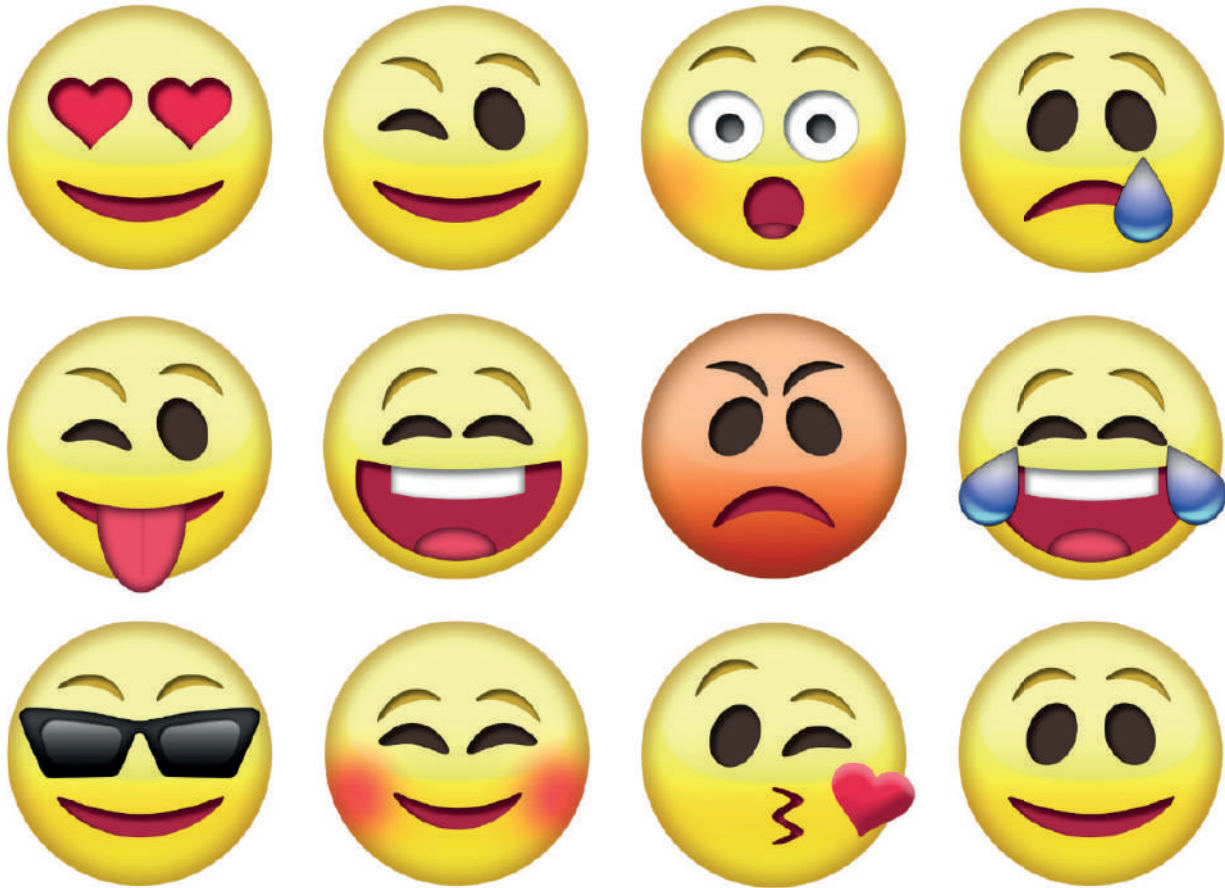
- Pour utiliser 2 cartes « Défi » (voir Étape 2).
- Pour étoffer les contenus au fil des animations et des expériences de l'animatrice-teur avec l'outil pédagogique.



« Je réagis sur les réseaux sociaux » pour la carte « Balance ton com' ! »



 La liste des émoticônes pour la carte « Tu ressens quoi ? »



 1 carte « Émergence » vierge



